U d'/of OTTAWA
39003002514205

233

BIBLIOTHECA

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/marielafleurdorp00briz

POÉSIES

Imprimerie de Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

MARIE

LA FLEUR D'OR

PRIMEL ET NOLA

PAR

A. BRIZEUX

PARIS
CHEZ GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES
6, RUE DES SAINTS-PÈRES; 215, PALAIS-ROYAL.

1853

BIBLIOTHECA
Ottaviensis

9 Octobre 1858

POÉSIES DE A. BRIZEUX.

Ire SERIE.

MARIE, Idylle.

LA FLEUR D'OR (LES TERNAIRES), Livre lyrique.

PRIMEL ET NOLA, Histoires rustiques.

IIe SÉRIE.

LES BRETONS, Poëme couronné par l'Académie française.

PQ
2201
.B59M3
1853

DU MÊME

TELEN ARVOR; (La Harpe d'Armorique), Poésies en langue celtique, avec une traduction française en regard.

MARIE

Le lieu où sont placées les douze idylles ou élégies qui donnent leur nom à ce livre, ne se recommande ni par l'éclat des costumes, d'ordinaire si riches en Bretagne, ni par le dialecte pur de ses habitants. La partie méridionale du pays est même fort aride et sèche ; ce ne sont que des bruyères et des landes, quelques ifs épars le long des fossés, ou de grosses pierres blanches lourdement couchées sur le sol. Vers le nord, la campagne devient mouvante et pleine de vie. La rivière de l'Ellé a cette beauté un peu triste qui plaît tant sous notre climat ; rien n'est frais comme les eaux de Castell-linn ; et du petit village de Stang-er-harô, ou de la montagne opposée, rien n'est vert et sauvage comme la vallée du Scorf.

Au milieu des incertitudes de nos temps, incertitudes cruelles et cependant chères à la pensée en ce qu'elles constatent son indépendance, la nature est une synthèse toujours visible et vivante où l'on aime à se reposer. Là, toutes nos facultés peuvent se développer à l'aise et s'appliquer, notre intelligence concevoir, no-

tre cœur aimer, notre imagination librement déployer ses aîles.

Bien peu de gens ont des idées exactes sur la Bretagne. Pour apprécier les peuples simples, il faut avoir été élevé parmi eux, de bonne heure avoir parlé leur langue, s'être assis à leur table : alors se découvrent leur poésie intime et cachée, et la grâce native de leurs mœurs.

Les campagnes civilisées qui environnent Paris sont trop connues : ici, ni religion, ni arts, ni costumes, ni langue ; ils n'ont plus l'ignorance qui retient dans le bien ; la science qui vous y ramène, ils ne l'ont pas encore. La science est belle pour les peuples comme pour les individus, mais lorsque le cercle est entièrement parcouru et qu'on revient perfectionné à son point de départ.

Que mon pays me pardonne si j'ai montré le chemin de ses fontaines et de ses bruyères.

12 Septembre, 1831.

MARIE.

Rien ne trouble ta paix, ô doux Létà ! le monde
En vain s'agite et pousse une plainte profonde,
Tu n'as pas entendu ce long gémissement,
Et ton eau vers la mer coule aussi mollement;
Sur l'herbe de tes prés les joyeuses cavales
Luttent chaque matin, et ces belles rivales
Toujours d'un bord à l'autre appellent leur époux,
Qui plongent dans tes flots, hennissants et jaloux :
Il m'en souvient ici, comme en cette soirée
Où de bœufs, de chevaux notre barque entourée,
Sous leurs pieds s'abîmait, quand nous, hardis marins,
Nous gagnâmes le bord, suspendus à leurs crins,
Excitant par nos voix et suivant à la nage
Ce troupeau qui montait pêle-mêle au rivage.
J'irai, j'irai revoir les saules du Létà,
Et toi qu'en ses beaux jours mon enfance habita,
Paroisse bien aimée, humble coin de la terre
Où l'on peut vivre encore et mourir solitaire!

Aujourd'hui que tout cœur est triste et que chacun
Doit gémir sur lui-même et sur le mal commun;
Que le monde, épuisé par une ardente fièvre,
N'a plus un souffle pur pour rafraîchir sa lèvre;
Qu'après un si long temps de périls et d'efforts,
Dans l'ardeur du combat succombent les plus forts;
Que d'autres, haletants, rendus de lassitude,

Sont prêts de défaillir, alors la solitude
Vers son riant lointain nous attire, et nos voix
Se prennent à chanter l'eau, les fleurs et les bois;
Alors c'est un bonheur, quand tout meurt ou chancelle,
De se mêler à l'âme immense, universelle;
D'oublier ce qui fuit, les peuples et les jours,
Pour vivre avec Dieu seul, et partout et toujours.
Ainsi, lorsque la flamme au milieu d'une ville
Éclate, et qu'il n'est plus contre elle un sûr asile,
Hommes, femmes, chargés de leurs petits enfants,
Se sauvent demi-nus, et couchés dans les champs,
Ils regardent de loin, dans un morne silence,
L'incendie en fureur qui mugit et s'élance :
Cependant la nature est calme, dans les cieux
Chaque étoile poursuit son cours mystérieux,
Nul anneau n'est brisé dans la chaîne infinie,
Et l'univers entier roule avec harmonie.

Immuable nature, apparais aujourd'hui!
Que chacun dans ton sein dépose son ennui!
Tâche de nous séduire à tes beautés suprêmes,
Car nous sommes bien las du monde et de nous-mêmes :
Si tu veux dévoiler ton front jeune et divin,
Peut-être, heureux vieillards, nous sourirons enfin!

Celle pour qui j'écris avec amour ce livre
Ne le lira jamais: quand le soir la délivre
Des longs travaux du jour, des soins de la maison,
C'est assez à son fils de dire une chanson;
D'ailleurs, en parcourant chaque feuille légère,
Ses yeux n'y trouveraient qu'une langue étrangère.

Elle qui n'a rien vu que ses champs, ses taillis,
Et parle seulement la langue du pays.
Pourtant je veux poursuivre ; et quelque ami peut-être
Resté dans nos forêts, et venant à connaître
Ce livre où son beau temps tout joyeux renaîtra,
Dans une fête, un jour, en dansant lui dira
Cette histoire qu'ici j'ai commencé d'écrire,
Et qu'en son ignorance elle ne doit pas lire ;
Un sourire incrédule, un regard curieux
A ce récit naïf passeront dans ses yeux ;
Puis, de nouveau mêlée à la foule qui gronde,
Tout entière au plaisir elle suivra la ronde.

PARIS.

Étonnement de l'âme et des yeux, lorsqu'on rentre
Dans cette ville active et qu'en vain nous fuyons !
Certain orgueil nous prend, on dit : Voici le centre,
L'ardent foyer qui lance en tout lieu ses rayons.

On vivait par le cœur, on vit par la pensée,
Mais l'art et la pensée ont aussi leur douceur :
Comme un bel arbre, aimons la colonne élancée !
L'art vrai n'a-t-il donc pas la nature pour sœur ?

Et même les vieillards, ces mornes créatures,
A ce grand mouvement raniment leurs ressorts ;
Ils vont causant entr'eux de lettres, de peintures,
Et l'esprit les distrait des souffrances du corps.

A MA MÈRE.

Je crois l'entendre encor, quand, sa main sur mon bras,
Autour des verts remparts nous allions pas à pas :
« Oui, quand tu pars, mon fils, oui, c'est un vide immense,
Un morne et froid désert où la nuit recommence ;
Ma fidèle maison, le jardin mes amours,
Tout cela n'est plus rien ; et j'en ai pour huit jours,
J'en ai pour tous ces mois d'octobre et de novembre,
Mon fils, à te chercher partout de chambre en chambre :
Songe à mes longs ennuis ! et lasse enfin d'errer,
Je tombe sur ma chaise et me mets à pleurer.
Ah ! souvent je l'ai dit : dans une humble cabane,
Plutôt filer son chanvre, obscure paysanne !
Du moins on est ensemble, et le jour, dans les champs,
Quand on lève la tête, on peut voir ses enfants.
Mais le savoir, l'orgueil, mille folles chimères
Vous rendent tous ingrats, et vous quittez vos mères.
Que nous sert, ô mon Dieu ! notre fécondité,
Si le toit paternel est par eux déserté ;
Si, quand nous viendra l'âge (et bientôt j'en vois l'heure),
Parents abandonnés, veufs dans notre demeure,
Tournant languissamment les yeux autour de nous,
Seuls nous nous retrouvons, tristes et vieux époux ! »

Alors elle se tut. Sentant mon cœur se fondre,
J'essuyais à l'écart mes pleurs pour lui répondre ;
Muets, nous poursuivions ainsi notre chemin,

Quand cette pauvre mère, en me serrant la main :
« Je t'afflige, mon fils, je t'afflige ! — Pardonne !
C'est qu'avec toi, vois-tu, l'avenir m'abandonne ;
En toi j'ai plus qu'un fils ; oui, je retrouve en toi
Un frère, un autre époux, un cœur fait comme moi,
A qui l'on peut s'ouvrir, ouvrir toute son âme ;
Pensif, tu comprends bien les chagrins d'une femme ;
Tous m'aiment tendrement, mais ta bouche et tes yeux,
Mon fils, au fond du cœur vont chercher les aveux.
Pour notre sort commun, demande à ton aïeule,
J'avais fait bien des plans, — mais il faut rester seule ;
Nous avions toutes deux bien rêvé, — mais tu pars.
Pour la dernière fois, le long de ces remparts,
L'un sur l'autre appuyés, nous causons, — ô misère !
C'est bien, ne gronde pas. — Chez ta bonne grand'mère
Rentrons. Tu sais son âge : en faisant tes adieux,
Embrasse-la longtemps. — Ah ! nous espérions mieux. »

Quand on est plein de jours gaîment on les prodigue :
Leur flot bruyant s'épanche au hasard et sans digue,
C'est une source vive et faite pour courir,
Et qu'aucune chaleur ne doit jamais tarir ;
Pourtant la chaleur vient, et l'eau coule plus rare ;
La source baisse, alors le prodigue est avare,
Incliné vers ses jours comme vers un miroir,
Dans leur onde limpide il cherche à se revoir ;
Mais, en tombant, déjà les feuilles l'ont voilée,
Et l'œil n'y peut saisir qu'une image troublée.

MARIE.

Assez, Sonneur, assez ! vous briserez la cloche !
Sa voix par les vallons roule de roche en roche.
Les pâtres dans l'étable ont renfermé les bœufs :
« Le catéchisme sonne, Iann, peignez vos cheveux.
— Vous me rapporterez, Daniel, de l'eau bénite.
— Et vous partez aussi, Marie, et courez vite ! »

Chaque jour, vers midi, par un ciel chaud et lourd,
Elle arrivait pieds nus à l'église du bourg :
Dans les beaux mois d'été, lorsqu'au bord d'une haie
On réveille en passant un lézard qui s'effraie,
Quand les grains des épis commencent à durcir,
Les herbes à sécher, et l'airelle à noircir ;
D'autres enfants aussi venaient de leur village,
Tous, pieds nus, en chemin écartant le feuillage
Pour y trouver des nids, et tous à leur chapeau
Portant ces nénuphars qui fleurissent sur l'eau.
Alors le vieux curé, par un long exercice,
Nous préparait ensemble au divin sacrifice.
Lisait le catéchisme, et nous donnant le ton,
Entonnait à l'autel un cantique breton.
Mêlant nos grands cheveux, serrés l'un contre l'autre,
Nous écoutions ainsi la voix du digne apôtre ;
Lui, sa gaule à la main, passait entre les rangs
Et mettait les rieurs à genoux sur leurs bancs. —
Que celui dont l'enfance ennuyée et stérile

A langui tristement au milieu d'une ville,
Dans une cour obscure, une chambre, où ses yeux
A peine entrevoyaient la verdure et les cieux,
Se raille du passé, le dédaigne et l'offense :
Hélas ! le malheureux n'a jamais eu d'enfance ;
Il n'a pas grandi libre et joyeux en plein air,
Au murmure des pins, sur le bord de la mer ;
L'odeur de la forêt, et pénétrante et vive,
N'a point trempé ses sens, et quelque amour naïve
Demeurée en son cœur à travers l'avenir,
Jamais, vieux et chagrin, ne peut le rajeunir...
Oh ! quand venait Marie, ou lorsque le dimanche,
A vêpres, je voyais briller sa robe blanche,
Et qu'au bas de l'église elle arrivait enfin,
Se cachant à demi sous sa coiffe de lin,
Volontiers j'aurais cru voir la Vierge immortelle,
Ainsi qu'elle appelée, et bonne aussi comme elle !
Savais-je en ce temps-là pourquoi mon cœur l'aimait,
Si ses yeux étaient bleus, si sa voix me charmait,
Ou sa taille élancée, ou sa peau brune et pure ?
Non ! j'aimais une jeune et douce créature,
Et sans chercher comment, sans me rien demander,
L'office se passait à nous bien regarder.
Je lui disais parfois : « Embrassons-nous, Marie ! »
Et je prenais ses mains ; mais vers sa métairie
La sauvage fuyait ; et moi, jeune amoureux,
Je courais sur ses pas au fond du chemin creux,
Longtemps je la suivais, sous le bois, dans la lande,
Dans les prés tout remplis d'une herbe épaisse et grande,
Enfin je m'arrêtais, ne pouvant plus la voir :
Elle, courant toujours, arrivait au Moustoir.

Jours passés, que chacun rappelle avec des larmes ,
Jours qu'en vain l'on regrette, aviez-vous tant de charme
Ou les vents troublaient-ils aussi votre clarté,
Et l'ennui du présent fait-il votre beauté ?

Notre premier malheur est notre sûre épreuve.
A ce coup imprévu toute âme belle et neuve
Se révolte, et se plaint amèrement à Dieu
D'un mal inexplicable et mérité si peu ;
Mais tendre, et résignée et se sentant meilleure,
Sur le malheur d'autrui cette âme rêve et pleure.
Le méchant se révolte aussi contre le ciel,
Mais chez lui le courroux bientôt se change en fiel !
Du mal, en souriant, il sonde le mystère,
Et prévoit qu'on en peut tirer parti sur terre.

LE PAYS.

Oh! ne quittez jamais, c'est moi qui vous le dis,
Le devant de la porte où l'on jouait jadis,
L'église, où tout enfant, et d'une voix légère,
Vous chantiez à la messe auprès de votre mère;
Et la petite école où, traînant chaque pas,
Vous alliez le matin, oh! ne la quittez pas!
Car une fois perdu parmi ces capitales,
Ces immenses Paris, aux tourmentes fatales,
Repos, fraîche gaîté, tout s'y vient engloutir,
Et vous les maudissez sans en pouvoir sortir.
Croyez qu'il sera doux de voir un jour peut-être
Vos fils étudier sous votre bon vieux maître,
Dans l'église avec vous chanter au même banc,
Et jouer à la porte où l'on jouait enfant.

LE BARDE.

Morne et seul, je passais mes jours à m'attrister,
Mais l'Esprit du pays m'est venu visiter,
Et le son de sa voix semblait le chant des brises
Qui sifflent dans la lande aux bords des pierres grises.

Il dit : « Je fus un barde et l'on me chante encor;
Cette colline verte au-dessous de Ker-rorh,
Est ma tombe. A ses pieds le torrent se déchaine.
Là, durant les chaleurs, sous les branches d'un chêne,
Un vieux prêtre chrétien souvent venait s'asseoir,
Et toi, qui par la main guidais cet homme noir,
Enfant, tu t'asseyais près de lui sur la mousse,
Et tu lisais alors d'une voix calme et douce.
D'un sage et vieux druide, ainsi, dans la forêt,
Disciple, je suivis l'enseignement secret.
J'ai redit vos discours aux Esprits des bruyères,
Et ceux des bois taillis, des étangs, des rivières,
Quand ton livre s'ouvrait volaient en tourbillons :
On eût dit sous le chêne un essaim de frelons,
Tant arrivaient d'Esprits, d'Ombres et d'Ames folles
Pour recueillir le miel des savantes paroles.
On t'aimait. A la nuit, quand par le bois d'Élô,
Tu revenais au bourg, des touffes de bouleau
Entendais-tu sortir des plaintes étouffées?
Ces plaintes, cher enfant, étaient celles des fées;
C'étaient leurs cris d'amour, leurs chants grêles, leurs vœux,

Car plusieurs te suivaient en baisant tes cheveux,
Et quand l'une dans l'air déployait son écharpe,
Tous les bardes chantaient inclinés sur la harpe.

Cette nuit le jeune homme est triste ; la cité
Le retient dans ses murs comme en captivité ;
Seul près de son foyer, voyant le bois qui fume,
Il pense au sombre Arvor tout entouré de brume,
Il entend la mer battre au pied de Log-Onâ,
Et la nue en pleurant passer sur Comanâ.
Jeune homme, dans ton cœur ainsi tu te désoles ;
Mais Paris, c'est le lieu des arts et des écoles ;
Ici toute science a ses temples ouverts,
Et l'Armorique, hélas ! n'a plus que ses bois verts.
Rejeton du passé, barde, notre espérance,
Reste encore et grandis dans ces villes de France !
L'Esprit de ton pays viendra te visiter.
Quand ton cœur est trop plein, laisse ton cœur chanter,

Adieu, l'ombre pâlit. Sur tes vitres mouillées
Comme le vent se plaint ! Bruyantes et gonflées,
Les sources vers la mer vont dégorger leurs eaux,
Et les roes de Penn-marc'h déchirent les vaisseaux :
Par tes vers, ô chrétien ! calme donc ces flots sombres,
Car le Christ a ravi leur force aux anciens Nombres.»

HYMNE.

Dédié à M. Ingres.

Pieux servants de l'art, conservez la Beauté !
De ce moule où le monde en naissant fut jeté
Des types merveilleux sortirent, le poète
Comme dans un cristal dans ses chants les reflète.
Par le Grand-Ouvrier tel fut l'ordre prescrit :
Il mit les Éléments sous la loi d'un Esprit,
Pour que chaque rouage, en l'immense machine,
Remplît, sans dévier, sa fonction divine ;
Et les artistes saints, créateurs après Dieu,
Animés de son souffle, éclairés de son feu,
Durent par les couleurs, et le marbre, et la lyre,
Rendre de l'univers ce qu'ils y savent lire.
Il est doux par le Beau d'être ainsi tourmenté,
Et de le reproduire avec simplicité ;
Il est doux de sentir une jeune figure
S'élever, sous nos mains, harmonieuse et pure,
Si belle qu'on l'adore et qu'on en fait le tour,
Amoureux de l'ensemble et de chaque contour ;
Sous la forme il est doux de répandre la flamme,
En s'écriant : Voici la fille de mon âme !
Jusqu'au foyer d'amour pour elle j'ai monté :
Admirez ce reflet de la Divinité !
Nous ne redirons pas ce que disait la haine,
Que toute poésie est une chose vaine :
Chanter, peindre, sculpter, c'est ravir au tombeau

Ce que la main divine a créé de plus beau ;
Chanter, c'est prier Dieu ; peindre, c'est rendre hommage
A celui qui forma l'homme à sa propre image ;
Le poète inspiré, le peintre, le sculpteur,
L'artiste, enfant du ciel, après Dieu créateur,
Qui jeta dans le monde une œuvre harmonieuse,
Peut se dire : J'ai fait une œuvre vertueuse !
Le Beau, c'est vers le Bien un sentier radieux,
C'est le vêtement d'or qui le pare à nos yeux.

MARIE.

Humble et bon vieux curé d'Arzannô, digne prêtre,
Que tel je respectais, que j'aimais comme maître,
Pour occuper tes jours, si pleins, si réguliers,
N'as-tu plus près de toi tes pauvres écoliers?
Hélas! je fus l'un d'eux! dans ma douleur présente
J'aime à me rappeler cette vie innocente;
Leurs noms, je les sais tous : Albin, Elô, Daniel,
Alan du bourg de Scaer, Ives de Ker-ihuel,
Tous jeunes paysans aux costumes étranges,
Portant de longs cheveux flottants, comme les anges.
Oh! je pleurai d'abord longtemps et je gémis :
Pour la première fois je voyais mes amis,
Pour la première fois je quittais mes deux mères :
D'abord je répandis bien des larmes amères.
Le travail arriva qui sut tout adoucir.
Le travail, mon effroi, bientôt fit mon plaisir.
Le premier point du jour nous éveillait : bien vite,
La figure lavée, et la prière dite,
Chacun gagnait sa place, et sur les grands paliers,
Dans les chambres, les cours, le long des escaliers,
En été dans les foins, couchés sous la verdure,
C'était tout le matin, c'était un long murmure,
Comme les blancs ramiers autour de leurs maisons,
D'écoliers à mi voix répétant leurs leçons :
Puis la messe, les jeux; et, les beaux jours de fête,
Des offices sans fin chantés à pleine tête.

Aujourd'hui que mes pas négligent le saint lieu,
Sans culte et cependant plein de désir vers Dieu,
De ces jours de ferveur, oh ! vous pouvez m'en croire,
L'éclat lointain réchauffe encore ma mémoire,
Le psaume retentit dans mon âme, et ma voix
Retrouve quelques mots des versets d'autrefois.
Jours aimés ! jours éteints ! comme un jeune lévite,
Souvent j'ai dans le chœur porté l'aube bénite,
Offert l'onde et le vin au calice ; et, le soir,
Aux marches de l'autel balancé l'encensoir.
Cependant tout un peuple à genoux sur la pierre,
Parmi les flots d'encens, les fleurs et la lumière,
Femmes, enfants, vieillards, hommes graves et mûrs,
Tous dans un même vœu, tous avec des cœurs purs,
Disaient le Dieu des fruits et des moissons nouvelles,
Qui darde ses rayons pour sécher les javelles,
Ou quelquefois permet aux fléaux souverains
De faucher les froments et d'emporter les grains.
Les voix montaient, montaient ! moi, penché sur mon livre,
Et pareil à celui qu'un grand bonheur enivre,
Je tremblais, de longs pleurs ruisselaient de mes yeux ;
Et, comme si Dieu même eût dévoilé les cieux,
Introduit par sa main dans les saintes phalanges,
Je sentais tout mon être éclater en louanges,
Et noyé dans des flots d'amour et de clarté,
Je m'anéantissais devant l'Immensité !

Je fus poëte alors ! Sur mon âme embrasée
L'imagination secoua sa rosée,
Et je reçus d'en haut le don intérieur
D'exprimer par des chants ce que j'ai dans le cœur.

Il est dans nos cantons, ô ma chère Bretagne !
Plus d'un terrain fangeux, plus d'une âpre montagne :
Là de tristes landiers comme nés au hasard,
Où l'on voit à midi se glisser le lézard ;
Puis un silence lourd, fatigant, monotone,
Nul oiseau dont la voix vous charme et vous étonne,
Mais le grillon qui court de buisson en buisson,
Et toujours vous poursuit du bruit de sa chanson ;
Dans nos cantons aussi, lointaines, isolées,
Il est de claires eaux et de fraîches vallées,
Et d'épaisses forêts, et des bosquets de buis,
Où le gibier craintif trouve de sûrs réduits :
Enfant, j'ai traversé plus d'un fleuve à la nage,
Ravi sa dure écorce à plus d'un houx sauvage,
Et sur les chênes verts, de rameaux en rameaux,
Visité dans leurs nids les petits des oiseaux.
En Armorique enfin, de Tréguier jusqu'à Vannes,
Il est dans nos cantons de jeunes paysannes,
Habitantes des bois ou bien du bord des mers,
Toutes belles ; leurs dents sont blanches, leurs yeux clairs,
Et dans leurs vêtements variés et bizarres
Respirent je ne sais quelles grâces barbares ;
Et si, dans les ardeurs d'un beau mois de juillet,
Haletant, vous entrez et demandez du lait,
Et que, pour vous servir, quelques-unes d'entre elles
Viennent, comme toujours simples et naturelles,
S'accoudant sur la table et causant avec vous,
Ou, pour filer, ployant à terre les genoux,
Vous croyez voir, ravi de ces façons naïves,
Et de tant de blancheur sous des couleurs si vives,
La fille de l'El-Orn, caprice d'un follet,
Ou la fée aux yeux bleus qui dans l'âtre filait.

Amour ! religion ! nature ! à mon aurore,
Ainsi vous m'appeliez de votre voix sonore ;
Et comme un jeune faon qui court, à son réveil,
Aux lisières des bois saluer le soleil,
Brame en voyant au ciel la lumière sacrée,
Et, le reste du jour errant sous la fourrée,
Le soir aspire encor de ses larges naseaux
Les feux qui vont mourir dans la fraîcheur des eaux,
Amour ! religion ! nature ! ainsi mon âme
Aspira les rayons de votre triple flamme,
Et dans ce monde obscur où je m'en vais errant,
Vers vos divins soleils je me tourne en pleurant,
Vers celle que j'aimais et qu'on nommait Marie,
Et vers vous, ô mon Dieu, dans ma douce patrie !
Oh ! lorsqu'après deux ans de poignantes douleurs,
Je revis mon pays et ses genêts en fleurs,
Lorsque, sur le chemin, un vieux pâtre celtique
Me donna le bonjour dans son langage antique,
Quand, de troupeaux, de blés causant ainsi tous deux,
Vinrent d'autres Bretons avec leurs longs cheveux,
Oh ! comme alors, pareils au torrent qui s'écoule,
Mes songes les plus frais m'inondèrent en foule !
Je me voyais enfant, heureux comme autrefois,
Et, malgré moi, mes pleurs étouffèrent ma voix !...

Alors, j'ai voulu voir les murs du presbytère
Dont, jeune, j'ai porté la règle salutaire,
Et m'avançant à l'ouest par un sentier connu,
Au pays des vallons pensif je suis venu.

Déjà, non loin du bourg, j'entrais dans cette lande
Qui jette vers le soir une odeur de lavande,

Quand d'un étroit chemin tout bordé de halliers,
Près de moi descendit un troupeau d'écoliers :
Leur maître les suivait quelques pas en arrière,
De son air souriant récitant le bréviaire.
Lui seul me reconnut ; cependant à mon nom
Je vis dans tous les yeux briller comme un rayon ;
Nous causâmes : au bout de cette promenade,
J'étais pour les plus grands un ancien camarade.

Mes amis d'autrefois, aujourd'hui dispersés,
Et comme moi peut-être en bien des lieux froissés,
Revenez comme moi vers cette maison sainte !
Notre jeunesse encor revit dans son enceinte.
Toujours même innocence et même piété,
Et dans l'emploi du temps même variété.
Le soir, comme autrefois, le plus jeune vicaire
Sur un auteur latin au curé fait la guerre ;
D'un vers de l'Énéide on discute le sens ;
César, surtout, César qui dans ses bras puissants
Étreignit l'Armorique, et, frissonnant et blême,
Dans les bras d'un Gaulois fut emporté lui-même,
Sur les crins d'un coursier traîné hors du combat,
Et ne dut son salut qu'au mépris du soldat.

Cependant la nuit tombe. Enfants et domestiques,
Quelques voisins, amis des pieuses pratiques,
S'assemblent dans la salle et leur humble oraison,
Encens du cœur, s'élève et remplit la maison ;
Et la journée ainsi, pieuse et régulière,
Comme elle a commencé finit dans la prière.

L'APPRENTISSAGE.

Soit que ma pente aussi vers ce côté m'entraîne,
J'ai juré de fermer mon âme à toute haine,
A tout regret cuisant; ouverte à bien jouir,
De la laisser au jour libre s'épanouir;
De n'aimer d'ici bas que les plus douces choses;
De me nourrir du Beau, comme du suc des roses
L'abeille se nourrit, sans chercher désormais
Quel mal on pourrait faire à qui n'en fit jamais :
Ainsi, les yeux au ciel ou la tête baissée,
D'aller droit mon chemin en suivant ma pensée,
Tout à mes souvenirs, à mes songes errants,
Qu'au hasard, tour à tour, je quitte et je reprends;
Tout au devoir, à l'art, à la philosophie;
Et calme, et solitaire au milieu de la vie,
De traverser les flots de ce monde moqueur,
Sans jamais y mêler ni ma voix ni mon cœur. —
Tel était mon projet, ce projet fut peu sage.
Lorsque de cette vie on fait l'apprentissage,
Non, ce n'est point assez de s'armer de candeur,
De baisser, en marchant, les yeux avec froideur;
Comme au creux d'un vallon le ruisseau qui s'écoule,
Il faut sur les deux bords toucher à cette foule,
Réfléchir dans son cours bien des objets hideux,
Parfois troubler ses eaux en passant trop près d'eux;
Pour quelques rossignols chantant sur vos rivages,
Vous entendrez gémir bien des oiseaux sauvages,

Et les torrens viendront, et le flux de la mer
Parmi vos douces eaux mêlant son sel amer.
Ce monde où l'on doit vivre, oh ! jugeons-le, mon âme !
Partout haine, bassesse, ou jalousie infâme ;
Nulle pitié, le sang, l'or dieu, la fausseté,
Et sous tous ses aspects l'ignoble lâcheté !
Non, ce n'est pas assez pour le chevreuil timide
De n'aimer que les bois et la feuillée humide ;
Il a pour fuir les loups des pieds aériens,
Et deux rameaux aigus pour éventrer les chiens.

LA CHANSON DE LOÏC.

Dès que la grive est éveillée,
Sur cette lande encor mouillée
Je viens m'asseoir
Jusques au soir;
Grand'mère de qui je me cache,
Dit : Loïc aime trop sa vache.
Oh! nenni-dà!
Mais j'aime la petite Anna.

A son tour, Anna, ma compagne,
Conduit derrière la montagne,
Près des sureaux,
Ses noirs chevreaux;
Si la montagne, où je m'égare,
Ainsi qu'un grand mur nous sépare,
Sa douce voix,
Sa voix m'appelle au fond du bois.

Oh! sur un air plaintif et tendre,
Qu'il est doux au loin de s'entendre,
Sans même avoir
L'heur de se voir!
De la montagne à la vallée
La voix par la voix appelée
Semble un soupir
Mêlé d'ennuis et de plaisir.

Oui, retenez-bien votre haleine,
Brise étourdie, ou dans la plaine,
Parmi les blés,
Courez, volez !
Ah ! la méchante est la plus forte,
Et dans les rochers elle emporte
La douce voix
Qui m'appelait au fond du bois

Encore ! encore ! Anna, ma belle !
Anna, c'est Loïc qui t'appelle !
Encore un son
De ta chanson !
La chanson que chantent tes lèvres,
Lorsque pour amuser tes chèvres,
Petite Anna,
Tu danses ton gai ta-ra-la !

Oh ! te souvient-il de l'yeuse,
Où tu montas, fille peureuse,
Quand tout à coup
Parut le loup ?
Sur l'yeuse encor, ma mignonne,
Que parmi les oiseaux résonne
Ta douce voix,
Ta voix qui chante au fond du bois.

Mais quelle est, derrière la branche,
Cette fumée errante et blanche
Qui lentement
Vers moi descend ?

Hélas ! cette blanche fumée
C'est l'adieu de ma bien-aimée,
L'adieu d'amour,
Qui s'élève à la fin du jour.

Adieu donc ! — contre un vent farouche,
Au travers de mes doigts ma bouche
Dans ce ravin
L'appelle en vain ;
Déjà la nuit vient sur la lande,
Rentrons au bourg, vache gourmande :
O gui-lan-là !
Adieu donc, ma petite Anna !

LE CHEMIN DU PARDON.

UN JEUNE HOMME.

Où courez-vous ainsi, pieuses jeunes filles,
Qui passez deux à deux sous vos coiffes gentilles?
Ce tablier de soie et ce riche cordon
Disent que vous allez toutes quatre au Pardon.

UNE JEUNE FILLE.

Laissez-nous, laissez-nous poursuivre notre route,
Jeunes gens! Nous allons où vous allez sans doute;
Et ces bouquets de mil au bord de vos chapeaux
Disent assez pourquoi vous vous faites si beaux.

UN JEUNE HOMME.

Eh bien! tout en causant, Gaït, si bon vous semble,
Jusqu'à Saint-Mateliun nous marcherons ensemble;
Et de même en causant nous reviendrons ce soir:
Mes yeux sont réjouis, Gaït, de vous revoir.

UNE JEUNE FILLE.

Non, suivez votre route et nous suivrons la nôtre.
D'un côté les garçons et les filles de l'autre.

Vous nous retrouverez aux marches de la croix,
Et nos galants alors nous donneront des noix.

Aux environs de Scaer, ainsi, dans une lande,
D'amoureux pèlerins devisait une bande :
C'étaient Berthel, Jérôme, enfant modeste et fin,
Qui, lorsqu'il sert la messe, a l'air d'un Séraphin ;
Anna des bois du Lorh était aussi du nombre,
Et Loïc qui la suit partout comme son ombre.
Moi-même à ce Pardon j'allais vêtu comme eux.
Pourtant à mon costume il manquait les cheveux,
Si bien qu'en traversant cette lande embaumée :
« Quel est donc celui-ci qui revient de l'armée ?
Disaient tout bas les gens; à sa taille, à son air,
C'est celui qui partit pour Ronan, l'autre hiver.
« — Eh ! non ! c'est le jeune homme arrivé de la ville.
A parler notre langue on dit qu'il est habile :
Bonjour, Monsieur ! et Dieu vous garde du chagrin !
Vous ne méprisez pas ceux qui sèment le grain. » —
D'autres d'un air joyeux reprenaient : « Quelle somme,
Pour travailler aux champs, demandez-vous, jeune homme ? »

Nous avancions toujours, et par tous les sentiers
Ce n'étaient que chapeaux, coiffes et tabliers
Allant vers le Pardon ; sur la bruyère verte,
Des vapeurs du matin encor toute couverte,
Le soleil par moments dardait ses grands rayons
Et mon âme volait en exaltations.

Si notre sort commun, Arvor, veut le permettre,
Sais-tu la haute place où, moi, je veux te mettre ?

Hélas! pauvre exilé de l'ombre des taillis,
Je sens qu'il est bien doux de parler du pays,
J'en dois savoir parler! Du moins que ceux des villes
Ne mêlent pas mon nom à leurs intrigues viles;
J'ai vu leur fiel haineux, leur sourire moqueur,
Et loin d'eux j'ai placé mon esprit et mon cœur!

Enfin, on distinguait, après plus d'une lieue,
Les murs de la chapelle et sa toiture bleue,
Et même avec l'odeur qui sort du cidre doux
Tous les bruits du Pardon arrivaient jusqu'à nous,
Quand le désir nous prit d'aller à la fontaine,
Croyant y retrouver Anne et sa sœur Hélène.
Une vieille était là, seule, à laver ses pots,
Qu'elle emplissait d'eau sainte et vendait aux dévots,
Elle s'en vint à nous disant ses patenôtres,
Et de mes cheveux courts dupe comme les autres,
La pauvresse ajouta : « Je le vois dans vos yeux,
Vous revenez de France avec un cœur joyeux.
Avez-vous retrouvé chez lui votre vieux père?
Celle qui vous aimait, vous aime encor, j'espère?
Désormais au pays vous passerez vos jours,
Et vous épouserez, jeune homme, vos amours. »

Trompée à mes habits et par cet air de joie
Que la gaîté d'autrui par instants nous envoie,
Mère, ainsi vous parliez; hélas! et dans Paris
L'histoire de ce jour tristement je l'écris.

LE BAL.

N'y va pas! Reste sur ton livre,
Dans ta chambre d'étudiant;
Courbé sous la lampe de cuivre,
Occupe ta pensée et ton cœur en veillant.

Tu le sais trop, le plus stoïque
N'est bien sûr de lui qu'à l'écart;
Et l'âpreté jeune et pudique
N'est pas lente à céder au charme d'un regard.

Il est une fleur douce et blanche
Qui croît à l'arbre du devoir,
Cueille cette fleur sur sa branche,
Pour être fort demain respire-la ce soir.

Non! ta pensée ailleurs s'enivre :
Un ruban sur de noirs cheveux
Dans un bal attire tes yeux,
O jeune homme inquiet! — et tu fermes ton livre!

MARIE.

Un jour que nous étions assis au Pont Kerlô
Laissant pendre, en riant, nos pieds au fil de l'eau,
Joyeux de la troubler, ou bien, à son passage,
D'arrêter un rameau, quelque flottant herbage,
Ou sous les saules verts d'effrayer le poisson
Qui venait au soleil dormir près du gazon ;
Seuls en ce lieu sauvage, et nul bruit, nulle haleine
N'éveillant la vallée immobile et sereine,
Hors nos ris enfantins, et l'écho de nos voix
Qui partait par volée et courait dans les bois,
Car entre deux forêts la rivière encaissée
Coulait jusqu'à la mer, lente, claire et glacée ;
Seuls, dis-je, en ce désert, et libres tout le jour,
Nous sentions en jouant nos cœurs remplis d'amour.
C'était plaisir de voir sous l'eau limpide et bleue,
Mille petits poissons faisant frémir leur queue,
Se mordre, se poursuivre, ou par bandes nageant,
Ouvrir et refermer leurs nageoires d'argent ;
Puis les saumons bruyants, et, sous son lit de pierre,
L'anguille qui se cache au bord de la rivière ;
Des insectes sans nombre, ailés ou transparents,
Occupés tout le jour à monter les courants,
Abeilles, moucherons, alertes demoiselles,
Se sauvant sous les joncs du bec des hirondelles. —
Sur la main de Marie une vint se poser,
Si bizarre d'aspect qu'afin de l'écraser

J'accourus ; mais déjà ma jeune paysanne
Par l'aile avait saisi la mouche diaphane,
Et voyant la pauvrette en ses doigts remuer :
« Mon Dieu, comme elle tremble ! oh ! pourquoi la tuer? »
Dit-elle. Et dans les airs sa bouche ronde et pure
Souffla légèrement la frêle créature,
Qui, déployant soudain ses deux ailes de feu,
Partit, et s'éleva joyeuse et louant Dieu.

Bien des jours ont passé depuis cette journée,
Hélas ! et bien des ans ! dans ma quinzième année,
Enfant, j'entrais alors ; mais les jours et les ans
Ont passé sans ternir ces souvenirs d'enfants ;
Et d'autres jours viendront et des amours nouvelles,
Et mes jeunes amours, mes amours les plus belles,
Dans l'ombre de mon cœur mes plus fraîches amours,
Mes amours de quinze ans, refleuriront toujours.

J'aime dans tout esprit l'orgueil de la pensée
Qui n'accepte aucun frein, aucune loi tracée,
Par-delà le réel s'élance et cherche à voir
Et de rien ne s'effraie, et sait tout concevoir ;
Mais avec cet esprit j'aime une âme ingénue,
Pleine de bons instincts, de sage retenue,
Qui s'ombrage de peu, surveille son honneur,
De scrupules sans fin tourmente son bonheur,
Suit, même en ses écarts, sa droiture pour guide.
Et, pour autrui facile, est pour elle timide.

Souvent je me demande et je cherche en tout lieu
Ce qu'est Dieu sans l'amour, ou bien l'amour sans Dieu.
Aimer Dieu, n'est-ce pas trouver la pure flamme
Qu'on crut voir dans les yeux de quelque jeune femme ?
Dans cette femme aussi, n'est-ce point, ici-bas,
Chercher comme un rayon du Dieu qu'on ne voit pas ?
Ainsi, ces deux amours, le céleste et le nôtre,
Pareils à deux flambeaux, s'allument l'un par l'autre
L'idéal purifie en nous l'amour charnel,
Et le terrestre amour nous fait voir l'éternel.

Quand le temps sur nos fronts efface par degré
L'enfance et les reflets de cet âge doré,
Arrive la jeunesse avec toute sa sève,
Et par un jet nouveau le corps monte et s'élève,
Et toujours monte ainsi, jusques à son été,
Au faite radieux de sa virilité :
Et la pensée aussi va croissant d'âge en âge ;
Mais un regret la suit à travers son voyage,
Hélas ! car rien ne vaut le peu qu'on a quitté :
Tout ce qu'on gagne en force, on le perd en beauté.

MARIE.

— « Après moins de six mois passés loin de la lande
Où l'on jouait, Marie, ah! que vous voilà grande!
N'étaient ce corset rouge et ces jupons rayés
Qui, trop courts à présent, m'ont laissé voir vos pieds,
Jamais je n'aurais dit : « Cette fille qui prie
Au Calvaire, et s'en va vers l'église, est Marie. »
Et pourtant c'est bien vous; je vous parle et vous vois,
Mais que vous êtes grande après moins de six mois!
La tige qu'on mesure au temps de la poussée,
Vienne la Saint-Michel n'est pas plus élancée.
J'ai honte à moi vraiment et me sens tout jaloux,
Car j'ai l'air aujourd'hui d'un enfant près de vous;
Je n'ose vous parler, et jusqu'au fond de l'âme
Vous me troublez quasi comme une grande dame.
Cependant, jeune fille, ainsi que l'an passé
Causons! Voyez, l'office à peine est commencé,
Et nul sous le portail ne viendra. — Prenons garde,
Voici que le Sonneur de son banc nous regarde,
Et j'entends sous le mur le petit Pierre Elô
Qui chante en écorchant son bâton de bouleau. —

Eh bien, tout cet hiver, au logis toute seule,
Et, le soir, travaillant auprès de votre aïeule,
Songiez-vous quelquefois à ceux qui sont au bourg?
Moi, je vous appelais, ô Maï! le long du jour
Je disais : « Quand viendront les vêpres du dimanche

Et ma brune Marie avec sa coiffe blanche?
Quand reviendra le temps des nids et des chansons,
Et le jeu d'osselets derrière les buissons? »
Mais j'appelais en vain! Durant l'hiver, les fièvres,
Marie, avaient jeté leurs feux noirs sur vos lèvres,
Et votre bonne mère en ses deux pauvres bras
Vous serrait et mouillait de ses larmes vos draps;
Et puis, baisant la terre, aux anges, à la Vierge
Jurait une neuvaine et de brûler un cierge;
Et que, s'ils vous sauvaient, sur ses genoux un jour
Deux fois de leur église elle ferait le tour.
Oui, j'ai su ses tourments, ses cris de toute sorte.
Le soir, quand le vieux Dall quêtait a notre porte,
Je lui donnais son pain : « Ah! disait le vieux Dall,
La mère a fait un vœu, car sa fille va mal. »
Mais un soir il me dit : « Payez-moi ma nouvelle!
Notre vierge est debout, mais plus grande et plus belle,
Croyez-en mon rapport, plus belle que devant.
Vous-même à ses côtés aurez l'air d'un enfant. » —
Le pauvre avait raison. Là, près de la muraille,
Ce jeune plant avait l'an dernier votre taille,
Il a poussé depuis; voyez votre hauteur :
Vous êtes tous les deux de la même grandeur. »

— Un jour d'avril, ainsi, sous le porche de pierre,
Tandis que dans l'église on faisait la prière,
Je parlais à Marie en secret et tout bas;
Mais elle m'écoutait et ne répondait pas.
Elle était devant moi distraite et sérieuse.
Oh! non, ce n'était plus Marie, enfant rieuse,
Qu'à son corsage plat, son pied vif et léger,
On eût prise de loin pour un jeune berger!

Enfin me regardant avec un doux sourire,
Comme une sœur aînée un frère qui l'admire,
Grave et tendre à la fois, elle me dit adieu ;
Puis, entrant dans l'église, elle alla prier Dieu.

Avec ces mots d'adieu tout finit ! — Un jeune homme,
Natif du même endroit, travailleur, économe,
En voyant sa belle âme, en voyant son beau corps,
L'aima ; les vieilles gens firent les deux accords,
Et toute à son mari, soumise en son ménage,
Bientôt elle oublia l'amoureux de son âge.
Au sortir de la messe, ah ! quand l'heureux rival,
Assise entre ses bras l'emportait à cheval,
Quand la noce passait, femmes et jeunes filles
Remplissant le chemin du bruit des deux familles,
Celui qui resta seul, celui-là dut souffrir !
Il mit tout son bonheur depuis à s'enquérir
De celle qu'il aima, de chaque métairie
Qu'elle habitait : du moins, le savez-vous, Marie ?
Je vis de souvenirs, de souvenirs anciens,
Hélas ! mais tous les jours et partout j'y reviens !

VERS ÉCRITS A LIVRY.

Dans ces calculs du sort qu'on appelle hasard,
Si le bonheur obtient trop rarement sa part,
S'il faut, le cœur serré, pensif et solitaire,
Poursuivre avec effort sa course sur la terre,
Attendant vainement qu'au détour du chemin
Un ami se présente et nous serre la main,
A quoi bon espérer? Sans projets, sans envie,
Ne cherchons désormais que l'oubli de la vie;
Que chaque objet qui passe, ou noble ou gracieux,
Nous attire, et sur lui laissons aller nos yeux;
Vivons hors de nous-même. Il est dans la nature,
Dans tout ce qui se meut, et respire et murmure,
Dans les riches trésors de la création,
Il est des baumes sûrs à toute affliction :
C'est de s'abandonner à ces beautés naïves,
D'en observer les lois douces, inoffensives,
L'arbre qui pousse et meurt où nos mains l'ont planté,
Et l'oiseau qu'on écoute après qu'il a chanté;
Ainsi, selon l'objet que le ciel nous envoie,
Notre âme s'ouvre encore à l'innocente joie.
Un enfant sur sa porte en passant m'a souri :
A son rire si frais mon cœur s'est attendri;
Car, folâtre, et voulant le baiser sur la bouche,
Sa nourrice accourut; mais le petit farouche,
A son sable occupé, longtemps fit le mutin,
Et ce furent des cris, un combat enfantin.

Malgré ces grands efforts, aux bras de la nourrice
Il lui fallut pourtant soumettre son caprice,
Écouter les beaux noms dont elle l'appelait,
Et donner un baiser de sa bouche de lait.
Heureux ainsi qu'elle en tous lieux, sur sa route,
Une fleur qu'il respire, une voix qu'il écoute,
Et, comme on étudie un livre curieux,
Sonde de chaque objet le sens mystérieux!
C'est qu'au milieu du champ cette pierre immobile,
Ce roseau balancé sur sa tige débile,
Ce chien qui tient sur vous son regard attaché,
Sont comme un livre obscur, symbolique, caché,
Un langage muet et plein de poésie,
Et que chacun traduit selon sa fantaisie,
Selon son naturel bienveillant ou moqueur,
Selon qu'il suit en tout son esprit ou son cœur.
Quand les hommes n'ont plus que des songes moroses,
Heureux qui sait se prendre au pur amour des choses,
Parvient à s'émouvoir, et trouve hors de lui,
Hors de toute pensée un baume à son ennui!
Hélas! le cœur humain, écrit à chaque page,
Ne vaut plus que les yeux s'y fixent davantage;
Chaque mot de ce livre est deviné, prévu;
Ce que vous y verrez, vous l'avez déjà vu.

HYMNE.

Aimons la liberté! c'est le souffle de Dieu,
C'est l'esprit fécondant qui pénètre en tout lieu;
C'est l'éclair dans la nuit; sur l'autel c'est la flamme;
Le Verbe inspirateur qui rend la vie à l'âme :
Quand la terre languit dans son aridité,
Comme une large pluie, alors la Liberté
S'épanche, et tous les cœurs à ses fraîches paroles,
Tels que des fleurs du ciel, entr'ouvrent leurs corolles,
Et le monde a repris sa première splendeur,
Et la nature exhale une suave odeur!

— Liberté, dans nos murs toujours la bienvenue,
Comme d'anciens amants nous t'avons reconnue,
Et nous baisions ta robe, et tous avec gaîté
Nous suivions au combat ta sœur l'Égalité;
Oh! partout, sur nos ponts, nos marchés, nos fontaines,
Nous inscrirons le nom de la fille d'Athènes!
Athènes! oui, c'est là, parmi des champs de miel,
Qu'elle arrêta son vol en descendant du ciel!
Ces Grecs l'aiment encor. Pourtant dans notre enceinte
Elle porte sa tente et sa bannière sainte,
Et quand les nations l'appellent à la fois,
Des clochers de Paris elle entendra leurs voix :
Ici sa métropole, ici ses jours de fête,
Ici des hommes francs osant lever la tête,
Des pas libres, des mains qui peuvent se serrer,

Et l'air vital et fort qu'elle aime à respirer !
Les arts viendront. Toujours leur gracieux cortége
L'accompagne en chantant; de leurs beaux pieds de neige
Les Muses autrefois foulaient le Parthénon,
Et sur les lyres d'or elles disaient son nom;
Les Sages l'adoptaient, appelant libérales
Toutes créations divines, idéales;
Car la Liberté porte un cœur religieux,
Et dans son temple immense elle admet tous les dieux :
Statuaire, à ton marbre ! et quand il prend la lyre,
Le poëte au beau front, écoutez son délire !
Au travail ! au travail ! Qu'on entende partout
Le bruit saint du travail et d'un peuple debout !
Que partout on entende et la scie et la lime,
La voix du travailleur qui chante et qui s'anime !
Que la fournaise flambe, et que les lourds marteaux
Nuit et jour et sans fin tourmentent les métaux :
Rien n'est harmonieux comme l'acier qui vibre
Et le cri de l'outil aux mains d'un homme libre;
Au fond d'un atelier rien n'est plus noble à voir
Qu'un front tout en sueur, un visage tout noir,
Un sein large et velu que la poussière souille,
Et deux robustes bras tout recouverts de houille !
Au travail ! au travail ! à l'œuvre ! aux ateliers !
Et vous, de la pensée habiles ouvriers,
A l'œuvre ! Travaillez, tous dans votre domaine,
La matière divine et la matière humaine !
Inventez, maniez, changez, embellissez,
La Liberté jamais ne dira : C'est assez !
Toute audace lui plaît; vers la nue orageuse
Elle aime à voir monter une aile courageuse.

Aimons la Liberté ! c'est le souffle de Dieu ;
C'est l'esprit fécondant qui pénètre en tout lieu ;
C'est l'éclair dans la nuit ; sur l'autel c'est la flamme :
Le Verbe inspirateur qui rend la vie à l'âme :
Quand la terre languit dans son aridité,
Comme une large pluie, alors la Liberté
S'épanche, et tous les cœurs à ses fraîches paroles,
Tels que des fleurs du ciel, entr'ouvrent leurs corolles,
Et le monde a repris sa première splendeur,
Et la nature exhale une suave odeur !

Août 1830.

A LA MÉMOIRE

DE GEORGE FARCY.

Il adorait
la France, la Poésie et la philosophie.
Que la Patrie conserve son nom !

VICTOR COUSIN.

Oui ! toujours j'enviai, Farcy, de te connaître,
Toi, que si jeune encore on citait comme un maître,
Cœur tendre, qui d'un souffle, hélas! t'intimidais,
Attentif à cacher l'or pur que tu gardais!
Un soir, en nous parlant de Naple et de ses grèves,
Beaux pays enchantés où se plaisaient tes rêves,
Ta bouche eut un instant la douceur de Platon ;
Tes amis souriaient, lorsque, changeant de ton,
Tu devins brusque et sombre, et te mordis la lèvre.
Fantasque, impatient, rétif comme la chèvre!
Ainsi tu te plaisais à secouer la main
Qui venait sur ton front essuyer ton chagrin.
Que dire? le linceul aujourd'hui te recouvre,
Et, j'en ai peur, c'est lui que tu cherchais au Louvre.
Paix à toi, noble cœur ! ici tu fus pleuré
Par un ami bien vrai, de toi-même ignoré ;
Là haut, réjouis-toi ! Platon parmi les Ombres
Te dit le Verbe pur, Pythagore les Nombres.

Août 1830.

LE MOIS D'AOUT.

O mes frères, voici le beau temps des vacances !
Le mois d'août, appelé par dix mois d'espérances !
De bien loin votre aîné, je ne puis oublier
Août et ses jeux riants ; alors, pauvre écolier,
Je veux voir mon pays, notre petit domaine,
Et toujours le mois d'août au logis me ramène.
Tant un cœur qui nourrit un regret insensé,
Un cœur tendre s'abuse et vit dans le passé !
Voici le beau mois d'août, en courses, camarades !
La chasse le matin, et le soir les baignades !
Vraiment, pour une année, à peine nos parents
Nous ont-ils reconnus : vous, si forts et si grands,
Moi courbé, moi pensif. — O changements contraires !
La jeunesse vous cherche, elle me fuit, mes frères ;
Gaîment vous dépensez vos jours sans les compter,
Econome du temps, je voudrais l'arrêter. —
Mais aux pierres du quai déjà la mer est haute :
Toi, mon plus jeune frère, allons, gagnons la côte ;
En chemin par les blés tu liras tes leçons,
Ou bien tu cueilleras des mûres aux buissons.
Hâtons-nous, le soleil nous brûle sur ces roches. —
Ne sens-tu pas d'ici les vagues toutes proches ?
Et la mer, l'entends-tu ? Vois-tu tous ces pêcheurs ?
N'entends-tu pas les cris et les bras des nageurs ?
Ah ! rendez-moi la mer et les bruits du rivage,
C'est là que s'éveilla mon enfance sauvage :

Dans ses flots, orageux comme mon avenir,
Se reflètent ma vie et tout mon souvenir!
La mer! j'aime la mer mugissante et houleuse,
Ou, comme en un bassin une liqueur huileuse,
La mer calme et d'argent! sur ses flancs écumeux
Quel plaisir de descendre et de bondir comme eux,
Ou, mollement bercé, retenant son haleine,
De céder comme une algue au flux qui vous entraîne!
Alors on ne voit plus que l'onde et que les cieux,
Les nuages dorés passant silencieux,
Et les oiseaux de mer, tous allongeant la tête,
Et jetant un cri sourd en signe de tempête...
O mer, dans ton repos, dans tes bruits, dans ton air,
Comme un amant, je t'aime et te salue, ô mer!

Assez, assez nager! L'ombre vient, la mer tremble.
Contre les flots, mon frère; assez lutter ensemble!
Retrempés dans leur sel, assouplis et nerveux,
Partons! le vent du soir séchera nos cheveux.

Quelle joie en rentrant, mais calme et sans délire,
Quand, debout sur la porte et tâchant de sourire,
Une mère inquiète est là qui vous attend,
Vous baise sur le front, et pour vous à l'instant
Presse les serviteurs, quand le foyer pétille,
Et que nul n'est absent du repas de famille!
Monotone la veille, et vide, la maison
S'anime, un rayon d'or luit sur chaque cloison :
Le couvert s'élargit; comme des fruits d'automne,
D'enfants beaux et vermeils la table se couronne;
Et puis mille babils, mille gais entretiens,

Un fou rire, et souvent de longs pleurs pour des riens.
Mais plus tard, lorsqu'on touche aux soirs gris de septembre,
En cercle réunis dans la plus grande chambre,
C'est alors qu'il est doux de veiller au foyer !
On roule près du feu la table de noyer,
On s'assied : chacun prend son cahier, son volume ;
Grand silence ! on n'entend que le bruit de la plume,
Le feuillet qui se tourne, ou le châtaignier vert
Qui craque, et l'on se croit au milieu de l'hiver.
Les yeux sur ses enfants, et rêveuse, la mère
Sur leur sort à venir invente une chimère,
Songe à l'époux absent depuis la fin du jour,
Et prend garde que rien ne manque à son retour.
L'aïeule cependant sur sa chaise se penche,
Et devant le Seigneur courbe sa tête blanche.

Ecoutez-la, Seigneur, et pour elle, et pour nous !
Cette femme, ô mon Dieu, qui vous prie à genoux,
Ne la repoussez pas ! Soixante ans à la gêne,
Et toujours courageuse, elle a porté sa chaîne :
Une heure de repos avant le grand sommeil !
Avant le jour sans fin, quelques jours au soleil !

MARIE.

Du bois de Ker-Mélo jusqu'au moulin du Teir,
J'ai passé tout le jour sur le bord de la mer,
Respirant sous les pins leur odeur de résine,
Poussant devant mes pieds leur feuille lisse et fine,
Et d'instants en instants par-dessus Saint-Michel,
Lorsqu'éclatait le bruit de la barre d'Enn-Tell,
M'arrêtant pour entendre; au milieu des bruyères,
Carnac m'apparaissait avec toutes ses pierres,
Et, parmi les men-hir, erraient comme autrefois
Les vieux guerriers des clans, leurs prêtres et leurs rois. —
Puis, je marchais encore au hasard et sans règle.
C'est ainsi que faisant le tour d'un champ de seigle,
Je trouvai deux enfants couchés au pied d'un houx,
Deux enfants qui jouaient, sur le sable, aux cailloux;
Et soudain, dans mon cœur, cette vie innocente
Qu'une image bien chère à mes yeux représente,
O Maï! si fortement s'est mise à revenir,
Qu'il m'a fallu chanter encor ce souvenir.
Dans ce sombre Paris, toi, que j'ai tant rêvée,
Vois, comme en nos vallons mon cœur t'a retrouvée!

A l'âge qui pour moi fut si plein de douceurs,
J'avais pour être aimé trois cousines (trois sœurs):
Elles venaient souvent me voir au presbytère:
Le nom qu'elles portaient alors, je dois le taire,
Toutes trois aujourd'hui marchent le front voilé;

Une près de Morlaix et deux à Kemperlé ;
Mais je sais qu'en leur cloître elles me sont fidèles,
Elles ont prié Dieu pour moi qui parle d'elles.

Chez mon ancien curé, l'été, d'un lieu voisin,
Elles venaient donc voir l'écolier leur cousin ;
Prenaient, en me parlant, un langage de mères ;
Ou bien, selon leur âge et le mien, moins sévères,
S'informaient de Marie, objet de mes amours,
Et si pour l'embrasser je la suivais toujours ;
Et comme ma rougeur montrait assez ma flamme,
Ces sœurs, qui sans pitié jouaient avec mon âme,
Curieuses aussi, résolurent de voir
Celle qui me tenait si jeune en son pouvoir.

A l'heure de midi, lorsque de leur village
Les enfants accouraient au bourg, selon l'usage,
Les voilà de s'asseoir, en riant toutes trois,
Devant le cimetière, au-dessous de la croix ;
Et quand au catéchisme arrivait une fille,
Rouge sous la chaleur et qui semblait gentille,
Comme il en venait tant de Ker-barz, Ker-halvé,
Et par tous les sentiers qui vont à Ti-névé,
Elles barraient sa route, et, par plaisanterie,
Disaient, en soulevant sa coiffe : « Es-tu Marie? »
Or, celle-ci passait avec Joseph Daniel ;
Elle entendit son nom, et vite, grâce au ciel!
Se sauvait, quand Daniel, comme une biche fauve,
La poursuivit, criant : « Voici Maï qui se sauve! »
Et sautant par-dessus les tombes et leurs morts,
Au détour du clocher la prit à bras-le-corps.

Elle se débattait, se cachait la figure ;
Mais chacun écarta ses mains et sa coiffure,
Et les yeux des trois sœurs s'ouvrirent pour bien voir
Cette grappe du Scorf, cette fleur de blé noir.

HISTOIRE D'IVONA *.

I

LES AMOURS.

J'aime une fille jolie,
Ivona, tel est son nom.
Qu'en dit-on?
Déjà c'était ma folie,
Lorsqu'elle entra, blonde enfant,
Au couvent.

Non, dans toute la Cornouaille,
De Lo'-Christ à Kemperlé
Sur l'Ellé,
Il n'est œil noir qui la vaille,
Cœur plus aimant que le sien,
Je crois bien.

Rien qu'en voyant sa tournure,
Les jeunes femmes de Scaër,
Du bel air,
Ont imité sa parure;
Mais sa marche et ses appas.
Oh! non pas.

* Ces trois chansons ici rassemblées sont tirées de la prose de Cambry, qui les avait prises du breton.

Pour écrire cent volumes
Traitant de ses qualités
Et beautés,
Quand j'aurais toutes les plumes
Dont s'habillent les oiseaux
Gais et beaux;

Comme une immense écritoire,
Où ma plume irait s'emplir
A plaisir,
Quand la mer en encre noire
Pourrait se changer demain
Sous ma main;

Bref, quand le monde lui-même
Serait couvert tout entier
De papier,
Pour chanter celle que j'aime,
Le temps manquerait toujours
A mes jours.

II

LA NOCE.

Quand la jeune Ivona, cette fille vermeille,
Se maria, ce fut la noce sans pareille :
Des courses de chevaux, des luttes, un repas,
Tels que depuis un siècle on n'en connaissait pas:
Plus de mille invités, des mendiants sans nombre;
Cidre sous le hangar, et cidre encore à l'ombre;
Deux cents coups de fusil en passant par le bourg,
Et des musiciens à rendre un homme sourd.
Le curé chantait fort, et riait sous son livre
D'entendre sur le plat sonner argent et cuivre;
Mais bien plus, croyez-moi, que danseurs et lutteurs,
La veille, on admira deux habiles chanteurs,
Qui, le poing sur la hanche et dressant les oreilles,
En l'honneur des époux nous dirent des merveilles.
Ils déclamaient en vers comme des bacheliers.
Tous deux, suivant l'usage, avaient sur leurs souliers
Des lacets rouge et bleu; debout devant la porte,
L'avocat du garçon commença de la sorte :

PREMIER CHANTEUR.

« Salut aux cœurs joyeux, ouverts et sans façon !
A vous gloire et bonheur, gens de cette maison !
Or, sans plus de détours, amis, où donc est-elle
La perle du logis, la fleur qu'on dit si belle?

Ce vase de parfums qu'on me cache avec soin,
Un jeune homme amoureux l'a respiré de loin :
Il soupire, il languit ; pour sécher tant de larmes
Je suis venu ; ma voix, hélas ! a peu de charmes ;
J'ignore les apprêts d'un langage doré,
Mais je suis jeune encore, un jour je m'instruirai.

SECOND CHANTEUR.

Votre salut nous plaît, et tant de gentillesse
Déjà vous a gagné le cœur de la vieillesse.
C'est un malheur bien grand, mais l'amour de vos yeux,
Celle que vous cherchez ne vit plus en ces lieux ;
Le vase de parfums n'est plus ; nous n'avons guère,
Hélas ! à vous offrir que des vases de terre,
Le ciel nous a ravi l'ange, notre trésor.
L'ange qui nous aimait, que nous aimons encor,
A fui cette maison ; dans une solitude
Il habite avec Dieu, sa grande et chère étude.
Au fond d'un cloître saint l'enfant a transplanté
Le beau lis odorant de sa virginité :
Là tous deux s'éteindront sous la cendre et les larmes,
Pour refleurir au ciel avec de nouveaux charmes.
Adieu donc, étranger, adieu ! dans notre cœur
Nous trouvons mille vœux, tous pour votre bonheur.

PREMIER CHANTEUR.

Quand les chiens dépistés abandonnent la voie,
Maladroit le chasseur s'il lâche aussi sa proie ;
Donc je poursuis la mienne, et, tant qu'il sera jour,
Je courrai mon gibier, mon beau gibier d'amour.

Certes, le jeune ami pour qui je bats la lande
Est digne de goûter à cette chair friande :
Garçon roide et nerveux, nul ne l'a surpassé
A conduire un sillon, à creuser un fossé ;
Mieux qu'un musicien il joûrait de la flûte ;
C'est un cerf à la course, un serpent à la lutte ;
Quand sa charrette verse en un mauvais chemin,
Lui, pour la retenir, n'a qu'à tendre la main ;
Il a tué dix loups, vingt blaireaux, et sa porte
Témoigne à tout passant de ce que je rapporte.
Bref, le fléau du loup l'est aussi du voleur :
Lui-même il a livré leur chef à son seigneur,
Et tous craignent si bien son fusil et sa force,
Qu'ils courent vers le bois dès qu'il brûle une amorce.

SECOND CHANTEUR.

Vos mérites sont grands ; celle que vous cherchez
A ses talents aussi, précieux mais cachés.
Oh ! l'habile fileuse, et qu'aisément l'aiguille
Passe et repasse aux doigts de notre jeune fille !
Quand, par un beau matin, aux dames du manoir
Elle porte le lait tiré la veille au soir,
Comme ses pieds sont vifs, et comme sur la route
Elle court, sans verser autour d'elle une goutte !
Quel jeune homme amoureux, quel jeune homme menteur
Dirait qu'il en reçut un seul coup d'œil flatteur ?
Et les jours de Pardon, la ronde commencée,
Voyez-la, toute rouge et la tête baissée,
Entre ses jeunes sœurs cacher son embarras,
Danser, et les tenir chacune par le bras,
Et jamais un garçon dont la bouche trop tendre

Hasarderait des mots qu'il ne faut pas entendre. —
Inutiles regrets! éloges superflus!
Nous vantons notre vierge, et nous ne l'avons plus!

PREMIER CHANTEUR.

Que ne m'avez-vous dit, hier, à la même heure :
« Ne venez pas, le deuil est dans notre demeure. »
Non, non, vous me trompez : l'ange, votre trésor,
L'ange que nous aimons chez vous habite encor.
Tout le bourg eût appris sa fuite ; à son passage,
Chacun eût retenu la vierge belle et sage.
Aux cimetières noirs les ifs sont destinés,
Les beaux lis odorants pour les jardins sont nés.
Ne blessez pas ce cœur plus tendre qu'une cire ;
Conduisez par la main celle que je désire ;
Faites dresser la table, et que les fiancés
Près de leurs vieux parents par nous deux soient placés.

SECOND CHANTEUR.

Il faut vous obéir, ami ; votre prière,
Vos plaintes ont forcé le seuil de ma chaumière.
Je vais vous présenter celles qui sont ici.
Un moment sous cet arbre attendez. — Me voici.
Ouvrez, ouvrez les yeux! est-ce là votre rose?

PREMIER CHANTEUR.

A l'air grave et serein qui sur ce front repose,
A sa douce gaité, je gage que toujours

Cette femme a rempli la tâche de ses jours ;
Que ses fils, son mari, sa famille nombreuse
L'aimaient ; que sous ses lois sa maison fut heureuse.
Mais l'heure du repos a pour elle sonné ;
Ce qu'une autre commence elle l'a terminé.
Cherchez encore, ami, cherchez, ce n'est pas elle.

SECOND CHANTEUR.

Étranger difficile, est-ce là votre belle?

PREMIER CHANTEUR.

Les anges sont moins frais. Cette fleur de santé
Est d'une vierge, encor bien loin de son été,
Et d'une vierge aussi sa taille droite et fine;
Mais l'ongle de ce doigt, que de près j'examine,
Me dit que bien souvent pour un fils au berceau
Tout autour du bassin il chercha le gruau.
Donc, l'ami, retournez, vous en cachez une autre.

SECOND CHANTEUR.

Et ce petit bijou, serait-ce point le vôtre ?

PREMIER CHANTEUR.

Telle était à dix ans celle qu'on veut de vous.
Cette enfant quelque jour charmera son époux;
Mais il faut que ce fruit, âpre et trop vert encore,
Longtemps sur l'espalier mûrisse et se colore ;

L'autre, grappe dorée aux rayons du matin,
Attend le vendangeur pour paraître au festin.

SECOND CHANTEUR.

Vraiment vous l'emportez ! votre finesse est grande,
Chanteur ! Sous cet habit de toile de Hollande,
Voici venir enfin ce que vous désirez :
De trois rangs de velours ses bras sont entourés,
Et sur son béguin blanc tout brodé d'écarlate,
Comme au front d'une sainte un ruban d'or éclate.
Vienne aussi l'amoureux, et que ces fiancés
A table, au bout du banc, par nous deux soient placés,
Près de leur vieux grand-père et de ce digne prêtre
Qui va prier pour eux saint Alan, notre maître.
Allez quérir l'époux, allez ; un prompt retour
Mieux que tous vos serments prouvera son amour.

PREMIER CHANTEUR.

Vous, barde, mon ami, touchez là ! Face à face
Au fumet des ragoûts, ce soir, nous prendrons place ;
Et le cidre, le vin, le lard, les venaisons
Nous feront souvenir des anciennes chansons. »

III

LA CHAUMIÈRE.

LE MARI.

As-tu vu notre baronne?
L'or qui couvrait sa couronne?
L'or qui couvrait ses appas?
Les messieurs dans la chapelle
Murmuraient tous : Qu'elle est belle!

LA FEMME.

Oui, mais ils ne priaient pas.

LE MARI.

Et le soir, à la lumière,
As-tu vu, pauvre fermière,
Quel riche et royal repas?
Vins de France, vins d'Espagne
C'était pays de Cocagne!

LA FEMME.

Oui, mais ils ne buvaient pas.

LE MARI.

Et la scène où maître Gilles
A fait force tours agiles

Sur son chef et sur ses bras ?
As-tu vu comme le drôle
Leur a défilé son rôle ?

LA FEMME.

Oui, mais ils ne riaient pas.

LE MARI.

Et ce bal où cent bougies,
Autant de lampes rougies
Brillaient d'en-haut jusqu'en bas?
As-tu vu quelles dorures?
Et ces bijoux, ces parures?

LA FEMME.

Oui, mais ils ne dansaient pas.

LE MARI.

Et ce lit garni de franges?
Le ciel que portaient quatre anges?
Ce couvre-pied de damas?

LA FEMME.

J'ai tout vu ; mais crois-moi, Pierre,
Comme nous dans ta chaumière
Peut-être ils ne s'aiment pas.

RENCONTRE SUR AR-VODEN.

A Andren de Kerdrel.

Comme je voyageais au fond de nos campagnes,
Seul, à pied, admirant, perdu dans les montagnes,
Ce pays de vallons, de rivières, de bois,
De chapelles sans nombre et de petites croix,
Tableau qui parle au cœur et pour les yeux varie,
Tout à coup, au milieu de cette rêverie,
J'entendis près de moi le pas égal et lourd
D'un grave laboureur qui s'en allait au bourg.
Vêtu comme l'étaient nos aïeux dans les Gaules,
De longs cheveux châtains pendaient sur ses épaules ;
Il portait un bâton d'un houx vert et noueux,
Et menait par la corne une paire de bœufs.
En passant il me dit : « Vous êtes de la ville,
Mais vous semblez aimer cette lande tranquille,
Jeune homme ; et vous voilà qui pleurez comme moi,
Quand je revins ici du service du roi.
J'ai vu tous ceux de France, après quelques journées,
Oublier leur maison ; moi, durant tant d'années,
Je pensais à mon bourg, à l'Izôl, à ses bords ;
Couchés dans leurs linceuls, je pensais à mes morts,
A tout ce qu'un chrétien aime comme lui-même,
Aux saints de mon église, à mes fonts de baptême,
Aux danses quelquefois, aux luttes des Pardons,
Et mon cœur m'emportait toujours dans nos cantons. » —

Ce noble paysan n'est rien dans cette histoire,
Mais ses traits sont restés gravés dans ma mémoire,
Et comme une statue aux traits durs et touchants,
J'ai placé son image au milieu de mes chants.

MARIE.

Je vois encor la plaine et l'immense bruyère,
Où, cheminant tous deux, je disais à mon frère :
« Entends-tu ces regrets et combien il est doux
D'avoir aimé, bien jeune, une enfant comme vous ;
Sur les monts, dans les prés, quand tout fleurit, embaume,
Ou dans l'église obscure, en récitant le psaume,
En face sur son banc de se voir chaque jour,
Le cœur plein à la fois, de piété, d'amour ;
Les signes, les regards tout chargés de mollesse ;
Mille pensers troublants qu'il faut dire à confesse ;
Les projets d'être sage, et, dès le lendemain,
Un baiser qu'on se prend ou qu'on donne en chemin?
Le sens-tu bien, mon frère, et lorsqu'en harmonie
Deux fois par la beauté l'âme au corps est unie,
Et qu'ensemble éveillés notre cœur et nos sens
Dans un divin accord résonnent frémissants !
De ces jeunes amours, dans le cœur le plus grave,
Il reste un souvenir qui pour jamais s'y grave,
Un parfum enivrant qu'on respire toujours,
Et les autres amours ne sont plus des amours. »

Et, cependant, pourquoi ce pénible voyage?
Aujourd'hui, dans quel but? Et lorsque son image
M'est demeurée entière et charmante, pourquoi
Ternir ce pur miroir que je porte avec moi?

Un teint brûlé du hâle, une tempe amaigrie,
Un œil cave, est-ce là mon ancienne Marie?

C'était jour de dimanche et la fête du bourg :
On chantait dans l'église, et dehors, à l'entour,
Sous le porche, la croix, les ifs du cimetière,
Mille gens à genoux récitaient leur prière ;
Parfois un grand silence, et tout à coup les voix
Éclataient, et couraient se perdre dans le bois.
La messe terminée, à grand bruit cette foule
Sur la place du lieu comme une mer s'écoule ;
Alors appels joyeux, rires et gais refrains ;
Les voix des bateleurs et des marchands forains,
Le sonneur sur le mur proclamant ses criées;
A ses bons mots sans nombre éclats, folles huées;
Lui, d'un air goguenard pressait les acheteurs,
Et pour un blé si beau gourmandait leurs lenteurs.
Dans l'auberge voisine enfin l'aigre bombarde
Qui sonne, les binioux à la voix nasillarde,
Les danseurs, deux à deux, passant comme l'éclair,
Et jetant en cadence un cri qui perce l'air.

Devant l'un des marchands, bientôt trois jeunes filles
Se tenant par la main, rougissantes, gentilles,
Dans leurs plus beaux habits, s'en vinrent toutes trois
Acheter des rubans, des bagues et des croix.
J'approchai. Faible cœur, ô cœur qui bats si vite,
Que la peine et la joie, et tout ce qui t'excite
Arrive désormais, puisque dans ce moment
Tu ne t'es pas brisé sous quelque battement!
— Marie! — Ah! c'était elle, élégante, parée ;
De ses deux sœurs enfants, sœur prudente, entourée :

Belle comme un fruit mûr entre deux jeunes fleurs.
Le passé, le présent, le sourire, les pleurs,
Tout cela devant moi ! Qu'elles étaient riantes
Ces deux sœurs de Marie à ses côtés pendantes !
C'était Marie enfant ; je voyais à la fois
Mes amours d'aujourd'hui, mes amours d'autrefois ;
Mon ancienne Marie encor plus gracieuse ;
Encor son joli cou, sa peau brune et soyeuse ;
Légère sur ses pieds ; encor ses yeux si doux
Tandis qu'elle sourit regardant en dessous ;
Et puis devant ses sœurs, à la voix trop légère ;
L'air calme d'une épouse et d'une jeune mère.

Comme elle m'observait : « Oh ! lui dis-je en breton,
Vous ne savez donc plus mon visage et mon nom ?
Maï, regardez-moi bien ; car pour moi, jeune belle,
Vos traits et votre nom, Maï, je me les rappelle.
De chez vous bien des fois je faisais le chemin. »
— « Mon Dieu, c'est lui ! » dit-elle, en me prenant la main.
Et nous pleurions. Bientôt j'eus appris son histoire :
Un mari, des enfants, c'était tout. Comment croire
A ce triste roman qu'ensuite je contai ?
Ma mère et mon pays, que j'avais tout quitté ;
Que dans Paris, si loin, rêvant de sa chaumière,
Je pensais à Marie, elle, pauvre fermière,
Que ce jour même au bourg j'étais en son honneur,
Et que de son mari j'enviais le bonheur :
Imaginations, caprices, fou délire
Qui glissait sans l'atteindre ou la faisait sourire !...
Il fallut se quitter. Alors aux deux enfants
J'achetai des velours, des croix, de beaux rubans,
Et pour toutes les trois une bague de cuivre,

Qui, bénite à Kemper, de tout mal vous délivre ;
Et moi-même à leur cou je suspendis les croix,
Et, tremblant, je passai les bagues à leurs doigts.
Les deux petites sœurs riaient ; la jeune femme,
Tranquille et sans rougir, dans la paix de son âme,
Accepta mon présent; ce modeste trésor,
Aux yeux de son époux elle le porte encor;
L'époux est sans soupçon, la femme sans mystère,
L'un n'a rien à savoir, l'autre n'a rien à taire.

ÉCRIT EN MER.

Notre barque, depuis trois jours,
Croise et lutte devant ces côtes ;
Les vagues roulantes et hautes
Sur les rocs nous poussent toujours.

Dans l'ennui de la traversée,
Alors chacun des voyageurs
Se livre aux souvenirs rongeurs
Que chacun porte en sa pensée.

En secret je songeais à vous,
Pour moi désormais étrangère,
Pareille à cette passagère,
Vous qui pleurez sur vos genoux.

Pleurez ! attendri sur moi-même,
J'ai pu lire dans vos douleurs :
Pleurez, pauvre femme ! vos pleurs
Sont pleins d'une douceur qu'on aime.

Tout ce qui fait vivre et penser,
Votre âme ardente le féconde :
C'est une faute aux yeux du monde,
Les larmes doivent l'effacer.

Plus calme un jour et non moins tendre,
Vous sourirez à vos chagrins :
Les temps seront alors sereins,
En pleurant il faut les attendre.

Tremblante et cherchant un réduit,
Hier une hirondelle égarée
Sur le mât du chasse-marée
S'est venue abattre à la nuit ;

Ouvrant l'aile à chaque secousse,
Quand la vergue plongeait dans l'eau,
Sur sa corde le jeune oiseau
Criait d'une voix triste et douce ;

Ce matin le ciel était clair,
On voyait au loin le rivage,
L'hirondelle reprit courage,
Et chantait en traversant l'air. —

Oh ! quand vos jours auront moins d'ombre.
Votre cœur troublé moins d'effroi,
Dans l'avenir songez à moi,
A moi surtout s'il était sombre.

Femme pure, au cœur méconnu,
Contre le sort faible et sans armes,
N'oubliez jamais dans vos larmes
Celui qui s'en est souvenu.

Il reçut une âme discrète,
Une âme prompte à s'attendrir,
Et sa main, sans faire souffrir,
Sonde une blessure secrète.

UN JOUR.

Paris.

Qui n'eut parmi ses jours, déjà bien loin peut-être,
Un jour plus beau qu'eux tous, qui ne doit plus renaître,
Mais qui survit dans l'âme et dont le souvenir,
Délices du passé, charme aussi l'avenir :
Jour d'innocente joie et pur de tout nuage,
Dont une amitié douce a marqué le passage ;
Où quelque aveu naïf et longtemps suspendu
D'une bouche adorée enfin fut entendu ;
Où d'un premier transport qu'il n'eût point fallu croire,
Tout le cœur tressaillit et devina la gloire ? —
Ah ! quand d'un bras de fer le sort pèse sur nous,
Que de ce jour aimé le souvenir est doux !
Qu'il est doux d'éveiller, au fond de sa pensée,
Son image assoupie et jamais effacée ;
Avec un soin jaloux d'en rassembler les traits,
Lentement, à loisir, non sans quelques regrets,
Comme après un sommeil dont l'erreur se prolonge,
On aime à suivre encor les prestiges d'un songe !

MARIE

O maison du Moustoir ! combien de fois la nuit,
Ou quand j'erre le jour dans la foule et le bruit,
Tu m'apparais ! — Je vois les toits de ton village
Baignés à l'horizon dans des mers de feuillage,
Une grêle fumée au-dessus, dans un champ
Une femme de loin appelant son enfant,
Ou bien un jeune pâtre assis près de sa vache,
Qui, tandis qu'indolente elle paît à l'attache,
Entonne un air breton si plaintif et si doux,
Qu'en le chantant ma voix vous ferait pleurer tous. —
Oh ! les bruits, les odeurs, les murs gris des chaumières,
Le petit sentier blanc et bordé de bruyères,
Tout renaît comme au temps où, pieds nus, sur le soir,
J'escaladais la porte et courais au Moustoir ;
Et dans ces souvenirs où je me sens revivre,
Mon pauvre cœur troublé se délecte et s'enivre !
Aussi, sans me lasser, tous les jours je revois
Le haut des toits de chaume et le bouquet de bois,
Au vieux puits la servante allant emplir ses cruches,
Et le courtil en fleur où bourdonnent les ruches,
Et l'aire, et le lavoir, et la grange ; en un coin,
Les pommes par monceaux et les meules de foin ;
Les grands bœufs étendus aux portes de la crèche,
Et devant la maison un lit de paille fraîche.
Et j'entre ; et c'est d'abord un silence profond,
Une nuit calme et noire ; aux poutres du plafond

Un rayon du soleil, seul, darde sa lumière,
Et tout autour de lui fait danser la poussière.
Chaque objet cependant s'éclaircit; à deux pas,
Je vois le lit de chêne et son coffre, et plus bas
(Vers la porte, en tournant), sur le bahut énorme
Pêle-mêle bassins, vases de toute forme,
Pain de seigle, laitage, écuelles de noyer;
Enfin, plus bas encor, sur le bord du foyer,
Assise à son rouet près du grillon qui crie,
Et dans l'ombre filant je reconnais Marie;
Et sous sa jupe blanche arrangeant ses genoux,
Avec son doux parler elle me dit : « C'est vous! »

LE DOUTE.

Souvent le front baissé, l'œil hagard, sur ma route,
Errant à mes côtés j'ai rencontré le Doute,
Être capricieux, craintif, qui chaque fois
Changeait de vêtements, de visage et de voix.

Un jour, vieillard cynique, au front chauve, à l'œil cave,
Le désespoir empreint sur son teint blême et hâve,
Chancelant et boiteux, d'un regard suppliant,
Il se traînait vers moi tel qu'un vil mendiant
Qui de loin vous poursuit du cri de ses misères,
Et sous ses haillons noirs met à nu ses ulcères.
Ainsi l'affreux vieillard, sans honte, sans remords,
M'étalait chaque plaie et de l'âme et du corps :
Sa naissance sans but, sa fin sans espérance,
Comme il avait grandi pauvre et dans la souffrance,
Sa jeunesse écoulée, et puis, pour quelques fleurs,
Des épines sans nombre et d'amères douleurs ;
Ces éternels combats d'une nature double,
La raison qui commande et l'âme qui se trouble ;
Et le bien et le mal, vieux mots qu'on n'entend pas.
Pareils à deux geôliers attachés à nos pas. —
Et si je reculais devant un tel délire,
Il fuyait en jetant un grand éclat de rire ;
Et moi, tel qu'un aveugle aux murs tendant la main,
A tâtons, dans la nuit, je cherchais mon chemin.

Une autre fois, paré comme pour un dimanche,
C'était un beau vieillard à chevelure blanche,
Ferme encor dans sa marche et vert, et cependant
S'avançant pas à pas d'un pied grave et prudent.
Il disait revenir de quelque long voyage,
De pays où souvent il avait fait naufrage ;
Il avait vu les cours, les villes, les déserts,
Les peuples différents sous leurs soleils divers ;
Hasards bons et mauvais, éprouvant toute chose,
Il arrivait enfin, non désolé, morose,
Mais mélangeant le mal et le bien par moitié,
Et plein pour nous, mortels, d'une tendre pitié ;
Plaignant notre faiblesse, appelant l'indulgence
Sur ces fautes d'un jour, et jamais la vengeance.
Son accent était doux, mais dans ses actions
Perçait le feu d'un cœur riche d'émotions :
Cherchant la vérité, l'aimant, railleur honnête,
A toute foi trop vive il secouait la tête ;
Souvent des pleurs brillaient à travers son souris,
Et tout en vous grondant il vous nommait son fils.

L'ÉLÉGIE DE LE BRAZ.

Si vous laissez encor les beaux genêts fleuris
Et les champs de blé noir pour aller à Paris,
Quand vous aurez tout vu dans cette grande ville,
Combien elle est superbe et combien elle est vile,
Regrettant le pays, informez-vous alors
Où du pauvre Le Brâz on a jeté le corps :
(Son nom serait Ar-Braz*, mais nous, lâches et traîtres,
Nous avons oublié les noms de nos ancêtres) ;
Et puis devant ce corps brûlé par le charbon,
Songez comme il mourut, lui simple, honnête et bon.
C'est qu'il avait aussi quitté son coin de terre,
Sur le bord du chemin sa maison solitaire,
Le pré de Ker-végan, Ar-Ros, sombres coteaux :
Là, rencontrant la mer, le Scorf brise ses flots ;
Dans le fond, le moulin fait mugir son écluse,
Et dès que le meunier enfle sa cornemuse,
Au tomber de la nuit, les Esprits des talus,
Les noirs Corriganed dansent sur le palus.

— Je dirai : Si la mort, dans la ville muette
Et les tristes faubourgs, passe sur sa charrette,
Prenez entre vos mains un des pans du linceul,
Car le malheur de tous est le malheur d'un seul ;
Mais, ô bardes pieux! vous qui parmi la mousse

* Le Grand.

Retrouverez un jour la harpe antique et douce.
Et dont le lai savant répètera dans l'air
Les soupirs de la lande et les cris de la mer,
Quand avec ses faubourgs la ville est ivre et folle.
Criez qu'un malheureux en secret se désole ;
Si vos cœurs sont souffrants, vous-mêmes plaignez-vous,
Car le malheur d'un seul est le malheur de tous.
Chantres de mon pays, plaignez celui qui souffre !
Paris roula Le Brâz bien longtemps dans son gouffre ;
Un ami le suivait durant ces jours hideux :
Tous deux, pour en finir, s'étouffèrent tous deux. —

Non, ce n'est pas ainsi que l'on meurt en Bretagne !
La vie a tout son cours ; ou, si le froid vous gagne,
Comme une jeune plante encor loin de juillet,
Celle qui vous nourrit autrefois de son lait
S'assied à votre lit ; pleurant sur son ouvrage,
De la voix cependant elle vous encourage ;
Et lorsqu'enfin le corps reste seul sur le lit,
De ses tremblantes mains elle l'ensevelit :
La foule, vers le soir, l'emporte et l'accompagne
Jusques au cimetière ouvert dans la campagne. —
Si Le Brâz eût aimé le pré de Ker-végan.
Les taillis d'alentour, le Scorf et son étang,
Il chanterait encore sur le Ros ; ou sa mère.
Mourant, l'aurait soigné comme depuis son frère.
Son corps reposerait dans le bourg de Kéven,
Près du mur de l'église et sous un tertre fin ;
Ses parents y viendraient prier avant la messe,
Tous les petits enfants y lutteraient sans cesse,
Étendu dans sa fosse, il entendrait leur bruit,
Et les Corriganed y danseraient la nuit.

Oh ! ne quittez jamais le seuil de votre porte !
Mourez dans la maison où votre mère est morte ! —
Voilà ce qu'à Paris avait déjà chanté
Un poëte inconnu qu'on n'a pas écouté.

BONHEUR DOMESTIQUE.

Tous les jours m'apportaient une lettre nouvelle.
On m'écrivait : « Ami, viens, la saison est belle ;
« Ma femme a fait pour toi décorer sa maison,
« Et mon petit Arthur sait bégayer ton nom. »
Je partis, et deux jours d'une route poudreuse
M'amenèrent enfin à la maison heureuse,
A la blanche maison de mes heureux amis.
J'entrai, l'heure sonnait ; autour d'un couvert mis,
Dès le seuil j'aperçus, en rond sous la charmille,
Pour le repas du soir la riante famille. —
« C'est lui ! c'est lui ! » — Soudain, et sièges et repas,
On quitte tout, on court, on me presse en ses bras ;
Et puis les questions, les pleurs mêlés de rire ;
Et ces mots que toujours on se reprend à dire :
« C'est donc lui ! le voilà ! le voilà près de nous ! »
Moi, je serrais les mains à ces tendres époux
Et j'appelais Arthur qui, le doigt dans sa bouche,
De loin me regardait d'un œil noir et farouche.
Enfin on se rassied. Rougissante à demi,
La jeune femme alors : « Vraiment de ton ami
Tant de fois tu parlas que, moi, sans le connaître,
Je le jugeais ainsi, mais moins pâle peut-être.
— Et toi, de mon Emma que dis-tu ? Sans façon ?
Le paresseux pourtant de demeurer garçon !
—Non, non, laissez-moi faire; en ce bourg j'en sais une,
Comme il les sait aimer, douce, élégante et brune,

Presque une autre Marie. — Ah ! poëte, tes vers
Nous ont souvent distraits de l'ennui des hivers :
Oh ! la jolie enfant ! mais les fraîches couronnes
Que tu cueilles pour elle et dont tu l'environnes ! »

Dans le calme, la paix, les bienveillants discours,
Huit jours chez ces amis ont passé, mais si courts,
Si légers, que mon âme alors rassérénée
Comme ailleurs un instant eût vu fuir une année.
Là nul vide rongeur, mais les soins du foyer,
L'ordre, pour chaque jour un travail régulier,
Une table modeste et pourtant bien remplie,
Cette gaîté du cœur qui se livre et s'oublie,
Autour de soi l'aisance, un parfum de santé,
Et toujours et partout la belle propreté ;
Le soir, le long des blés cheminer dans la plaine,
Ou dans la carriole une course lointaine ;
Enfin, la nuit tombée, un pur et long sommeil,
Et les joyeux bonjours à l'heure du réveil.

Ami, comme un tissu jadis imprégné d'ambre,
Ici, ton souvenir, sous les bois, dans ma chambre,
Partout à moi s'attache, et tes félicités,
Mirage gracieux, flottent à mes côtés ;
Et voilà que cédant à cette fantaisie,
J'évoque dans mon cœur la chaste poésie
Qui dans un vers limpide a soudain réflété
Ta jeune et douce Emma, sa candeur, sa gaîté,
Entre sa mère et toi ton enfant qui se penche,
Et ta charmille en fleurs près de ta maison blanche.

LA VERVEINE.

Des bronzes, des cristaux, et des senteurs d'Asie !...
Dans une existence choisie
Se plaît cet esprit délicat ;
Il faut, plus qu'à toute autre femme,
Des parfums subtils pour son âme
Et subtils pour son odorat.

Pourtant on a cueilli, loin des eaux de la Seine,
Cette humble tige de verveine,
Destinée à ses cheveux bruns ;
Afin qu'on respire autour d'elle,
Mêlée aux plus riches parfums,
Cette odeur fraîche et naturelle.

MARIE.

Passant avec amour ses doigts dans mes cheveux
Longs alors, et mêlés sans ordre sur mes yeux,
La dame d'un manoir me dit : « Savant poëte,
N'aurai-je point mon tour dans quelque chansonnette,
Dans quelque chanson douce, ainsi que par millier
Votre âme bien aimante en compose, écolier,
Pour louer, au milieu de l'encens et des cierges,
Les beaux anges gardiens et la reine des vierges;
Ou pour chanter tout bas, sous un mur isolé,
Les fillettes du Scorf et celles de l'Ellé?
Vous rougissez! — Ah! oui, rougissez! chose infâme
De préférer ainsi vilaine à noble dame;
A nos airs gracieux leurs pas pesants et lourds,
Et les coiffes de chanvre aux toquets de velours.
Rougissez! — Vos cheveux filés d'or et de soie,
Et si longs qu'en leurs flots ma main blanche se noie,
Certes, n'auraient besoin, avec amour pareil,
D'huile ni de senteurs pour mieux luire au soleil;
Assez, bel écolier, assez pour telles filles
Qu'à votre chaperon passiez blanches coquilles,
Jaunes fleurs de landier, ou bien quelques bleuets
Qui viennent sur le col tomber en chapelets.
Pourtant, à deux genoux si, confessant vos crimes,
Aux dames de haut lieu vous adressiez vos rimes,
Elles, d'un cœur facile et tendre à la pitié,
Peut-être aussi diraient que tout est oublié;

Et près d'elles choyé, toujours mieux venu d'elles,
Vous iriez tout couvert de bijoux et dentelles ;
Qui sait? sur leur épargne instruit à Pont-l'Abbé,
Pauvre clerc, vous pourriez en revenir abbé. »

Cette amoureuse ainsi d'astuce non pareille,
Syrène, me coulait sa musique à l'oreille ;
Et je faillis, moi simple, être pris ; mais mon cœur
Tout bas se gourmandant, resta libre et vainqueur ;
Puis, m'emmiellant un peu la bouche et le visage,
Je fis cette réponse hypocrite, mais sage :

— « Madame, les linots et les petits pinçons
N'ont garde de chanter près des hautes maisons,
Car là sont rossignols, oiseaux de Canarie,
Plus savants à jeter une âme en rêverie ;
Ainsi fais-je, Madame ; et, linot que je suis,
Je chante à qui m'entend, et fredonne où je puis
Au bois, le long des eaux limpides et courantes,
Et pour quelques enfants belles, mais ignorantes
Donc, Madame, excusez. Devant votre beauté
Mon silence est respect, non incivilité ;
Toujours il durera, si Dieu ne me délivre
Ce don rare et parfait que j'ai vu dans un livre ;
Le don de cette voix que l'ange Gabriel
Fit entendre à Marie en descendant du ciel,
Lorsque devant ses yeux, debout et face à face,
De sa voix douce il dit : « Salut, pleine de grâce!
Or, tel fut de ces mots l'angélique pouvoir,
Qu'inhabile à le peindre, il le faut concevoir :
Comme si pour former cette langue idéale

Un zéphire eût jeté sa plainte matinale,
Un nuage du soir sa plus riche couleur,
Et la rose, en mourant, le parfum de sa fleur,
Et que ces éléments, fondus par un Génie,
Eussent produit entre eux cette pure harmonie. »

Tout jeune homme aujourd'hui semble un vieillard aride,
Et le plus jeune front déjà porte sa ride :
Dans ce siècle penseur, tant la réflexion
Est plus prompte que l'âge à creuser son sillon !
Avec la foi naïve est morte toute flamme,
Et la candeur du front avec celle de l'âme.
De retour parmi nous, peintre du paradis,
Ne te croirais-tu pas au milieu des maudits ?
Comment faire, voyant ces modèles étranges,
O divin Cimabué ! pour créer tes beaux anges ?

LES BATELIÈRES DE L'ODET.

De mon dernier voyage écoutez un récit!
A de frais souvenirs le présent s'adoucit :
Je cotoyais l'Odet, lorsqu'une batelière
Doucement m'appela du bord de la rivière.

LA BATELIÈRE.

« Si vous voulez, jeune homme, aller à Loc-Tûdi,
Voici que nous partons toutes quatre à midi :
Entrez, nous ramerons, et vous tiendrez la barre ;
Ou, si vous aimez mieux, avant que l'on démarre,
Vous promener encor sur les ponts de Kemper,
Nous attendrons ici le reflux de la mer,
Et le lever du vent ; puis, avec la marée,
Ce soir dans Benn-Odet nous ferons notre entrée.

LE VOYAGEUR.

Jeune fille, à midi tous cinq nous partirons,
Mais vous tiendrez la barre et moi les avirons.
Au bourg de Loc-Tûdi je connais un saint prêtre ;
Enfants, nous avons eu longtemps le même maître ;
Aujourd'hui je recours à son sage entretien :
Sans vous dire son nom vous le devinez bien.
A vous de me guider en ce pèlerinage,
Car pour vous, jeune fille, on ferait le voyage.

De grâce, mettez-moi parmi vos matelots :
Je n'aime plus la terre et n'aime que les flots. »

A l'heure de midi nous étions en rivière.
Barba, la plus âgée, assise sur l'arrière,
Tenait le gouvernail ; à ma gauche, Tina,
Celle qui de sa voix si fraîche m'entraîna ;
Deux autres devant nous, dont l'une, blanche et grande,
Me fit d'abord songer aux filles de l'Irlande ;
Car les vierges d'Eir-Inn et les vierges d'Arvor
Sont des fruits détachés du même rameau d'or.

Donc, leur poisson vendu, les quatre batelières
En ramant tour à tour regagnaient leurs chaumières,
Rapportant au logis, du prix de leur poisson,
Fil, résine et pain frais, nouvelle cargaison.
La rivière était dure, et par instants les lames
Malgré nous dans nos mains faisaient tourner les rames.
Nous louvoyons longtemps devant Loc-Maria.
Cependant nous doublons Lann-éron, et déjà
Saint-Cadò, des replis de sa noire vallée,
Épanche devant nous sa rivière salée.
A côté de Tina quel plaisir de ramer
Et de céder près d'elle aux houles de la mer !

La vieille le vit bien : « Cette fois, cria-t-elle,
Tu tiens un amoureux, Corintina, ma belle !
— Oui-dà, lui répondis-je, et mieux qu'un amoureux :
Qui serait son mari pourrait se dire heureux. »
L'aimable enfant rougit (car déjà nos deux âmes
Suivaient, comme nos corps, le mouvement des rames).

Et l'Irlandaise aussi, dans le fond du canot,
Nous sourit doucement, mais sans dire un seul mot.
— Çà, repartit la vieille, écoutez ! j'ai cinq filles,
Aussi blondes que vous, toutes les cinq gentilles ;
Venez les voir. — Non, non, je n'en ai plus besoin.
Pour trouver mes amours je n'irai pas si loin. »

Or, sachez-le, Tina, la jeune Cornouaillaise,
Forte comme à vingt ans, est mince comme à treize,
Et jamais je n'ai vu, d'Édern à Saint-Urien,
Dans l'habit de Kemper corps pris comme le sien.

« Ainsi, continuai-je, en abordant à terre,
Tina, je vous conduis tout droit chez votre mère,
De là chez le curé. Jeune fille, irons-nous ? »
Et Tina répondit : « Je ferai comme vous. »

Mais Barba : « Pourquoi rire avec cette promesse ?
Si demain à Tûdi vous entendez la messe,
Vous verrez dans le chœur un officier du roi,
Dont la femme a porté des coiffes comme moi.
— Mes lèvres et mon cœur ont le même langage,
Brave femme, et je puis vous nommer un village
Où l'on sait si mon cœur à l'orgueil est enclin,
Et si j'ai du mépris pour les coiffes de lin.
— Eh bien ! venez chez moi, vous verrez mes cinq filles,
Aussi blondes que vous, toutes les cinq gentilles.
— Jésus Dieu ! soupira Tina, tout en ramant,
La méchante qui veut m'enlever mon amant !
— Non, ma bonne, je veux te garder au novice,
Ce pauvre Efflam qui meurt d'amour à ton service. »

D'un ton moitié riant et moitié sérieux
Ainsi nous conversions, et par instants mes yeux,
De peur d'inquiéter l'innocente rameuse,
Suivaient dans ses détours la côte âpre et brumeuse ;
Ou, pensif, j'écoutais les turbulentes voix
De la mer, qui, grondant, s'agitant à la fois,
Semblait loin de l'Odet gémir comme une amante,
Et vers son fleuve aimé s'avançait bouillonnante.

Mais devant Benn-Odet nous étions arrivés :
Là nos heureux projets, en chemin soulevés,
Moururent sur le bord. Dans un creux des montagnes
Nous débarquons. La vieille, emmenant ses compagnes,
Me dit un brusque adieu ; puis, avec son panier,
Je vis Tina se perdre au détour d'un sentier.

Fallait-il m'éloigner ou fallait-il la suivre ?
Comment, ô destinée, interpréter ton livre ?
Quand faut-il écouter ou combattre son cœur ?
A quel point la raison devient-elle une erreur ?
Doutes, demi-regrets, souvenirs d'un beau rêve,
Qui jusqu'à Loc-Tûdi me suivaient sur la grève ;
Surtout, retours à vous, qui, là-bas, au Moustoir,
Portez le nom d'un autre et n'aimez qu'à le voir ;
Et ces divers pensers de tout lieu, de tout âge,
L'un par l'autre attirés, m'escortaient en voyage,
Plus mouvants que le sable où s'enfonçaient mes pas,
Que les flots près de moi brisés avec fracas,
Ou que les goélands fuyant à mon approche
Et que je retrouvais toujours de roche en roche.

Comme un fruit au printemps et dans sa fleur se noue,
Ainsi notre âme à l'heure où le matin s'y joue;
Les fruits sont dès avril ce qu'ils seront plus tard,
Tels nous-mêmes : l'enfant renferme le vieillard ;
On connaît les efforts de l'humaine culture,
Et comme elle est savante à changer la nature :
Mais nos cœurs et les fruits, pareils dans leurs destins,
Dépendent bien souvent de leurs premiers matins,
Du froid qui les saisit, jeunes, dans leurs racines,
Ou de l'air doux et tiède à l'abri des collines.

MARIE.

Partout des cris de mort et d'alarme! Paris
S'entoure avec effroi de ses jeunes conscrits,
Et du Nord, du Midi, des champs de la Lorraine,
Des jardins verdoyants de la riche Touraine,
Tous, enfants bien-aimés, déjà près d'être époux,
Accourent à grands pas au commun rendez-vous.
Sur l'habit du pays, qu'ils conservent encore,
Plus d'un porte une fleur, et tous, avant l'aurore,
Par bandes s'avançant aux deux bords du chemin,
Disent des chants de guerre en se tenant la main.
Liberté, seul amour que notre âme flétrie
Sente et poursuive encore avec idolâtrie,
De ce siècle sans foi seule divinité,
Regarde, à ton seul nom, regarde avec fierté
Se lever cette foule ardente, généreuse!
Dans tes prédictions si tu n'es point menteuse,
Quels biens, ô Liberté! pourras-tu donc offrir
A ces nouveaux croyants qui pour toi vont mourir?

Il faut partir aussi, Daniel! adieu ta ferme,
Qu'un fossé large et creux contre les loups enferme,
Ton hameau recouvert d'un bois de châtaignier,
Et tes beaux champs de seigle; adieu, jeune fermier!
Lorsqu'au lever du jour, joyeux, plein de courage,
Monté sur tes chevaux tu sortais pour l'ouvrage,
Avec toutes ses voix l'harmonieux matin

S'éveillait en chantant à l'horizon lointain :
Le noir Ellé d'abord, ou le Scorf à ta droite
Roulant ses claires eaux dans sa vallée étroite,
Et tel qu'un doux parfum, le chant de mille oiseaux
S'élevant du vallon avec le bruit des eaux ;
La brise dans les joncs qui siffle et les caresse,
Puis, l'appel matinal de la première messe,
Répété tour à tour, comme un salut chrétien,
Du clocher de Cléguer à celui de Kérien. —
Adieu, Daniel ! adieu le bourg, l'église blanche !
Adieu ton beau pays ! après vêpres, dimanche,
Tes amis te verront pour la dernière fois,
Et tu cacheras mal tes larmes sous tes doigts ;
Car pour nous, rien ne vaut notre vieille patrie,
Et notre ciel brumeux, et la lande fleurie !

Mais avant de partir, si tu le peux, va voir
Celle qui demeurait chez sa mère au Moustoir,
Comme si tu voulais, avant ton grand voyage,
Visiter tes amis de village en village.
Assis dans sa maison, alors regarde bien
Si quelque joie y règne, et s'il n'y manque rien,
Si son époux est bon, sa famille nombreuse,
Et si dans son ménage enfin elle est heureuse.
Regarde chaque objet pour me les dire un jour,
Et que dans ton récit je les voie à mon tour.
Attache bien tes yeux sur cette pauvre femme.
Est-elle belle encor comme au fond de mon âme ?
Et ses petits enfants, prends-les entre tes bras,
Et s'ils ont de ses traits, tu les caresseras.
Tu lui diras enfin (et toujours, je t'en prie,
Garde, en parlant, tes yeux attachés sur Marie),

Que tu pars; devenu soldat de métayer,
Que tu vas à Paris; et, feignant de railler,
Tu lui demanderas si d'une ardeur fidèle,
Dans la grand' ville, ici, nul ne languit loin d'elle;
Puis, revenant encore à ton prochain départ,
Dis-lui : « N'aura-t-il pas un mot de votre part? »
— Oh ! s'il croît une fleur, une feuille à sa porte,
Daniel, prends-les pour moi; déjà sèches, qu'importe!

HYMNE.

I

Des autels renversés par la fureur civile
Nous bâtirons un temple au milieu de la ville
Et, de nos pleurs purifié,
Nous le consacrerons, ce temple, à la Pitié.

II

De toutes les vertus vous êtes la plus douce,
Tendre et chère Pitié, mais chacun vous repousse :
Les hommes ferment à la fois
Les yeux à vos beautés, l'oreille à votre voix.

III

Sur la place publique, afin qu'on le contemple,
A la douce Pitié nous bâtirons un temple ;
Et pour dire son divin chant,
Tous entreront, hormis le lâche et le méchant.

Février 1831.

JÉSUS.

Il allait faisant le bien.
ÉVANG.

I

« Christ, après deux mille ans tes temples sont déserts,
Et l'on dit que ton nom s'éteint dans l'univers ;
Partout dans nos cités ta croix chancelle et tombe ;
Quelques vieillards craintifs seuls en ornent leur tombe ;
Arbre frappé de mort, le temps pourra venir
Sans ranimer sa sève et sans la rajeunir.
Et pourtant, ô Jésus ! l'impie avec audace
Ne vient plus, comme un Juif, te cracher à la face ;
Mais sa main de ton front tant de fois insulté
Détache les rayons de la divinité :
A d'autres de guider le monde dans sa course,
De frapper le rocher d'où jaillira la source,
A d'autres le flambeau que le génie humain
Pour éclairer sa nuit passe de main en main !
Dans l'oubli de la foi le peuple se repose ;
Il use de ses jours sans en chercher la cause,
Et s'il voit prospérer son fruit jeune et vermeil,
Il bénit son travail ou l'ardeur du soleil.

Ainsi, quand relisant ta merveilleuse histoire,
Et domptant notre orgueil, nous essayons de croire,

Plus forte la Raison nous dit : détrompez-vous,
Jésus fut mon ami, mon ami le plus doux.
Mais sous la nuit des temps l'image s'est voilée.
Autrefois je l'ai vu venir de Galilée,
Ses cheveux sur son front tombant avec candeur,
Dans la force de l'âge et toute sa splendeur.
Calme et majestueux, sa longue robe blanche,
Négligemment liée à son cou qui se penche,
Tombait jusqu'à ses pieds, et les plis gracieux
Dans le goût d'Orient revenaient sur ses yeux.
Or, telle de ses yeux était la douce flamme
Qu'à les voir seulement on devinait son âme,
Et si douce sa voix qu'un aveugle eût cru voir
Son regard angélique et pur comme un miroir.
Tel qu'un Sage d'Asie, amoureux des symboles,
De sa bouche abondaient de longues paraboles,
Des mots mystérieux, sous lesquels il couvrait
Sa doctrine puisée au lac de Nazareth :
Tous préceptes de paix, de douceur, d'indulgence,
La tendre humilité, l'horreur de la vengeance,
Et le mépris du monde, et l'espoir vers le ciel
Qui prend soin du ciron et de la mouche à miel,
Et revêt tous les ans les lis de la vallée
D'une robe de neige, et qu'ils n'ont pas filée,
Plus belle, en vérité, que dans tout son pouvoir
Le grand roi Salomon n'en put jamais avoir.
Ainsi, compatissant, il allait sur la terre,
Faisant fléchir la loi pour la femme adultère ;
Aux hommes ne parlant que de fraternité,
Et sans faste orgueilleux prêchant la pauvreté ;
Car chez le Pharisien, assis dans une fête,
Une femme versa des parfums sur sa tête.

Universitas
BIBLIOTHECA

Et, pleine de respect, de tendresse, d'effroi,
La foule le suivait, voulant le faire roi;
Et ses moindres discours étaient autant d'oracles,
Et tout Jérusalem répétait ses miracles,
Démons chassés, amis rappelés du trépas :
Les Sages écoutaient, mais ils ne croyaient pas.
Nous, qu'écouter et croire ? »

II

— O Raisonneurs, qu'importe !
Nul n'apporta jamais nourriture plus forte;
Si la sagesse est Dieu, nul n'aura reflété
Une plus grande part de la divinité;
Nul n'aura fait jaillir fontaine plus féconde,
Où, depuis deux mille ans, sans la tarir, le monde
S'abreuve et puise encore, ignorant aujourd'hui,
Qu'il boit à cette source et qu'elle coule en lui.
Laisse tomber tes croix, ô Jésus ! à l'insulte,
S'il le faut, abandonne et ton nom et ton culte !
Comme un chef de famille, à l'heure de sa mort,
Voyant ses fils pourvus, avec calme s'endort,
Dans ton éternité tu peux t'asseoir tranquille,
Car pour l'éternité ta parole est fertile :
O toi qui de l'amour fis ta première loi,
O Jésus ! l'univers est à jamais à toi.

A MA MÈRE.

Si je ne t'aimais pas, qui donc pourrais-je aimer?
Quand ton cœur au mien seul semble se ranimer,
Lorsque dans tout le jour peut-être il n'est point d'heure
Que ta pensée aimante autour de ma demeure
Ne vienne, redoutant mille lointains périls
Et des chagrins sans nombre et dont souffre ton fils!
Et quel est ton bonheur, sinon avec ta mère,
Mon autre mère aussi, (car le destin sévère,
Sous lequel je me traîne et m'agite aujourd'hui,
Du moins me réservait en vous un double appui!)
Toutes deux en secret quel bonheur est le vôtre,
Sinon de me pleurer, et toujours l'une à l'autre
De parler de celui que vous ne pouvez voir,
D'une lettre en retard qu'on eût dû recevoir,
Qui vous arrive enfin, mais rouvre vos alarmes,
Et que vous arrosez, comme moi, de vos larmes?
Et vous vous consultez; et tu m'écris alors
Pour forcer ma paresse à de nouveaux efforts :
C'est mon sort, c'est le tien; au besoin, tu m'en pries;
Et qu'il faut triompher de ces sauvageries,
De ces fières humeurs, de ces hauteurs de ton
Que me transmit mon père avec le sang breton;
Puis viennent de ces riens, de ces mots, de ces choses,
Que toute femme trouve, en écrivant, écloses,
Qu'on baise avec transport, et qu'on relit tout bas :

Oh ! qui pourrais-je aimer, si je ne t'aimais pas ?
Et malgré tes avis, mes soins de toute sorte,
Si ma mauvaise étoile, enfin, est la plus forte ;
Si je sens par degré mon âme se flétrir,
Et se miner mon corps, vers qui donc recourir ?
Vers toi qui toujours douce, et bienveillante, et bonne;
D'un reproche tardif n'affligerais personne,
Dont l'esprit indulgent n'a pas encor vieilli,
Dont le front, jeune encore, est demeuré sans pli !
Lorsque seule, en hiver, assidue à l'ouvrage,
Le soir, tu sentiras défaillir ton courage,
Songeant que sans profit pour mon bien à venir,
J'ai quitté la maison pour n'y plus revenir ;
Quand ton cœur abîmé dans cette idée amère,
Sera près de se rompre, alors prends, ô ma mère,
Prends ce livre qu'ici j'écrivis plein de toi,
Et tu croiras me voir et causer avec moi !
Tes conseils, mes regrets, nos communes pensées
Y sont avec amour et jour par jour tracées ;
Ce livre est plein de toi ; dans la longueur des nuits,
Qu'il vienne, comme un baume, assoupir tes ennuis ;
Si ton doigt y souligne un mot frais, un mot tendre,
De ta bouche riante, enfant, j'ai dû l'entendre ;
Son miel avec ton lait dans mon âme a coulé ;
Ta bouche, à mon berceau, me l'avait révélé.

LE PAYSAGISTE.

A Eugène Guieysse.

D'étranges bruits couraient dans toute la Commune.
Voici : Depuis deux jours un homme en veste brune,
Un monsieur inconnu, son cahier à la main,
S'en allait griffonnant de chemin en chemin ;
Au bourg on l'avait vu, d'un coin du cimetière,
Dessiner le clocher et les deux croix de pierre,
Si bien que le clocher, quoique rapetissé,
Sur son papier maudit semblait avoir passé :
Aussi garçon prudent, Mélèn, à son approche,
Se cacha tout entier sous une grande roche,
Puis comme un écureuil sautillant dans les bois,
Il monta sur un chêne en criant : « Je vous vois ! »
Çà, que voulait cet homme avec tous ses mystères ?
Ce savant venait-il pour mesurer les terres ?
Ou ne voulait-il pas emporter, ce sorcier,
Les champs et les maisons couchés sur son papier ?

Mon ami, c'était vous ! Tendre et pieux artiste,
Vous dessiniez ces lieux où par l'âme j'existe ;
Ils vivaient là deux fois par votre art créateur
Et le peintre achevait l'ouvrage du chanteur.
Eh quoi ! vous avez pu pour moi quitter les vôtres,
Vous, père, vous, époux, tel qu'il n'en est point d'autres ?
Dans mes chers souvenirs vous mettant de moitié,

eul vous avez deux jours vécu pour l'amitié?
Ainsi vos yeux ont vu la terre de Marie,
Vos pas du double fleuve ont foulé la prairie,
Et leur taillis bordé de buis vert et de houx,
Berceau de poésie, a murmuré sur vous!

Cher Eugène, merci! votre pèlerinage
De tout ce que j'aimais m'a rapporté l'image :
La maison du curé, l'église, le manoir,
Ce que voyait mon cœur mes yeux le peuvent voir,
Et d'ici je rends grâce à vos crayons noirâtres,
La terreur, dites-vous, des enfants et des pâtres.
Pour vous, dans leurs vallons rentrez sans nulle peur :
Mes lettres ouvriront la route au voyageur,
Et vous n'entendrez plus, en longeant son village,
Sur un chêne crier Mélèn, l'enfant sauvage.

Écrit en voyage.

A toi, riant Létà, mes amours sont restés,
Mais je vais voir le monde en ses variétés.
La Sagesse m'a dit, cette muse que j'aime :
« Barde, n'excluez rien du monde et de vous-même !
Il est sage celui qui, dans de saints transports,
Fait vibrer chaque idée avec tous ses accords ;
Ainsi qu'aux anciens jours la lyre à triple corde
Vibre comme un seul chant sous la main qui l'accorde,
Ainsi les chants du barde, ensemble harmonieux,
Comme une seule voix vont de la terre aux cieux. »

MARIE.

Paris m'avait glacé par deux grands mois de pluie :
Alors, comme au soleil un jeune oiseau s'essuie,
Je m'enfuis vers Marseille, opulente cité,
Et dans tout son bonheur j'y retrouvai l'été.
Le golfe étincelait, et son odeur saline
M'arrivait mollement jusques à la colline,
Où, fatigué du bruit des chantiers et du port,
Parmi des arbrisseaux je pensais à mon sort.
« Que cette terre est chaude et que ce soleil brille !
Disais-je ; mais où sont mes amis, ma famille?
Et voilà que mon cœur retourne vers Paris,
Et puis m'emporte au loin, sous le ciel morne et gris
De mon pays natal : la bruyère est déserte,
Sur les rocs du Poull-dû la vague roule verte ;
Chaque porte est fermée, et l'on entend mugir
L'horrible vent de l'Ouest aux angles du men-hir.

Oui, Dieu veille sur nous ! Tandis que dans mes rêves
Je retrouvais ainsi ma province et ses grèves,
Et que, de lieux en lieux errant sans le savoir,
Ma pensée arrivait d'elle-même au Moustoir,
Au tournant d'une allée, à travers quelques branches,
Je vis sur le ciel clair flotter des coiffes blanches,
Et monter haletante, et le front tout en eau,
Une fille portant les modes d'Arzannò ;

Derrière elle un marin venait tenant un cierge,
Et du Fort-de-la-Garde ils allaient voir la Vierge
Ah ! lequel dut sentir un bonheur plus subit,
Moi, quand elle passa sous son étrange habit,
Elle, quand sur la route écartant les broussailles,
Je lui criai bonjour en langue de Cornouailles ?
Le marin s'arrêta : « Suzie, entendez-vous?
Un homme du pays a parlé près de nous ! »
Je descendis vers eux : il était de ma ville ;
Son brick au premier vent repartait chargé d'huile ;
Sa femme le suivait sur mer, dans ses longs cours,
Avec son corset bleu tout bordé de velours,
Ses coiffes qu'il aimait ; telle qu'un jeune mousse,
La nuit, elle chantait à bord d'une voix douce,
Et, l'écoutant chanter, lui se croyait encor
A l'ancre, dans les eaux profondes de l'Armor.
— « Ces gens-ci, me dit-il, admirent son costume,
Mais c'est ainsi chez nous : tel bourg, telle coutume ;
Nos filles de la côte ont des vêtements noirs,
Sur les coiffes, ailleurs, on place des miroirs. »
Durant ces mots, voyant ce front mâle et sévère,
Ces gestes de marin, je songeais à mon père ;
Il reprit : « Nous avons des crêpes, du lait doux :
« Venez nous voir à bord et causer avec nous. »

O Marseille ! voilà comme en ton port antique
Je vis, bien triste un jour, venir mon Armorique ;
Et lorsque cette femme apparut devant moi,
Comme mon cœur s'emplit d'une si grande foi,
Et se laissa si bien prendre à sa rêverie,
Que rendant grâce à Dieu, je me dis : « C'est Marie ! »

O Marseille, chez toi, pour ce bon souvenir,
Et pour d'autres encor, je voudrais revenir!
Ta campagne est brûlée, et sur tes monts de craie
Il n'est point d'herbe humide ou de châtaigneraie;
Mais la mer d'orient te baigne de ses flots,
Tes deux quais sont couverts de joyeux matelots;
J'aime tes vieux bergers et les troupeaux de chèvres
Aux bassins de Meilhan, le soir, trempant leurs lèvres;
Enfin, dans tes murs grecs si j'invoquais Platon,
Des amis m'écoutaient volontiers, moi Breton;
Ma race aux longs cheveux est fille de l'Asie,
Et la lande a gardé la fleur de poésie

Lorsque sur ma fenêtre, à l'heure du réveil,
Légèrement se pose un rayon de soleil,
Un rayon d'espérance entre aussi dans mon gîte :
C'est comme un ami cher qui vous faisant visite
Par de joyeux propos éclaire votre ennui,
Et ce jour-là vous rend égayé comme lui.
Donc, souriant des yeux au rayon d'or qui brille,
Léger d'âme et de corps, sans retard je m'habille,
Puis, je m'en vais heureux de tout ce que je voi :
Le rayon matinal dore tout devant moi.

LA CHAINE D'OR.

C'est un usage encor dans nos pieux rochers :
Aux approches du soir, quand les jeunes vachers
Ramènent en sifflant leurs troupeaux à l'étable,
Ces enfants croiraient faire une action coupable
S'ils éteignaient alors la braise du tison
Qui fuma tout le jour dans le creux d'un buisson.
Durant la nuit, qui sait si l'âme d'un vieux pâtre
Ne viendra point s'asseoir sur la pierre de l'âtre,
Et, frileuse, y souffler, de même qu'autrefois
Ce vieux pâtre en gardant ses vaches dans les bois?
Si le chef d'une ferme, ou la mère, ou la fille,
Si quelque membre enfin décède en la famille,
Les ruches qui chantaient aux deux côtés du seuil,
Sont couvertes de noir, en signe d'un grand deuil :
Aux pleurs de la maison, à toutes ses prières
On veut associer ce peuple d'ouvrières.
Au contraire, à la ferme, un matin fortuné,
Qu'après neuf mois d'attente arrive un nouveau-né.
Qu'un bonheur imprévu dans la famille éclate,
Chaque ruche reçoit son voile d'écarlate ;
Tous ont l'habit de fête, et dans les deux maisons
On entend résonner la joie et les chansons.

Non, non, la poésie, amour d'une âme forte,
L'antique poésie au monde n'est pas morte ;
Mais cette chaîne d'or, ce fil mystérieux

Qui liait autrefois la terre avec les cieux,
Notre orgueil l'a rompu ; devant tant de merveilles
Nous sommes aujourd'hui sans yeux et sans oreilles.
Quelques pâtres grossiers, des poëtes enfants,
Plus forts que la science et ses bras étouffants,
Doux et simples d'esprit, seuls devinent encore
L'ensemble harmonieux du monde qui s'ignore,
De la terre et du ciel la secrète union,
Et les liens cachés de la Création.
Le monde est une chaîne électrique, mouvante :
Dieu tient par l'un des bouts cette chaîne vivante,
Dans chaque anneau descend un invisible feu,
Qui, les parcourant tous, remonte jusqu'à Dieu.
Gloire, dans leurs hameaux, quand la nature entière
N'est plus pour le savant qu'une aride matière,
Un sujet de calculs orgueilleux et menteurs,
Gloire, dans leurs hameaux, à ces humbles pasteurs !
Le monde est pour eux seuls une douce harmonie,
Et leur âme innocente à la sienne est unie.
Tout s'enchaîne à leurs yeux ; et le bruit de la mer,
La voix des animaux, les sifflements de l'air,
Tout leur parle et leur dit la vie universelle ;
Elle respire en eux, ils respirent en elle ;
L'abeille rit et chante autour de leur berceau,
Et l'humide matin pleure sur leur tombeau.

Quand Louise mourut à sa quinzième année,
Fleur des bois par la pluie et le vent moissonnée,
Un cortége nombreux ne suivit pas son deuil ;
Un seul prêtre, en priant, conduisait le cercueil ;
Puis, venait un enfant qui, d'espace en espace,
Aux saintes oraisons répondait à voix basse ;

Car Louise était pauvre, et jusqu'en son trépas
Le riche a des honneurs que le pauvre n'a pas.
La simple croix de buis, un vieux drap mortuaire
Furent les seuls apprêts de son lit funéraire ;
Et quand le fossoyeur, soulevant son beau corps,
Du village natal l'emporta chez les morts,
A peine si la cloche avertit la contrée
Que sa plus douce vierge en était retirée.
Elle mourut ainsi. — Par les taillis couverts,
Les vallons embaumés, les genêts, les blés verts,
Le convoi descendit au lever de l'aurore :
Avec toute sa pompe avril venait d'éclore,
Et couvrait, en passant, d'une neige de fleurs
Ce cercueil virginal et le baignait de pleurs ;
L'aubépine avait pris sa robe rose et blanche,
Un bourgeon étoilé tremblait à chaque branche,
Ce n'étaient que parfums et concerts infinis,
Tous les oiseaux chantaient sur le bord de leurs nids.

LE RETOUR.

Souvenirs du pays, avec quelle douceur,
Hélas ! vous murmurez dans le fond de mon cœur !
Couché dans les genêts, comme une jeune abeille
Vous bourdonne, en passant, ses plaintes à l'oreille,
Ou comme un grand nuage, en traversant les cieux,
De fantômes sans nombre égaie au loin vos yeux,
Souvenirs du pays, au dedans de moi-même,
Ainsi vous murmurez ; et les landes que j'aime,
Mes îles, mes vallons, mes étangs et mes bois
S'éveillent et toujours et partout je les vois !

Bourgs d'Ellé, je reviens ! accueillez votre barde !
Vieux Matelinn, l'aveugle, allons, prends ta bombarde !
Place-toi sur ta porte et pour moi joue un air,
Quand je traverserai le pont du Gorré-Ker !

L'art est trop orgueilleux de ses beautés apprises,
Dont le cœur est lassé dès qu'il les a comprises.
L'art se pare et s'admire, et marche avec fierté ;
Des pans de sa tunique il couvre la cité ;
Son front est parfumé, son port plein de noblesse ;
Mais il n'a point reçu la vie et la souplesse,
Les vents n'ont point bruni ses tempes, ni les mers
Reflété dans ses yeux leurs flots sombres et verts.
Marie ! ô brune enfant dont je suivais la trace,
Quand vers l'étang du Rorh tu courais avec grâce,

Tout en faisant les blés, toi qu'au temps des moissons
Les jeunes laboureurs nommaient dans leurs chansons,
Entends aussi ma voix qui te chante, ô Marie!
O tendre fleur cachée au fond de ma patrie!
Montre-toi belle et simple, et douce avec gaîté,
Pareille au souvenir qui de toi m'est resté!
Quand ta voix se mêlait, retentissante et claire,
Au bruit des lourds fléaux qui bondissaient dans l'aire,
Ou lorsque sous la meule, au milieu des épis,
Tu venais éveiller les batteurs assoupis.
Ne crains pas si tu n'as ni parure ni voile!
Viens sous ta coiffe blanche et ta robe de toile,
Jeune fille du Scorf! même dans nos cantons,
Les yeux n'en verront pas de plus belle aux Pardons.
Mais de ces souvenirs dont l'ombre m'environne,
C'est assez, feuille à feuille, éclaircir la couronne;
Les fruits de mes amours qu'il me reste à cueillir,
Dans mon cœur, pour moi seul, je les laisse vieillir.

Bourgs d'Ellé, je reviens! accueillez votre barde!
Vieux Matelinn, l'aveugle, allons, prends ta bombarde!
Place-toi sur ta porte et pour moi joue un air,
Quand je traverserai le pont du Gorré-Ker!

O puissante nature, en tous lieux, sur ta route,
Tu répands la beauté qui charme et qu'on écoute;
De l'homme heureux et fort tu distrais les regards;
Et quand notre destin gronde de toutes parts,
En ces jours de discords et de haine jalouse,
Comme on baise en pleurant les lèvres d'une épouse,
A ton souffle amoureux on vient se ranimer,

Et dans ton sein fécond pleurer et s'enfermer !
Ah ! quel père aujourd'hui, la joie au fond de l'âme,
En prenant son enfant des genoux de sa femme,
Et sous sa large main tenant ce jeune front,
Heureux de s'y revoir, frais, souriant et blond ;
A ces rares instants où la vie est complète,
Où l'âme se nourrit d'une douceur muette,
Quel père tout à coup n'a frémi malgré lui,
Songeant dans quel chaos le monde erre aujourd'hui,
Et quel nuage épais, quelle sombre tempête,
Semblent s'amonceler au loin sur chaque tête !
Bienheureux mon pays, pauvre et content de peu,
S'il reste d'un pied sûr dans le sentier de Dieu,
Fidèle au souvenir de ses nobles coutumes,
Fier de son vieux langage et fier de ses costumes :
Ensemble harmonieux de force et de beauté,
Et qu'avec tant d'amour le premier j'ai chanté.

Bourgs d'Ellé, je reviens ! accueillez votre barde !
Vieux Matelinn, l'aveugle, allons, prends ta bombarde !
Place-toi sur ta porte, et pour moi joue un air
Quand je traverserai le pont du Gorré-Ker !

MARIE.

« Ouvre, c'est moi, Joseph ! — Quoi ! si tard en voyage !
N'as-tu pas rencontré les chiens près du village?
Bon Dieu ! seul et si tard dans le creux des chemins !
A ce feu de Noël viens réchauffer tes mains.
Noël, t'en souvient-il ? quand, pour bâtir la crèche,
Les prêtres nous menaient cueillir la mousse fraîche ?
— Ne ris pas ! c'est Noël qui chez toi me conduit :
Je viens entendre encor la Messe de Minuit.
— Nous irons avec toi toute la maisonnée.
Ma jeune femme aussi. Car, depuis une année,
J'ai pris femme, au moment d'être soldat du roi.
A ton tour, mon ami, près du feu conte-moi
Les pays d'où tu viens... C'est du vieux cidre : approche!...
Mêlèn, appelez-nous au premier son de cloche. »

Soyez béni, mon Dieu! Dans les biens d'ici-bas,
Ceux qu'on poursuit le plus je ne les aurai pas :
Il en est quelques-uns, hélas! que je regrette,
Mais il en est aussi que la foule rejette,
Et votre juste main me les donna, mon Dieu !
Des biens que je n'ai pas ceux-ci me tiennent lieu.
Dans cette humble maison, près de ce chêne en flamme,
Ce soir, je vous bénis, et du fond de mon âme !

Par un gai carillon enfin fut annoncé
L'office de Minuit. « Le chemin est glacé,

Disait Joseph Daniel, en traversant la lande ;
Chaque pas retentit. Comme la lune est grande !
Entends-tu, dans le pré, des voix derrière nous ?
—Oui, j'entends des chrétiens, des pasteurs comme vous !
Ils ont vu cette nuit la légion des anges
Passer et du Très-Haut entonner les louanges :
Gloire à Dieu ! gloire à Dieu dans son immensité !
Paix sur la terre aux cœurs de bonne volonté !
Et tous vont adorer Jésus, l'enfant aimable,
Le roi des pauvres gens, le Dieu né dans l'étable. »

O vivants souvenirs ! la nuit, par ce beau ciel,
Tandis que nous marchions en célébrant Noël,
Les arbres, les buissons, du bourg au presbytère,
Dans la brune vapeur passaient avec mystère.

Toute l'église est pleine, et courbant leurs fronts nus,
Les pieux assistants chantent l'enfant Jésus ;
Chaque femme en sa main porte un morceau de cierge ;
On a placé la crèche à l'autel de la Vierge ;
Je reconnais les Saints, la lampe, les deux croix ;
Enfin tout dans l'église était comme autrefois.
Moi seul je n'étais plus debout, près du pupitre,
Chantant à l'Évangile et chantant à l'Épître ;
Mais, oublié des gens qui m'avaient bien connu,
Et s'informaient entre eux de ce nouveau-venu,
Je restais, comme une Ombre, immobile à ma place,
Muet, ou pour pleurer les deux mains sur ma face.

A la Communion, quand le prêtre arriva
Offrant le corps du Christ, mon front se releva.

Les hommes, les enfants et les femmes ensuite
Marchèrent lentement vers la table bénite ;
Et, comme en un festin où beaucoup sont priés,
Les mets sont tour à tour servis aux conviés,
Dès qu'un communiant avait reçu l'hostie,
Du ciboire sortait la blanche Eucharistie.
Seul encor je n'eus point ma part de ce repas.
Mais quand, les yeux baissés, et murmurant tout bas,
Les femmes s'avançaient vers la douce victime,
J'essayai de revoir (Seigneur, était-ce un crime ?)
Celle qui près de moi, dans notre âge innocent,
A votre saint banquet s'assit en rougissant.
Je ne la nomme plus ! Mes yeux avec tristesse
La cherchèrent en vain cette nuit à la messe ;
Dans la paroisse en vain je la cherchai depuis,
Elle a quitté sa ferme et quitté le pays ;
Mais son sort, quel qu'il soit, m'entraînera moi-même :
Je vais, les bras ouverts, suivant celle que j'aime.

Terminons, il le faut, ce récit du passé,
Que je reprends toujours après l'avoir laissé...
Enfin la messe dite, et, vers la troisième heure,
Lorsque les assistants regagnaient leur demeure,
Mon hôte m'appela : « Quelque chose au retour
Nous attend, disait-il, sur la pierre du four. —
Hâtons-nous ! hâtons-nous ! disait la jeune femme. »
Or, tant d'émotions fermentaient dans mon âme,
Qu'au détour d'un sentier, soudain quittant Daniel,
Par la lande j'allai tout droit vers Ker-rohel ;
Et de ces hauts rochers où brillait la gelée,
A mes pieds regardant le Scorf et sa vallée,
Je laissai de mon cœur sortir un chant d'amour

Que rien n'interrompit jusqu'au lever du jour :
Il semblait à longs flots rouler vers la rivière,
Ou suivre le vent triste et froid de la bruyère.
Et c'était un appel à la Divinité,
Pour toute nation un vœu de liberté ;
C'étaient, ô mon pays ! des noms de bourgs, de villes,
D'épouvantables mers et de sauvages îles,
Noms plaintifs et pareils aux cris d'un homme fort
Luttant contre la main qui le traîne à la mort !...
Oui ! nous sommes encor les hommes d'Armorique !
La race courageuse et pourtant pacifique !
Comme aux jours primitifs la race aux longs cheveux,
Que rien ne peut dompter quand elle a dit : Je veux !
Nous avons un cœur franc pour détester les traîtres !
Nous adorons Jésus, le Dieu de nos ancêtres !
Les chansons d'autrefois toujours nous les chantons :
Oh ! nous ne sommes pas les derniers des Bretons !
Le vieux sang de tes fils coule encor dans nos veines,
O terre de granit recouverte de chênes !

FIN.

TABLE.

MARIE 5
PARIS 8
A MA MÈRE 9
Quand on est plein de jours 11
MARIE 12
Notre premier malheur 15
LE PAYS 16
LE BARDE 17
HYMNE 19
MARIE 21
L'APPRENTISSAGE 26
LA CHANSON DE LOÏC 28
LE CHEMIN DU PARDON 31
LE BAL 34
MARIE 35
J'aime dans tout esprit 37
Souvent je me demande 38
Quand le temps sur nos fronts 39
MARIE 40
VERS ÉCRITS A LIVRY 43
HYMNE 45
A LA MÉMOIRE DE GEORGE FARCY 48
LE MOIS D'AOUT 49
MARIE 52

Histoire d'Ivona 5
I. Les Amours. . . . . *Ibid*
II. La Noce. 57
III. La Chaumière 63
Rencontre sur Ar-Voden. 65
MARIE 67
Ecrit en mer 71
Un jour. 74
MARIE 75
Le doute 77
L'élégie de Le Braz. 79
Bonheur domestique 82
La Verveine 84
MARIE 85
Tout jeune homme aujourd'hui. 88
Les Batelières de l'Odet 89
Comme un fruit au printemps 93
MARIE 94
Hymne. 97
Jésus 98
A ma mère. 101
Le Paysagiste. 103
A toi, riant Lêtâ. 105
MARIE 106
Lorsque sur ma fenêtre. 10
La Chaine d'or 110
Le Retour. 113
MARIE 116

LA FLEUR D'OR

(LES TERNAIRES)

Ce voyage, d'un bourg de Bretagne aux villes d'Italie, semble demander, si rapide qu'il soit, quelques mots d'introduction.

C'est qu'aux fantaisies de la route, au libre plaisir d'aller et de voir, venait se joindre la recherche d'un but plus élevé : de là, comme un double voyage, idéal et réel. Si le précédent volume de *Marie* s'adressait avant tout au sentiment, celui-ci, même en face des splendeurs de la nature et de l'art, à travers les épisodes, délassements du chemin, devra donc s'adresser souvent à la réflexion.

Heureux peut-être qui s'en tient aux seules émotions de l'âme, aux habitudes du foyer, aux simples joies du pays natal! Cette idée, symbolisée dans le chant de la *Fleur d'Or* *, a même donné le titre de ce recueil; cependant, après les fraîches années de jeunesse et d'inspiration, combien pourraient dans la vie et dans l'art, négliger la Science et impunément se passer d'elle?

* D'après de nombreux avis, on a cru devoir, dans cette édition, remplacer par ce titre de la *Fleur d'Or* le nom trop obscur de *Ternaires* : une disposition plus claire et plus courante des pièces, et un très-grand nombre de vers inédits feront, d'ailleurs, de ce livre lyrique un ouvrage presque nouveau.

C'est la nécessité de cette recherche pénible, mais fructueuse qui, conciliant à ce livre les hommes de pensée, décide l'auteur à le placer ici comme un lien et un anneau entre ses autres œuvres.

Au surplus, à ceux qui gardent une riante image de quelques hameaux d'Armorique d'après l'idylle qui les chanta, l'auteur doit annoncer qu'il reste toujours fidèle à son genre de poésie et à ses premiers instincts. Il sent trop le bonheur de pouvoir se dire : j'ai un pays ! Si donc il s'en éloigne, c'est pour y revenir bientôt et mieux enseigné : encore, dans cette excursion vers le midi, emmène-t-il tous ses souvenirs, et aux fleurs de l'oranger se plaît-il à mêler les fleurs jaunes de la lande. Mais, besoin de l'âme et des yeux, il faut voir de plus près le soleil.

Rentré dans son village natal, et prêt à se replonger à la source de ses inspirations, puisse aujourd'hui le voyageur ne pas croire ses pas entièrement perdus ! Puissent même, dans les lieux qu'il a parcourus ou dans le monde des idées, ceux qui le suivraient, trouver avec plaisir quelques-unes de leurs impressions prévues dans ses notes poétiques et utilement résumées ! C'est que, prise dans son essence, la vie d'un seul est la vie de tous.

LIVRE PREMIER.

EN BRETAGNE

LES TROIS VOYAGES.

Pour avoir rang parmi les Sages,
Tout homme, durant ses trois âges,
Doit faire ici-bas trois voyages.

Parcourir la terre et les mers,
S'imprégner des climats divers,
Sied aux jours florissants et verts.

Pour les jours virils, l'âme humaine
Ouvre son immense domaine
Où l'esprit entre et se promène.

Puis, on va calme au dernier jour :
Mais, jeune ou vieux, le seul séjour
C'est le royaume de l'Amour.

L'ÉGLISE BLANCHE.

« Là-bas, à mi-chemin du Scorf et de l'Ellé,
Sous les chênes vois-tu cette chapelle blanche
Où, garçon de douze ans, tu chantais le dimanche,
Si pur qu'on t'aurait pris pour un jeune ange ailé ?
Eh bien ! parcours le monde, aux Sages des écoles
Demande le secret caché dans leurs paroles ;
Puis, rentré dans le bourg où fleurissait ton cœur,
Tu t'écriras : « Orgueil ! vain orgueil de connaître !
Mon Dieu, le vrai savoir, je le savais peut-être,
Lorsqu'à douze ans je chantais dans le chœur. » —

Au sortir de ton presbytère,
Ce jour que vers Moel-lan nous cheminions tous deux,
Ainsi tu gourmandais mes pensers hasardeux ;
Et moi, tout en marchant, l'œil fixé sur la terre,
Je savourais le miel de ta parole austère.

Bientôt une autre voix fit lever mes regards.
Comme deux saints dans la légende,
En discourant de Dieu s'en venaient par la lande
Le recteur de Moel-lan et celui de Clé-harz.

O troupe amie et fraternelle !
Du grand nid d'Arzannô tous les trois envolés,
Sur trois pays voisins ensemble ils sont allés
S'abattre et reposer leur aile :

Si l'un jette une plainte, au son de cette voix
Les autres d'accourir et bientôt ils sont trois.
Dans leur charité mutuelle
Heureux ces trois amis! Heureux aussi le sol
Où, guidé par le ciel, s'est arrêté leur vol!

Dans ce coin du monde celtique,
Le temps n'a point brisé le joug théocratique,
Pour ces fronts de croyants joug facile et léger,
Que tous veulent subir, dont nul ne veut changer ;
Comme devant lor s'inclinaient nos ancêtres,
Tout Breton vit heureux sous la main de ses prêtres
Il leur remet son âme, eux, s'en font les gardiens;
Et dans leur majesté ces druides chrétiens,
Maîtres, mais partageant les communes angoisses,
Promènent le niveau de Dieu sur les paroisses.

Et cependant j'échappe à vos graves conseils!
Cette chaleur qui vient des mystiques soleils
Parfois languit au fond des âmes
Et pour se raviver demande d'autres flammes.

L'Idée au loin rayonne et, libre, me sourit;
Dans ses détours il faut la suivre :
De mon cœur j'ai fermé le livre,
J'ouvre celui de mon esprit.

Mais s'il reparaît dans la lande,
Au voyageur lassé, prêtres, tendez la main :
Ouvrez-lui votre cœur, que le sien s'y répande,
Nul sans beaucoup d'ennuis ne fait un long chemin

Et s'il veut vous chanter, ô race forte et grande,
Faites silence autour du vieux dôl-men !

O trinité d'amis, alors dans votre chaîne
Comme un ancien anneau vous me rattacherez ;
Nous irons visiter notre église et son chêne,
Et, courant vers la mer, les deux fleuves sacrés.
Quand reviendront au bourg le barde et les trois prêtres,
Le grand nid d'Arzannô frémira, tous les hêtres
Agiteront dans l'air leur feuillage troublé :
Quelle paroisse d'Armorique
Eut plus digne couvée, essaim plus poétique ?
Chantez, fleuve du Scorf ! chantez, fleuve d'Ellé !

A MARIE ENDORMIE.

A midi, quand j'entrai dans ta chaumière sombre,
Tu dormais, succombant à la chaleur du jour,
Tes cheveux dénoués flottaient noirs et sans nombre ;
Je te vis, et sur moi planaient encor dans l'ombre
Les grandes ailes de l'Amour !

LA FLEUR D'OR.

A la main une fleur sauvage,
Deux amoureux causaient le soir au coin d'un bois,
Deux blancs ramiers aussi chantaient sous le feuillage,
Mais les amants avaient une plus douce voix.

LA JEUNE FILLE.

Mon ami, je vous le demande,
En quel temps m'aime votre cœur :
Quand la fleur d'or est sur la lande ?
Ou quand le genêt prend sa fleur ?

LE JEUNE HOMME.

Lande et genêt, sur tous deux brille
Une fleur d'or qui sait charmer ;
Mais sur la lande, ô jeune fille,
S'ouvre la fleur qui fait aimer.

LA JEUNE FILLE.

Pourquoi, pourquoi la lande a-t-elle,
Mon ami, la fleur des amours ?

LE JEUNE HOMME.

C'est que la lande, ô jeune belle,
Hiver, été, fleurit toujours.

Fleur d'amour, de bonheur, et vous, fleur idéale,
Sagesse, que si loin on va souvent chercher,
Fleurs d'or, pour vous cueillir vers ma terre natale,
N'aurais-je donc qu'à me pencher?

LE CHANT DU CHÊNE.

De feuilles et de glands les branches sont couvertes,
Amis, chantons le chêne, honneur des forêts vertes :
Malheur à qui détruit ce géant des grands bois!
Bretagne, tu n'étais qu'ombrages autrefois.

Songez aux anciens dieux, songez aux anciens prêtres.
Sous les chênes sacrés sont couchés nos ancêtres;
Ouvrez la dure écorce, et vous verrez encor
La druidesse blonde et sa faucille d'or.

Arbres toujours sacrés! chaque nuit sur leurs branches
Les morts vont en pleurant sécher leurs toiles blanches,
Et les joyeux lutins, autour de leur vieux tronc,
Les petits nains velus viennent danser en rond.

Un chêne de cent ans avec son grand feuillage,
Un Breton chevelu dans la force de l'âge
Sont deux frères jumeaux, au corps dur et noueux,
Deux frères pleins de sève et de vigueur tous deux.

J'ai vu, près de l'Izol, un chêne dont la tête
Arrêtait le vent d'Ouest, ce vent que rien n'arrête,
Et deux lutteurs de Scaër si fermes sur leurs pieds
Que leurs pieds dans la terre étaient comme liés.

Si la foudre abattait ce géant de Cornouaille,
Dans ses immenses flancs qu'un navire se taille :
A l'œuvre, charpentiers ; puis, venez, matelots !
Le roi de la colline est aussi roi des flots.

Sur le noble cadavre en foule qu'on se rue !
Façonnons des fléaux, des pieux, une charrue ;
Mais d'abord élevons à l'angle des chemins
L'arbre où l'Expiateur laissa clouer ses mains.

Vous mettrez sur ma tombe un chêne, un chêne sombre,
Et le rossignol noir soupirera dans l'ombre :
« C'est un barde qu'ici la mort vient d'enfermer.
« Il chantait son pays et le faisait aimer. »

A L'AVENIR.

I

Pourquoi m'appeler, Avenir?
Aurais-tu dans tes mains la santé, la jeunesse,
Tous ces biens du Passé qui s'échappent sans cesse?
Un seul de tes espoirs vaut-il un souvenir?
Hors du temps, par la vie inconnue et sans terme,
Où, pour ne plus mourir, tout bonheur a son germe,
Je te suivrais sans peur, guide au vol empressé:
Là je retrouverais l'innocence première,
Le cœur plein de gaité, les yeux pleins de lumière,
Les bonheurs charmants du Passé.

LES DEUX ROUTES.

I

Deux routes vers le Bien mènent d'un pas égal,
L'amour du Bien lui-même et la haine du Mal,
Et chaque homme, selon que son penchant l'entraîne,
Suit vers le but commun ou l'amour ou la haine ;
La haine est d'un cœur fier et d'un sens affermi
Que le péril excite et pousse à l'ennemi,
L'amour d'un cœur pensif, intelligent et tendre
Qui, plaignant les pervers, voudrait s'en faire entendre :
Amour, haine, lequel de ce double sentier
Choisir? tous deux sont sûrs : j'ai suivi le premier.

II

Si le Mal devant moi passe comme invisible,
Je ne suis point aveugle et surtout insensible ;
Plus d'une fois mon œil s'ouvrit épouvanté,
Et mon cœur sait des coups qui l'ont ensanglanté.
Mais pourquoi ramener la chose inexplicable?
L'homme doit mépriser le fardeau qui l'accable.
Chaque jour dans la route il marche en s'allégeant,
Jusqu'à l'heure où plus tendre et plus intelligent,
Meilleur, il rentrera dans ce monde harmonique
Que chante incessamment mon âme synthétique.

III

Il vit pourtant, il vit celui qui doit mourir,
Plus fort, on le dirait, plus il nous voit souffrir,
Et bien des malheureux, sans puissance en eux-mêmes,
Sous ses hideuses mains se renversent tout blêmes.
C'est de lutter aussi ! Comme les premiers saints
Qui soumettaient le diable à leurs pieux desseins,
Et le menaient en laisse un signe sur la tête,
C'est, en invoquant Dieu, de combattre la Bête,
En lui criant : obstacle, oh ! tu t'abaisseras !
Pour produire le Bien, Mal, tu m'obéiras !

A L'AVENIR.

II

Je cède à ta voix, Avenir!
Je veux, (nouvel effort,) suivre tes vastes ailes :
Si je tombe frappé de blessures mortelles,
Pour mon pays heureux puissé-je te bénir! —
Je t'ouvre mes bras, Avenir!

L'ÉLOGE DE NANTES.

Tes fils ont accueilli la mère du poëte,
O Nantes ! dans tes murs j'acquitterai ma dette ;
De mes jours c'est un doux emploi :
L'aimer, puis chanter ceux qui l'aiment comme moi.

Nantes n'a plus au front ses parures ducales,
Mais toujours on la nomme une reine des eaux ;
La Loire avec amour baigne ses larges cales
Et jusqu'à l'Océan soulève ses vaisseaux.

Lorsque les blancs sauniers, par les jours de marée,
Amènent dans son port le sel de leurs palus,
Elle écoute en rêvant cette langue sacrée,
La langue des aïeux qu'elle ne parle plus.

Puis elle se souvient de Félix, son apôtre,
Laborieux édile et pontife inspiré,
D'une main répandant l'Évangile, et de l'autre
Creusant l'immense fosse où le fleuve est entré.

O temple de Félix, opulentes murailles,
Les Normands t'ont brûlé, religieux manoir,
Sanctuaire incrusté de l'étain de Cornouailles
Si luisant que la lune en faisait son miroir !

Mais grâce, grâce enfin pour ces hordes nomades !
Quelles destructions peuvent nous effrayer,
Dans ce siècle vanté, nous témoins des noyades,
Ces hymens de la mort célébrés par Carrier ! —

De la vague et du feu cité victorieuse,
Suis tes riches destins ! Les travailleurs sont rois.
A l'Inde qui t'appelle obéis, voyageuse !
Mais orne ton vaisseau du Mercure gaulois.

Ce père du Commerce inventa l'Harmonie,
Partout à la pensée ouvrant un libre essor;
Médite l'attribut de son double génie :
De la bouche du dieu sortaient deux chaînes d'or.

Tes fils ont accueilli la mère du poëte,
O Nantes ! dans tes murs j'acquitterai ma dette ;
De mes jours c'est un doux emploi :
L'aimer, puis chanter ceux qui l'aiment comme moi,

A Boulay-Paty.

Je t'adresse, ces vers, poëte de la Loire :
Toi, redis-les aux bords amoureux de tes sons,
Auteur de fiers sonnets et de molles chansons,
Qui restent dans le cœur comme dans la mémoire.

LES GOÉLANDS.

Un brick appareillait dans un des ports de Nantes,
Et des femmes en pleurs, des filles, des amantes
Erraient dans les rochers, tout le long de la mer ;
Puis, dansant une ronde, elles chantaient cet air :

Ce matin, à la mer haute,
Les jeunes gens du Croizic
Vont s'embarquer sur leur brick,
Mes sœurs, chantons sur la côte.
Goélands, Goélands,
Ramenez-nous nos amants !

Les goélands volaient par milliers sur les lames.
De la terre au navire, et des marins aux femmes
Ils allaient, revenaient, passaient en tourbillons
Sur la ronde plaintive et dans les pavillons.

Goélands, aux ports d'Espagne
Guidez nos chers matelots,
Et parlez-leur sur les flots
Des filles de la Bretagne.
Goélands, goélands,
Ramenez-nous nos amants !

Le brick ouvre sa voile ; adieu ! l'ancre est tirée.
Il part, comme un marsouin, poussé par la marée.

Les fidèles oiseaux l'ont suivi ; mais, hélas !
Les femmes vers la mer tendaient en vain les bras.

Suivez, suivez leur voyage,
En Espagne, en tout pays !
Ne craignez pas leurs fusils,
Les amis au blanc plumage.
Goélands, goélands,
Ramenez-nous nos amants !

A LA FANTAISIE.

Puisqu'il vous plaît, ma chère Fantaisie,
De voler en chantant vers tout objet aimé,
Et, comme en l'alvéole étroit et bien fermé,
De condenser votre ambroisie,
Allez, ô Fantaisie, allez faire du miel!
Sur les fleurs de la terre et sur les fleurs du ciel
Cherchez partout la liqueur blonde :
Des jardins au désert et de la plaine au mont
Allez! votre calice est sûr s'il n'est profond.
Dieu vous protége, abeille vagabonde!

LIVRE DEUXIÈME

A PARIS

VŒU DE L'ART

De beaux marbres mirant leur front dans un bassin
Épurent, en passant, les yeux des jeunes mères,
Qui moulent le fruit de leur sein
Sur ces merveilleux exemplaires.

Par le clairon des vers de beaux faits répétés
Éveillent à l'honneur plus d'une âme affaiblie,
Les grands hommes sont imités,
Et la vertu se multiplie.

Heureux effet de l'art, produit harmonieux,
Alors qu'on voit s'unir dans une seule trame
La beauté qui charme les yeux
Et la beauté qui touche l'âme.

JACQUES LE MAÇON.

I

LE MARI.

Adieu, mes bons petits. Toi, plus frais qu'une pomme,
Mon Paul, un gros baiser. Encore un ! Encore un !
Femme, entre vos deux bras serrez donc mieux votre homme :
Songez que jusqu'au soir je vais rester à jeun.

LA FEMME.

Vous, Vincent, veillez mieux sur vos échafaudages,
Ah ! pour me mettre en deuil il suffit d'un faux pas.
Enfoncez bien vos pieux, nouez bien vos cordages.
Vraiment le long du jour ici je ne vis pas.

LE MARI.

La bâtisse s'achève ; avec notre ami Jacques
Bientôt je reviendrai, nous serons joyeux tous :
Du vin, un bon rôti, des œufs rouges de Pâques !
Tu sais, Jacques, tu sais que ta place est chez nous.

II

Courage ! encore une journée
Et cette reine des maisons
Dans Paris sera terminée :
Courage, apprentis et maçons !

Avec leurs marteaux, leurs truelles,
Et des gravats plein leurs paniers,
Comme ils sont vifs sur les échelles !
Moins vifs seraient des mariniers.

Qu'on prépare un bouquet de fête :
Au pignon il faut le planter.
Les plumes au vent, sur le faîte,
Voyez-vous le moineau chanter ?

Eux, ce soir, les gars de Limoge,
Du travail chanteront la fin ;
Et vous entendrez votre éloge,
Bourgeois, si vous payez le vin.

III

LA FEMME.

« Sainte mère du Christ, vous êtes mon refuge,
Le matin je vous prie et le soir de recief :
Des frayeurs d'une femme, hélas ! vous êtes juge,
Vous-même avez tremblé pour votre bon Joseph.

Comme moi, vous n'aviez, recours des indigentes,
Que les deux bras du Saint appelé votre époux,
Au risque de ses jours élevant des charpentes,
Construisant des maisons qui n'étaient pas pour vous.

Mais votre esprit veillait ! Moi, faible et presque morte,
Que puis-je pour celui qui me donne ses jours ?
Vierge, comme son corps rendez son âme forte ;
Dans ses hardis travaux soutenez-le toujours.

IV

Dieu ! quelle rumeur sur la place ! —
« A l'aide, à l'aide, Limousins !
« Du foin, de la paille ! oh ! de grâce,
« Des matelas et des coussins !

« Si l'un à cette pierre blanche
« Peut s'accrocher, ils sont sauvés...
« Ah ! tous deux font craquer la planche !
« Ils vont tomber sur les pavés. »

Et vers l'étai qui se balance,
Tous restent là, les bras en haut ;
Alors, dans le morne silence,
On entendit sur l'échafaud :

« J'ai trois enfants, Jacque, une femme ! »
Jacque un instant le regarda :
« C'est juste ! » dit cette bonne âme,
Et dans la rue il se jeta,

V

Ah ! ton nom, ton vrai nom, que ma voix le répande.
Toi que j'appelai Jacque, ô brave compagnon !
Inconnu, qui portais une âme douce et grande,
Pour l'honneur du pays, héros, dis-moi ton nom !

Sommes-nous au dessous des temps de barbarie ?
Les tiens dans ton hameau ne t'ont point rapporté !
Ils ne t'ont point nommé Saint de leur confrérie !
Les rimeurs se sont tu ! l'orgue n'a point chanté !

Des amis, un surtout, pleurant sur ton cadavre,
Quelques mots du journal, voilà ton seul honneur :
Honte à qui voit le mal sans que le mal le navre,
Ou qui voyant le bien n'est ivre de bonheur !

TABLEAU D'INTÉRIEUR.

A Madame Mélanie Bixio.

A vous qui connaissez le prix d'une humble chose,
A vous, peintre, voici quel tableau je propose.
Dans votre atelier noir et de chêne boisé,
Quand vos nièces, vos sœurs à l'air si reposé
S'occupent sous la lampe à leurs travaux d'aiguille,
A l'heure où votre époux se plaît dans sa famille,
Quand sous votre maison on entend couler l'eau,
Tant le dedans est calme ; oh ! faites ce tableau,
Comme parmi les siens avec son cœur pour aide
Et d'une main exacte en fit Lucas de Leyde ;
Ce tableau, peignez-le dans sa sincérité,
Pourvu que la molle clarté
Du soir à travers la persienne,
Les bleuâtres vapeurs s'élevant de la Seine
En harmonisent les contours :
L'art vit par l'idéal aussi bien que nos jours.

Ile Saint-Louis.

LES DEUX STATUAIRES.

A Auguste Barbier.

> Les Athéniens ont créé l'Art, et l'Art est la noble couronne du génie plébéien.
>
> Ballanche.

PREMIER STATUAIRE.

Le Grand-prêtre m'a dit : toi qui sculptes la pierre,
Comme tes fils un jour, comme autrefois ton père,
Sur mon commandement, dans les rites prescrits,
Tu vas représenter l'immortel Osiris.
En taillant ce granit, toujours qu'il t'en souvienne :
Ton ouvrage est le mien, ma pensée est la tienne,
Ton orgueil doit plier comme un faible roseau,
Et ma main doit guider le fer de ton ciseau ;
Moi, prêtre d'Osiris, moi reflet de sa gloire,
J'enseigne au nom des dieux ce qu'on peut faire et croire.

SECOND STATUAIRE.

De la blanche Paros ce marbre fut tiré.
Pour Delphe au double mont et son temple sacré,
J'en veux former un dieu, moi, le Grec Cléomène,
Combattant à Platée et sculpteur dans Athène.
Quels transports surhumains quand le marbre en éclats
Tombe, comme tombaient les barbares soldats !

L'artiste libre et fier et roi de son génie,
Lorsqu'il travaille, entend une douce harmonie ;
Une muse l'anime et découvre à ses yeux
Sous la pierre jalouse un corps mystérieux.

PREMIER STATUAIRE.

Que le dieu soit assis ; que sa tunique étroite
L'entoure jusqu'aux pieds sans plis et toute droite ;
Que le long de son corps ses deux bras soient liés,
Et qu'un lien pareil rapproche ses deux pieds ;
Que ses yeux sans regard, sa bouche sans parole,
De l'immobilité soient l'effrayant symbole :
Les peuples apprendront, en contemplant leur dieu,
Que tout est immuable, éternel en ce lieu ;
Que la loi règle tout, jusqu'à l'air de la face ;
Qu'on doit vivre immobile et muet, à sa place.

SECOND STATUAIRE.

Apollon, jeune dieu qui sais lancer les traits
Et suis ta sœur Diane à travers les forêts,
Intrépide coureur à la taille élancée,
Chantre à la lyre d'or, ô dieu de la pensée,
Du bloc qui te retient sors léger, triomphant,
Ta chlamyde flottante abandonnée au vent !
Sur ton front, dans tes yeux, que la Grèce ravie
Admire, en t'adorant, le mouvement, la vie !
O dieu jeune, dieu libre, ô dieu plein de beauté,
Montre-nous comme on marche avec grâce et fierté !

A E.

I

Le jour naît : dans les près et sous les taillis verts
Allons, allons cueillir et des fleurs et des vers,
Tandis que la ville repose ;
La fleur ouvre au matin plus de pourpre et d'azur,
Et le vers, autre fleur, s'épanouit plus pur
A l'aube humide qui l'arrose.

Que de fleurs ont passé qu'on n'a point su cueillir !
Sur sa tige oubliée, ah ! ne laissons vieillir
Aucune des fleurs de ce monde.
Allons cueillir des fleurs ! par un charme idéal,
Qu'avec l'encens des vers leur parfum matinal,
Amoureusement se confonde.

Allons cueillir des vers ! sous la fleur du buisson
Entendez-vous l'oiseau qui chante sa chanson ?
Tout chante et fleurit, c'est l'aurore !
Je veux chanter aussi : blonde fille du ciel,
Ainsi de fleur en fleur va butinant son miel
L'abeille joyeuse et sonore.

Cueillons des fleurs ! Et puis, heureux de mon fardeau,
Je reviendrai m'asseoir près du léger rideau

Qui voile encor ma bien aimée,
Et du bruit de mes vers dissipant son sommeil,
Je ferai sur ses yeux et sur son front vermeil
Tomber une pluie embaumée.

Riante et mollement soulevée à demi,
Je veux que de mes fleurs sur son front endormi
Sa blanche main suive la trace ;
Et qu'en un doux silence admirant leurs couleurs,
Elle doute longtemps, qui, des vers ou des fleurs,
Ont plus de fraîcheur et de grâce.

II

Mes rustiques habits étaient là dans la chambre,
Costume sauvage et brillant :
Je songeais en les déployant
Aux lieux qui m'ont vu jeune, aux retours en septembre.

Elle, tout au présent, riait de mes soucis ;
Ou sur mon passé, chose éteinte,
Revenant légère et sans crainte
(Mais s'abusant peut-être) écoutait mes récits.

Souvent les fruits lointains sont plus doux bien qu'étranges;
Au cœur d'un autre on aime à voir,
A doubler par lui son savoir :
Notre esprit curieux se plaît à ces échanges.

— « J'écoute, disait-elle, allons, barde, chantez! »
Et le front penché sur la glace,
Elle rattachait avec grâce
Ses cheveux, noirs bandeaux sur ses tempes jetés.

III

En elle je n'aimai d'abord que la beauté,
La bouche humide et fraîche ouverte à la gaîté,
Et l'or bruni de ses épaules,
Et les frêles contours de ce corps souple et fin
Qui plie à chaque pas, comme à l'air du matin
Le long des eaux tremblent les saules.

J'ai connu la beauté ! que m'importait alors
Si nulle âme, en parlant, n'animait ce beau corps,
Ces longues paupières d'Arabe ?
Heureux de respirer ce souffle virginal,
Ou d'écouter, rêveur, de sa voix de cristal
Tomber quelque molle syllabe. —

Pardon, si tu le peux ! à tes genoux pardon !
Lorsque, le cœur brisé, pâle, et dans l'abandon,
Plus faible que toi, faible femme,
Je vins tout éploré te dire mes douleurs,
Ta secrète beauté s'éveilla sous mes pleurs,
Et tu me révélas ton âme.

O larmes ! ô soupirs ! ô mystères d'amour !
Femmes, pour nous charmer, vous avez tour à tour
La beauté visible et cachée;
Êtres deux fois doués ! Êtres puissants et doux !
Vous domptez notre force ; elle marche après vous,
D'un double lien attachée.

IV

Ah ! dis-moi, jeune femme, autour de ta demeure
N'entends-tu pas de voix qui pleure ?
Comme moi tu perdis le rire aux ailes d'or ;
Mais ton crédule espoir l'appelle-t-il encor?
Heureuse d'espérer ! — Après un long silence,
Lorsqu'un hymne en secret de mon âme s'élance,
Ce n'est plus vers mes jours de printemps et de fleurs;
C'est assez d'écarter de moi l'ange des pleurs,
Cet ange toujours pâle et toujours lamentable
Qui pleure à mon chevet et qui pleure à ma table.
Mais si le rire ailé rentre dans ma maison,
Si l'été qui fleurit sèche sous un rayon
Mes larmes, tu verras la chanteuse alouette
Envier dans le ciel ma voix qu'on dit muette,
Les bardes, s'éveillant, diront : « C'est lui ! c'est lui ! »
Et les tranquilles eaux du Leff... Mais aujourd'hui !
Ah ! dis-moi, jeune et douce femme,
N'entends-tu pas de voix qui pleure dans ton âme ?

V

Si je viens à passer, sur ton front, en tremblant,
Hélas ! n'abaisse plus ainsi ton voile blanc,
Toute pâle et toute troublée ;
Au bras qui te conduit n'attache plus ton bras ;
Comme pour m'éviter, ne presse plus tes pas
Vers quelque solitaire allée.

Eh bien ! si ma rencontre importune tes yeux,
Parle avec confiance et décide en quels lieux
Il faut pour toi que je m'exile ;
Ton amour fut ma paix, mon bonheur, mon soutien,
Qu'aujourd'hui mon repos ne trouble plus le tien ;
Commande, je serai docile.

Alors tes yeux ternis reprendront leur azur,
Le jour, comme autrefois, naîtra limpide et pur,
La nuit s'écoulera sans fièvre ;
Tu t'abandonneras à ta sécurité,
Et l'innocence aimable, et la douce gaîté
Souriront encor sur ta lèvre.

Dis un mot et je pars.—Sans trop d'ennuis pour toi,
Si je puis cependant demeurer, souffre-moi ;
Et, lorsqu'au détour d'une rue,
Tout à coup devant toi m'offrira le hasard,
Passe libre et sans peur ; ne crains pas mon regard ;
Je ne t'aurai pas reconnue.

Seulement (je t'en prie !), oh ! quand tu seras loin,
Quand je pourrai braver et soupçons et témoin,
Vers toi que je tourne la tête,
Pour observer encor ton pas modeste et lent,
Et tout ce qu'à mon cœur ce marcher indolent
Rappelle de grâce secrète.

Alors, alors mon cœur bondira ! mille accords,
Mille vœux dans mon cœur retentiront alors,
Et se répandront sur ta route ;
Et mille illusions, mille prospérités,
Comme des anges purs iront à tes côtés,
Ce jour-là si le ciel m'écoute !

LES TROIS PLAISIRS.

A Charles Coran.

Penser, puis répandre sans bruit
Les vers qu'aisément on écrit,
Sont les trois plaisirs de l'esprit.

Aimer Dieu, son pays, sa dame,
Voilà les trois plaisirs de l'âme :
Plongez-la dans sa triple flamme.

Le bal au son lointain des cors,
La table et les tendres accords,
Tels sont les trois plaisirs du corps.

Plaisirs du corps, plaisirs de l'âme,
Et de l'esprit, tout nous réclame :
Plongeons-nous dans leur triple flamme.

LE VIEUX COLLÉGE.

A la mémoire de M. Sallentin.

Dans une ville, en Flandre, et tout près des remparts
(Car un triple fossé l'enclôt de toutes parts),
Près des bords de la Scarpe il est un vieux collége.
Les cours durant deux mois sont couvertes de neige ;
Mais l'air de la campagne, en passant sur les murs,
Vous apporte, l'été, l'odeur des pavots mûrs,
Des trèfles, des colzas, et de toutes les graines
Dont ces hommes du nord ensemencent leurs plaines ;
Vous entendez au loin les danses des faubourgs,
Tout le long des remparts les fifres, les tambours,
Et ces odeurs, ces bruits, se mêlant à l'étude
Ne sont pas sans douceur dans cette solitude.

Aussi, lassé du monde, un jour je voulus voir
Les toits du vieux collége, et la cour, le parloir
Où, le cœur haletant sous ce ciel de fumée,
Je vins, enfant breton, de ma lande embaumée :
Ces lieux où j'arrivai jeune et rempli d'effroi,
J'y revenais chercher ce qu'ils gardaient de moi.

En deux jours s'accomplit ce voyage facile.
Aussitôt je montai vers les murs de la ville ;
Et là, dès le matin, assis sur le gazon,
Je regardai longtemps notre ancienne maison.

« Au devant de la vie allons avec courage,
M'écriai-je ; acceptons les devoirs d'un autre âge ;
Que l'enfant devienne homme et marche à l'avenir ;
Mais de ce long trajet sachons nous souvenir :
Celui-là vit deux fois de qui l'âme naïve
Des âges tour à tour garde une empreinte vive,
Et sous ses blancs cheveux, dans sa voix, son regard,
Montre à la fois l'enfant, l'homme mûr, le vieillard.
Ainsi puissé-je vivre et, depuis mon enfance,
Joindre l'âge qui fuit à l'âge qui s'avance,
Dans ma pensée unir ma tombe à mon berceau,
Sans qu'à toute la chaîne il manque un seul anneau !
Quel vieillard désolé, qui, fouillant dans son âme,
La croyait pour jamais éteinte à toute flamme,
Bien loin dans sa jeunesse enfin n'a retrouvé
Un reste de chaleur sous la cendre couvé ;
D'une ancienne amitié quelque vive parcelle ;
Un amour tiède encore ; et de leur étincelle
N'a senti s'animer un sang stérile et vieux
Et des éclairs de joie illuminer ses yeux. »

Moi-même, à ces pensers, sentant ma force accrue
Du collége en courant je pris l'étroite rue ;
Et bientôt j'entendais les chansons du portier
Et l'affreux grincement des dents de son métier,
Lorsqu'au bruit de mes pas quelqu'un poussa la grille,
Et je fus entouré de toute la famille.
Dans la loge, parmi ces gens gais et dispos,
Ce furent entre nous bien des joyeux propos ;
Pourtant j'étais pensif, car midi sonnait l'heure
Où les jeux animaient jadis notre demeure,
Et la cour restait vide, et les bruyantes voix,

Les cris n'éclataient pas dans l'air comme autrefois.
Mais, en regardant bien, devant les vitres sombres
Je voyais deux à deux passer de grandes ombres,
Des lignes se croiser et des fantômes blancs
Dans les angles des murs s'enfoncer à pas lents ;
Et lorsque j'écoutais : au bas de la fenêtre,
Des bruits qu'on eût en vain tâché de reconnaître,
Des soupirs étouffés, des plaintes et des toux
De moment en moment s'élevaient jusqu'à nous.
Troublé, j'ouvris la porte : une odeur douce et fade,
Telle que sur son lit en exhale un malade,
Me saisit tout à coup ; près de me trouver mal,
Je vis que le collége était un hôpital !

Hideux et tout perclus, courbés sur leurs béquilles,
Autour des bâtiments et le long des charmilles,
Plus de trente vieillards, usés d'âme et de corps,
Silencieusement erraient comme des morts ;
Etendus au soleil d'autres tremblaient les fièvres,
Ou cherchant un peu d'air ouvraient leurs pâles lèvres ;
Et d'autres, n'ayant plus de force pour souffrir,
Semblaient à cette place être venus mourir,
Si bien qu'en s'appelant les deux enfants, mes guides,
Que n'épouvantaient plus ces figures livides,
Seuls firent plus de bruit dans cette triste cour
Que les trente vieillards qui rôdaient à l'entour.
Quelques-uns pour nous voir soulevèrent la tête,
Et par beaucoup d'efforts redressant leur squelette,
Arrêtèrent sur nous un regard sans clarté,
Mélange de souffrance et de stupidité :
Toute leur vie était dans ce regard sincère ;
Mais une vie, hélas ! si pleine de misère,

Que mes vers ne pourraient jamais en dire assez
Sur tant de maux présents, sur tant de maux passés.
Voilà ce qu'on voyait dans cette cour étrange
Et comment, jeune encor, j'appris comme tout change.

On m'ouvrit la maison. En montant l'escalier,
Je me mis à songer à mes jours d'écolier,
A cet âge où l'on rit, à cet âge où l'on joue :
Quand les cheveux à l'air et le feu sur la joue,
Ici je grandissais, et par quels habitants
Nous étions remplacés après si peu de temps.
Le monde m'apparut dans toute sa tristesse.
Moi, loin de mon enfance et loin de ma vieillesse,
Ainsi qu'un voyageur entre deux sommités,
Je mesurais la vie à ses extrémités ;
Et voyant tant de force autrefois dépensée,
De science aujourd'hui sans profits amassée,
Je cherchais dans mon cœur ce qu'on ne pourra voir
Ensemble réunis, la force et le savoir.

Alors l'un des vieillards, l'aumônier, sage prêtre
Qui d'après quelques mots me devina peut-être,
Me dit en souriant : « Si vieillesse pouvait! —
« Ah! repris-je aussitôt, si jeunesse savait! »
Ainsi de ces deux mots de l'humaine sagesse
Tous les deux nous sentions la sévère justesse ;
Lui, chargé d'un savoir inutile aujourd'hui,
Moi qui courais sans frein au même but que lui.

Cependant, m'abreuvant à cette amère source,
Et d'un pas résolu je reprenais ma course,
Comme quelqu'un nourri de fiel et de dégoût,

Mais ferme et qui s'obstine à vivre jusqu'au bout ;
Et, seul, je visitai les études, les classes,
L'endroit où l'on jouait durant le temps des glaces,
Et ce n'étaient partout que sombres ateliers,
Que malades errants de paliers en paliers ;
Les infirmiers de loin montraient leur face pâle,
Et la maison semblait en deuil et toute sale.

Après bien des détours, dans un grand corridor
(Dernier coin habité qu'il fallait voir encor),
J'arrivai : cette chambre autrefois fut la mienne ;
J'en reconnus la porte et la serrure ancienne ;
Mais au dedans, hélas ! on n'avait rien laissé :
Mon nom sur la muraille était même effacé ;
Mes plus chers souvenirs, mes cartes, mes estampes,
Ce gracieux portrait de Vierge aux belles tempes,
Et qui, me souriant avec sérénité,
M'enseignait combien douce et calme est la beauté,
Tout avait disparu ! Dans ma chambre, ô mystère !
Sans oreille et sans voix, gisait un grabataire !
Dans la force du mal seulement ses deux yeux,
Ses yeux chargés de pleurs se tournaient vers les cieux,
Et cherchaient une image aux lambris étendue :
On y voyait dans l'air une croix suspendue
Et sur terre un martyr à sa claie attaché,
Qui regardait le Christ dans le ciel bleu penché ;
Or, le sang répandu par la divine plaie,
Comme un baume arrosait le martyr sur sa claie,
Et le front de l'apôtre et le front du Sauveur,
Tous deux resplendissaient d'amour et de ferveur.

O malheureux perclus, vieillard sans espérance,

C'était là ton recours dans ta longue souffrance!
Comme le saint martyr, toi, cloué sur tes draps,
Tu voulais voir le Christ qui te tendait les bras!
Par tes sourds râlements, par tes larmes, sans doute,
Du sang miraculeux tu cherchais une goutte;
Et tu disais : « Seigneur, penchez-vous par ici!
Jésus, ayez pitié de moi, je souffre aussi! »

Assez, assez de cris, de tortures, de larmes!
Laissons venir le sort, à présent j'ai mes armes.
Sortons de cette chambre! Assez, assez de pleurs!
L'âme mûrit bien vite à ces grandes douleurs.

Ainsi de ce collége où commença ma vie,
Pour la seconde fois je faisais ma sortie;
Mais j'avais l'air plus grave et le pied moins léger,
Car je ne rentrais plus au monde en étranger.

La douleur! voilà donc, Seigneur, le joug suprême
Où celui qui vous hait et celui qui vous aime
Passent également; et vos plus chers élus
Sont ceux que votre main, dit-on, courbe le plus.
Pourtant, grâce, Seigneur! Je saurais mal connaître,
Au bras qui sans pitié nous poursuit, un doux maître.
La douleur, ô mon Dieu, quand elle vient sur moi,
Me remplit de surprise aussi bien que d'effroi;
Toujours, quand reparaît son spectre, je m'étonne;
Si ma tête s'incline au bruit du ciel qui tonne,
La clarté d'un beau jour m'attire vers les cieux,
Et je me sens meilleur lorsque je suis heureux.

A LUCY.

Lucy, depuis un temps, lors même qu'on te loue,
Une rougeur soudaine éclate sur ta joue,
Ta voix hésite et tremble, et tes regards troublés
S'éteignent à travers tes cils longs et mouillés,
Quand ton âme est sans tache, oh ! pourquoi cette honte,
Et sur ton front si blanc cette rougeur qui monte?
Enfant, ah ! pauvre enfant en proie au ver rongeur !
Cette hydre dévorante et qu'on nomme rougeur,
Je la connais ! Deux ans, jeune et l'âme encor pure,
Grandissant comme toi, j'ai senti sa morsure,
Et son souffle de feu, vif et subtil poison,
Courir par tous mes sens et troubler ma raison.
N'est-ce pas? Dans le cœur c'est comme une hydre affreuse,
Qui sans cesse y retord ses anneaux et le creuse,
Et jamais ne sommeille, et cherche à s'élancer
Dès qu'un œil attentif sur vous vient se fixer ;
La flamme de son corps vous consume au passage,
Elle sort par vos yeux, luit sur votre visage,
L'air manque, tous vos sens sont domptés à la fois,
Et vous restez sans pouls, sans regards et sans voix !...
O tourment de l'enfer, honte, éternel supplice
Qui marque la vertu de la couleur du vice,
A la tendre innocence ôte son doux repos,
Et son rire si frais, et tous ses gais propos !..

Prends courage pourtant, ô blonde enfant qu'on aime.

Lasse de sa victime, un jour et d'elle-même
La rougeur s'en ira : mais alors dans ton cœur
Avec son trouble aimable entrera la pudeur.

A PLUS D'UN.

Dans ton intérêt ne te corromps pas.
Ta jeunesse aima les plus belles choses,
L'art, la liberté, fleurs au ciel écloses,
Épargne ces fleurs tombant sous tes pas.

Obscurci longtemps par une colline,
Ton astre rayonne et prend son essor,
Hélas! dirons-nous devant l'astre d'or :
L'esprit monte au ciel et l'âme décline.

Dans ton intérêt ne te corromps pas.
Ta jeunesse aima les plus belles choses,
L'art, la liberté, fleurs au ciel écloses,
Épargne ces fleurs tombant sous tes pas.

LIVRE TROISIÈME.

AU BORD DE LA MÉDITERRANÉE.

CONSULTATION.

Au Dr P—, de Marseille.

Hélas ! hélas ! l'illusion est brève !
Enseignez-nous, docteur, quelque long rêve
Pour nous charmer.
A trop courir le corps demande trêve. —
Il faut rimer. —
A trop rimer l'esprit manque de sève.
Il faut aimer, —
A trop aimer le cœur moins vif achève
De se calmer.
Hélas ! hélas ! l'illusion est brève !
Enseignez-nous, docteur, quelque long rêve.

AU BORD DE LA MÉDITERRANÉE.

Sur ce lac azuré, délices des étoiles,
Poussés par la vapeur ou poussés par le vent,
J'ai vu mille vaisseaux qui cinglaient au Levant :
Qu'allaient-elles chercher si loin, ces blanches voiles ?
Quel trésor apportait ce rouage savant?

Hommes pâles du nord, en longeant ces rivages,
Regardez leurs temples croulés,
Leurs îlots chauves ou brûlés;
De vos rudes aïeux ce sont là les ravages :
Vos cœurs ne sont-ils pas troublés?

Sur ces mers elle a pris naissance
Celle qui d'un œil sûr dirige vos vaisseaux:
Science est son grand nom : instruits à ses travaux,
Anglais, et vous, marins de France,
Faut-il de vos duels ensanglanter ses eaux?

Voyez quel soleil pur a doré cette nymphe
Plus blonde qu'un rayon de miel!
Epanouis à son beau ciel,
De vos corps appauvris et froids fondez la lymphe :
Vos âmes, purgez-les de fiel.

O pays de force et de grâce,
J'ai pour vous tout l'amour qu'on a pour la beauté,
Et pour les seins féconds qui nous ont alaité !
De Brô-hâff descendit ma race,
Tout Celte se souvient du Pays-de-l'Été *.

En nous l'Elbe saumâtre, et les neiges des pôles
N'ont point infiltré leur langueur,
Tels le Chef nous mena, vainqueur,
Tels nous sommes restés à l'occident des Gaules,
Vierges d'esprit, vierges de cœur.

Toi, mère auguste, ô terre orphique,
De tes abaissements, mère, relève-toi !
Les barbares s'en vont, le sabre n'est plus roi :
Voici ta fille pacifique
Qui revient et formule une nouvelle loi.

Aux hardis écuyers rouvrez les hippodromes,
Leurs jardins aux nobles songeurs ;
Avec vos toits d'or, vos rougeurs,
Mirez-vous dans les mers, beaux temples polychrômes,
Et souriez aux voyageurs.

Pareilles aux blanches statues,
Que les âmes partout se dressent sans effort,
Sous les rayons du sud, sur les glaces du nord ! —
Les barrières sont abattues,
L'Esprit circule en paix de l'un à l'autre bord.

* Où fut plus tard Byzance.

Sur ce lac azuré, délices des étoiles,
Poussés par la vapeur ou poussés par le vent,
J'ai vu mille vaisseaux qui cinglaient au Levant :
Qu'allaient-elles chercher si loin, ces blanches voiles ?
Quel trésor apportait ce rouage savant ?

SYMBOLES.

A mes frères.

J'ai vu, près du Blaved qui tombe en ses bassins,
Le port de Lorient tout entouré d'écume,
Sauvagement le soir se coucher dans la brume ; —
Gênes sort de la mer avec ses hauts gradins,
Son môle en plein soleil, ses palais, ses jardins ;
L'odeur des orangers embaume ses approches,
Et le port retentit du carillon des cloches :
Si l'on entre, aussitôt mille détours obscurs ;
Vous sentez sur vos bras tomber l'air froid des murs ;
Tout est sombre et muet ; des boutiques d'orfèvres
Sortent des hommes bruns mordant leurs pâles lèvres ;
Quelque chose de triste et qu'on ne saurait voir
Glace cette cité de marbre blanc et noir : —
Dans notre Lorient tout est clair dès qu'on entre ;
De la porte de ville on va droit jusqu'au centre :
Ainsi marchent ses fils au sentier du devoir.

LES DEUX FLEURS.

LE VOYAGEUR.

Arrête ton cheval, saute à bas, mon vieux faune !
Et va, bon voiturin, du côté de la mer :
Sur le bord de cette anse où le flot est si clair,
Coupe, dans les rochers, coupe cette fleur jaune.

LE VOITURIN.

C'est une fleur sauvage, ô seigneur étranger !
Là-bas nous trouverons des bouquets d'oranger.

LE VOYAGEUR.

Non, laisse l'oranger embaumer le rivage,
Pour ces parfums si doux je suis barbare encor ;
Mais sur ma terre aussi poussent les landiers d'or,
Et j'aime la senteur de cette fleur sauvage.

Près du golfe de la Spezzia.

LE SEMEUR.

Ma vie est ailleurs et mon âme aussi.
Aux premiers brouillards s'enfuit l'hirondelle,
Mais juin la retrouve à son toit fidèle :
Pourquoi, bourgs d'Ellé, m'appeler ainsi?

Dieu plaça mon nid sous la fleur des landes,
Près d'une rivière au fond de granit,
Je vole aujourd'hui bien loin de mon nid,
Mais j'y reviendrai les ailes plus grandes.

Pour vous, ô Bretons, voyez mon amour!
Comme en tout pays et de plage en plage
Je m'en vais semant la plante sauvage,
Qui devant vos pas doit fleurir un jour.

Déjà dans Paris a germé la graine ;
Si vous y venez le cœur oppressé,
Vous dites : « Ici le barde a passé !
Voici la fleur d'or, sœur de la verveine. »

Qu'elle croisse aussi sous les myrtes verts,
Où tous les chanteurs, délices du monde,
Viennent saluer la lumière blonde ;
Où pour vous, amis, je sème des vers.

Mais, vous, protégez mes courses lointaines,
Car les énervés de cœur et d'esprit
Et tous ces gloutons que rien n'assouvit
S'en vont par troupeaux boire à nos fontaines.

LE RÊVE.

Cette nuit je rêvais. Sous une forteresse
Mon corps était couché (le rêve sait pourquoi),
Et bombes et boulets lancés avec adresse,
Tombaient incessamment, tombaient autour de moi ;
Tant que je m'écriai : « Si le ciel ne m'assiste,
Mon heure va sonner ; à mon âge c'est triste ! »
Résigné, j'attendais un des terribles coups :
« Qu'il vienne enfin, qu'il vienne et creuse aussi ma tombe ! »
Mais rien ne m'atteignait, car ma mère, à genoux,
Écartait en priant le boulet et la bombe.

A UN SAGE.

I

Sur les bords de l'Acqua-Sola,
Sage, vous méditiez plus d'une fraîche idylle,
A ces riantes fleurs mêlant d'un doigt facile
Celles qu'aux purs sentiers Platon vous révéla :
Un jour le Quirinal vous salua ministre :
(Temps d'espoir et de crainte, aube douce et sinistre !)
Le poëte se tut et l'orateur parla.

II

Sur les bords de l'Acqua-Sola,
Quand votre noble voix mourut dans la tempête,
Vous êtes revenu philosophe et poëte,
Et l'Idylle a souri vous disant : me voilà ! —
O sainte fleur de l'art que le vulgaire outrage,
Qui, lorsque tout périt, survit seule à l'orage,
Fleur que respirait Dante et qui le consola !

LETTRE A UN CHANTEUR DE TRÉGUIER.

Comme je voyageais sur le chemin de Rome,
Iannic Côz, une lettre arrivait jusqu'à moi;
On y parle de vous, brave homme,
Des chanteurs de Tréguier, vous le chef et le roi.

« Grâce à Jean, disait-on, sans tes vers point de fête.
Aux luttes, il les chante; il les chante aux Pardons;
Et le tisserand les répète,
En poussant sa navette entre tous ces cordons.

Mon Sonneur les sait mieux que matines et laudes;
Pour Iannic le chanteur, ce malin Trégorrois,
Il t'a dû bien des crêpes chaudes,
Bien du cidre nouveau pour rafraîchir sa voix. »

Voilà ce qu'on m'écrit et j'ai tressailli d'aise :
A moi le bruit, à vous le cidre jusqu'au bord ;
Sur un seul point, ne vous déplaise,
Beau chanteur, mon ami, nous serons peu d'accord.

Certain libraire intrus sous sa presse maudite
A repétri pour vous et travaillé mon grain;
Mon cœur de barde s'en irrite;
Moi-même dans le four j'aime à mettre mon pain.

Mangez-le. De grand cœur, ami, je vous le donne ;
Mais gardez, en l'offrant, d'y jeter votre sel ;
Assez pour la table bretonne
Mêlent au pur froment un levain criminel.

Si quelque nain méchant fendait votre bombarde,
Faussait l'anche, ou mettait du sable dans les trous,
Vous crîriez !... Ainsi fait le barde.
Le juge peut m'entendre : Ami, le savez-vous ?

Pourtant je veux la paix.—Pour les jours qui vont suivre
Ce triste hiver, voici ma nouvelle chanson ;
Que vos sacs se gonflent de cuivre ;
Bien repu, chaque soir, rentrez à la maison.

Des forêts à la mer poursuivez votre quête ;
Qu'on redise après vous « *Les Conscrits de Plô-meûr* » ;
Ne chantez pas à pleine tête,
Faites pleurer les yeux et soupirer le cœur.

LIVRE QUATRIÈME.

A FLORENCE.

CHEMIN FAISANT.

Quand le front porte encore sa chevelure blonde,
O délices de voir et d'aller par le monde ;
D'aller, tout à la fois pensif et confiant,
Laissant l'âme s'ouvrir à tout ce qui féconde :
Homme par la pensée et par le cœur enfant.

L'ÉGLISE BYZANTINE.

Une lune d'argent se penchait sur la terre ;
Nous, dans Pise-la-Sainte arrivés, aussitôt
Nous avons fait trois fois le tour du Baptistère,
Comme des pèlerins au temps du bon Giotto,
Et là, tout enivrés d'extases enfantines,
Dôme, nous embrassions tes portes byzantines ;
Puis cet hymne d'amour qu'inspire la Beauté
S'exhalant de mon âme, en pleurant j'ai chanté :

I

« De l'union des temps religieux symbole,
« Salut, art opulent, ô bel art byzantin,
« Où l'Europe et l'Asie ont mêlé leur parole
« Dans un accord libre et divin !

II

« L'esprit s'était enfui des temples de l'Attique,
« Pour son âge nouveau leur voûte manquait d'air ;
« Et voici qu'attristé du sombre arceau gothique,
« Il cherche un autre asile aussi calme et plus clair,
« A lui-même plus harmonique.

III

« Tu pourras l'accueillir, art humain et sacré,
« Avec toi l'âme monte à Dieu sans s'y confondre :
« Salut, docte formule, ô modèle épuré,
« Où des temps opposés les lois viennent se fondre ! » —

Et nous allions encor par la noble cité,
Aspirant son air doux, rasant ses larges dalles :
Tout brillait, revêtu d'une molle clarté,
Les vieux murs crénelés et les tours féodales;
Et le chantre, évoqué, des choses idéales,
Dante nous précédait avec solennité.

GIANNINA.

Près de Fiésole.

Plus de sombres pensers! Poëtes radieux,
Ouvrons à la beauté notre esprit et nos yeux;

Partout, dans les palais, sous le chaume paisible
Suivons-la; dans les cœurs voyons cette invisible;

Et comme aux jours de foi couronnés par les arts,
Que la consolatrice enchante les regards!...

La grâce vit encor, la grâce florentine,
Elle qu'aimaient le marbre et la toile divine.

Hier, j'ai vu s'unir dans un groupe charmant
La bouche d'une mère et celle d'une enfant.

Légère, elle passait, sur le front sa corbeille,
Où dormait dans les fleurs sa fille, fleur vermeille :

De cette blonde enfant elle a fait son bijou,
Blanche agrafe à son cœur, collier d'or à son cou;

Sur le bord du chemin parfois elle la pose,
Et donne son sein blanc à cette bouche rose;

Puis, telle que l'oiseau s'élançant du buisson,
Joyeuse elle reprend sa route et sa chanson...

Et moi, qui m'en venais morne et baissant la tête,
Devant ce frais tableau, réjoui, je m'arrête.

Influence charmante! Aimant de la beauté!
En me laissant aller à mon cœur, j'ai chanté.

O vivante madone et si pleine de grâce!
Les fleurs de poésie ont germé sur sa trace.

A Jules Sandeau.

Voulez-vous ce bleuet de mon humble chemin,
Poëte qui semez des lys à pleine main?

HEURES DE TRÊVE.

Et de mes jours et de mes nuits
Ce rêve était le premier rêve ;
Je disais : que dans mes ennuis
Dieu m'accorde au moins une trêve !

J'ai ce repos, Dieu soit béni !
Pourtant ma tristesse est pareille :
Chaque jour est sitôt fini !
La nuit j'y songe et me réveille.

Un cœur sous le mal affaissé
Dans le présent ne sait plus vivre,
La dure épreuve du passé
Lui fait craindre ce qui doit suivre.

Moment calme et réparateur
Où l'âme à peine se confie,
Oh ! ne passez qu'avec lenteur,
Doux épisode de ma vie !

Florence.

L'ALEATICO.

A Ferdinando Rosellini.

La poésie émane,
Émane mollement du vase de mon cœur,
Depuis que j'y versai cette heureuse liqueur,
Douce comme le ciel de la blonde Toscane.
Et quoi! le bon Pétrarque oublia la boisson.
Où le barde étranger enivre sa chanson!
Ah! ce vin réjouit l'esprit sans qu'il l'offusque!
Je l'appelle un nectar, un élixir divin :
Si j'étais le Grand-Duc, je boirais de ce vin
Dans un beau vase étrusque.

Tu vois dans ce palais ce grand arc et son dard :
Eh bien, Toscan subtil, je l'appelle un symbole.
— Oui, Barde, saluons ce symbole de l'art
Qui nous sert à lancer la divine parole :
Homère l'inventeur au poëte romain
Le transmit; depuis Dante il va de main en main.
Dis : ai-je pénétré l'ingénieux emblème?
— Bien, Toscan. Cependant l'arc a-t-il voyagé?
Ou, d'Homère à Milton (grand et nouveau problème!),
Tous ont-ils changé d'arc quand le but a changé?

Quelle est prompte et subtile
La flamme de l'esprit chez vous, peuple toscan!

Elle éclate soudain comme un feu de volcan,
Ou jusqu'au fond du cœur pénètre comme l'huile.
Instruisez un barbare égaré dans vos murs !
Versez-moi de ce vin fait des fruits les plus mûrs !
Il vous donne la force, il vous donne la grâce.
Des Celtes à Florence un vestige est resté :
Par leur grand souvenir et ce vin exalté,
Je veux chanter ma race.

Le char celte, le char tout en bois de bouleau,
Je l'ai vu ! Le timon, le cercle de la roue
Avec les membres durs et tors d'un arbrisseau
Furent construits, sans bronze ou fer ; rien qui les noue.
A Florence, au milieu des arts dans leur splendeur,
Pour un enfant de l'ouest ce char a sa grandeur.
Où sont les deux coursiers, les coursiers blancs du Celte ?
Leurs attaches de cuir pendent le long du char :
Lui-même où donc est-il le guerrier jeune et svelte ?
Qu'il vienne l'arc en main et lance au loin son dard.

La poésie émane,
Émane mollement du vase de mon cœur,
Depuis que j'y versai cette heureuse liqueur,
Douce comme le ciel de la blonde Toscane.
Eh quoi ! le bon Pétrarque oublia la boisson
Où le barde étranger enivre sa chanson !
Ah ! ce vin réjouit l'esprit sans qu'il l'offusque !
Je l'appelle un nectar, un élixir divin :
Si j'étais le Grand-Duc, je boirais de ce vin
Dans un beau vase étrusque.

LA FLEUR QUI M'EST DOUCE.

L'accord des vers et des lyres
Murmure dans son sommeil :
Il a de nobles délires,
Il rêve marbres, porphyres,
Temples au fronton vermeil.

S'il s'éveille, tout enchante
Sa pensée et son regard ;
Et, lyre lui-même, il chante
Et la nature vivante
Et les symboles de l'art.

Il dit le jeune Persée
Debout le glaive à la main,
Et, prompt comme la pensée,
Hermès, dieu du caducée,
Au ciel prenant son chemin.

Tous les dieux de l'Étrurie
Dans leurs vêtements soyeux
Passent ; et la théorie
Déroule avec symétrie
Ses anneaux mystérieux.

Puis Cimabué, grave et calme,
Erre autour de la cité :

Armé de sa docte palme,
Il reflète d'un front alme
La primitive beauté.

Fleur, d'où le savoir émane
Comme un parfum épuré,
Par un invisible arcane,
De toi, beau lys de Toscane,
Tout esprit s'est enivré :

Pourtant la fleur qui m'est douce
Croît sur les caps de la mer ;
Sauvage comme la mousse,
Sans l'art de l'homme elle pousse,
Libre au bord du gouffre amer.

A MA MÈRE EN ITALIE.

Elle voulut partir, malgré le poids des ans,
Pour suivre en Italie un de ses chers enfants,
Cœur d'or, solide esprit, mais faible créature,
Et que l'art confiait aux mains de la nature.
En vain lui disait-on : « C'est trop loin. — Non, j'irai.
« S'il part d'ici sans moi, seule ici, j'en mourrai.
« Est-ce trop de nous deux (une mère, une femme),
« Pour bien soigner son corps, pour réjouir son âme?
« Et puis, vous le savez, j'ai là mon autre fils,
« Que le soleil retient aussi dans ce pays,
« Le premier né d'eux tous, ma ressemblance même,
« Pauvre chanteur errant qui me fuit, mais qui m'aime.
« Ah! tout mon cœur se trouble!.. Allons, pas de refus!
« Je me fais vieille, hélas! ne le verrai-je plus! » —
Et tu suivis ton cœur, qui seul te persuade,
Pour voir ton fils absent et voir ton fils malade.

Oh! dans l'hôtel de Gène et dans cet escalier,
Quand tu me rencontras au détour du palier,
Oh! comme tu m'ouvris tes bras, et quelles larmes
Sortirent de nos yeux toutes pleines de charmes,
Si bien que, près de nous, sans oser se montrer,
Un serviteur pleurait en nous voyant pleurer! —
Mais bientôt nous voilà tous quatre par la ville;

Moi, dans ces murs brillants de leur gloire civile,
Guide joyeux et fier, en passant je nommais
Tous ces monceaux de marbre appelés des palais ;
Et je voyais ton corps, courbé par le voyage,
Se dresser, et la joie éclairer ton visage.
Tout ce qu'a de plus grand ou la nature ou l'art,
Tout aura donc brillé sous tes yeux, bien que tard :
Spectacle inespéré, merveilles inouies,
Que tu pourras longtemps conter à tes amies,
Quand vous prenez le frais au bord du grand chemin,
Ou, durant les chaleurs, sur le banc du jardin.
Dans Gêne et dans Florence ainsi quelques semaines
Passèrent, jours heureux pourtant mêlés de peines,
Car chaque heure disait qu'il faudrait se quitter ;
Et je vous vis un soir en voiture monter.
O moment du départ, baisers, adieu suprême !
Odieuse voiture emportant ce qu'on aime,
Et qui vous laisse seul ! Puis, l'on va dans un coin
Tomber sur une pierre et pleurer sans témoin !..

Aujourd'hui, de retour dans ta ville bretonne,
Quand tu passes plus d'un se retourne et s'étonne :
« A son âge, partir ! » Or, dans notre cité,
Pour un exploit moins grand, jeune, on serait cité,
Par ce pieux voyage une noble couronne
S'ajoute à l'humble éclat qui déjà t'environne ;
Car si quelque chanteur, des amis du dessin,
Tous des enfants de l'art sortirent de ton sein,
On dit : « voici la mère ! » Oui, même les merveilles
Qui, le jour, m'inspirant, la nuit charment mes veilles,
Ont doublé de douceurs ; toujours s'en vont mes pas

Où nous allions, ton bras appuyé sur mon bras;
Et dans les grands palais, la riche galerie,
Dans l'église où pour moi tu priais attendrie,
Partout me rappelant ton cœur pur et ton goût,
Ma mère, je te vois et je te suis partout.

CAMÉE.

J'ai vu tes quatre enfants, tes quatre filles blondes,
S'en aller à l'école avec leurs têtes rondes,
Leurs cheveux blonds et courts ; et toi, dans le chemin,
Comme leur grande sœur tu leur donnais la main ;
L'ouvrage terminé, le soir, à la même heure,
J'ai vu tes quatre enfants regagner leur demeure,
Leurs livres avec ordre attachés sous leurs bras,
Songeant a leurs leçons qu'elles disaient tout bas ;
Et toi, les retrouvant si fraîches, si légères,
Tu revenais joyeuse avec tes écolières.
C'était, soir et matin, durant ce bel été,
Comme un chœur gracieux égayant la cité.

LES FRÈRES DE LA MISÉRICORDE.

A coups redoublés le Bargello sonne,
Mon pâle voisin quitte le café ;
Toujours plus bruyant le tocsin résonne.
Un autre s'en va : qu'est-il arrivé ?

— « Seigneur, nous logeons dans la même auberge,
Quels sont ces gens noirs couverts jusqu'aux yeux?
Pour porter des morts et tenir un cierge,
Leurs doigts sont bien blancs? Je suis curieux.

— Seigneur étranger, nul ne peut connaître
Ces hommes voilés pour faire le bien :
C'est un ouvrier, le Grand-Duc peut-être ;
Sous cet habit noir chacun est chrétien. »

A UN RELIGIEUX.

Tu n'as point redouté le cloître solitaire,
Le silence, et la règle invariable, austère,
Les macérations de la chair et du cœur,
Et quatre fois par jour les stations au chœur.
Tu prononças tes vœux ferme et tout d'une haleine ;
Et, lorsqu'on te vêtit de la robe de laine,
Qu'on rasa tes cheveux, sur ce front tonsuré
Sans pâlir tu jetas l'habillement sacré.
Aujourd'hui doux et calme au milieu de tes frères,
Ensemble vous passez les heures en prières,
Et vous errez, le soir, à l'ombre du jardin,
Comme ces saints reclus que peignait Pérugin,
Qui marchaient deux à deux entourés d'auréoles,
Et la paix de leur cœur coulant dans leurs paroles.

Si jeune, avec un corps plein de joie et de feu,
D'ordinaire à ce monde on ne dit point adieu ;
On lutte plus longtemps ; sous une robe noire
On a peur d'étouffer tout amour, toute gloire ;
On se confie au temps, à ses amis, au sort,
Quelquefois en secret on espère en la mort :
Quand tout fait faute, heureux qui sur toi se replie,
O résignation, grande et sainte folie !
Hélas ! Il est au monde, au milieu de nous tous,
Des êtres que le sort a brisés de ses coups,

Cœurs résignés aussi, mais sans feu, sans extase,
Esprits ou corps souffrants que leur mal seul embrase,
Ces fiers infortunés passent silencieux,
Graves, froids et cachant leurs pleurs à tous les yeux.
Ils savent qu'aujourd'hui toute plainte importune,
Mais qu'on est trop vengé par la douleur commune;
Ils savent, si le mal les poigne, y mettre un frein,
Offrir à tout venant un visage serein,
Et trouver sans efforts l'expression choisie
Pour discourir sur Dieu, l'âme et la poésie.
Oh! cent fois plus heureux au fond de ton couvent,
Sous les frais oliviers où tu t'en vas rêvant,
Dans ton cloître de pierre, au fond de ta cellule,
Mille fois plus heureux, si tu peux sans scrupule
Te dire tout à Dieu; si l'arbre de la foi
Où tu vins t'appuyer, n'a point fléchi sous toi;
Si, comme au premier jour, humble, tendre et fidèle,
Tu suis avec candeur Jésus ton doux modèle;
Si tu ne glisses pas dans son étroit sentier;
Si sa mystique chair te nourrit tout entier!

Quand tu partis (ce fut ta dernière faiblesse),
Sur le refuge ouvert à ta longue vieillesse
Tu voulus un ciel chaud, un air pur et joyeux,
Pour t'égayer un jour, pauvre religieux!
Renonçant à l'amour de toute créature,
Du moins tu voulus vivre encor dans la nature.
Près du beau fleuve Arno, sous le ciel florentin,
Tu choisis ton abri. C'est là que le matin
S'emplit de bruits charmants; et que la luciole,
Le soir, le long des eaux mollement glisse et vole;
Là des citronniers d'or couronnant la cité;

Des palais, et des tours, et le fleuve argenté,
Le noble fleuve Arno qui dans sa transparence
Reflète avec orgueil les vieux ponts de Florence !

Sans ce triste hasard, nous nous serions aimés !
A ses yeux en passant comme à demi fermés,
A sa molle pâleur, à cette douce haleine
Qui sortit de sa bouche et vint jusqu'à la mienne,
Tout mon cœur tressaillit, elle aussi (je l'ai vu)
Sentit à mon approche un frisson imprévu ;
Son beau front se tourna ; — mais, au seuil de l'église,
Entre elle et moi déjà la foule s'était mise ;
Et de loin vers l'Arno la regardant marcher,
Timide voyageur, je n'osais approcher.

Un prince de Léon (Léon en Armorique)
Vers le monde enchanté sur un char s'envola ;
Puis, les yeux éblouis par ce monde féerique,
Muet d'amour, il se troubla.

Je t'ai promis des vers, brune enfant de Florence,
Mais pour te bien louer les muses de la France
Ont une voix amère ; et nul ne m'a doué
Du grand art que chez toi retrouva Cimabué.
De son art tout divin si j'avais le mystère,
Tu serais un bel ange ; et comme au Baptistère
Sur la porte de bronze on voit un séraphin
Qui chante vers le ciel son cantique sans fin,
Ainsi tu chanterais rayonnante de gloire,
Et tu tiendrais en main un long archet d'ivoire,

Las ! disait dans son cœur le prince de Léon,
Que ne suis-je saint Luc ou que ne suis-je Orphée !
Comment peindre le ciel avec notre limon,
Et comment chanter une fée ?

Dans un enclos voisin du grand palais Pitti,
Vous, mon âme, restez quand je serai parti ;
Ou qu'après moi, du moins, une part de vous même,
Mon âme, reste encor dans cet enclos que j'aime !
Errez, errez sans fin à l'ombre des grands murs,
Passez devant la grille et parmi les blés mûrs ;
Le soir, n'oubliez pas les vaches dans l'étable,
Vous y boirez du lait qui fume sur la table ;
Et parfois vous viendrez vers mon pâle horizon
Me dire ce qu'on fait dans la chère maison.

Globes, ciel éthéré, régions sans égales
Où plane comme un dieu l'héritier d'Occismor,
Durement retombé des sphères idéales,
Pourra-t-il respirer encor ?

Le long du Mugnoné, de Florence à Fiésole
Je m'en vais, attachant mes yeux sur chaque saule ;
Je passe le torrent, sur son lit desséché
Je m'incline, et sans voir je reste ainsi penché ;
J'aspire autour de moi les parfums de la route ;
Si la voix d'un oiseau sort des buissons, j'écoute ;
Me voici dans Fiésole ; et le soir, au retour,
Mon cœur qui se souvient s'emplit encor d'amour :
Longtemps il reviendra, dans ses jours de souffrance,
Le long du Mugnoné de Fiésole à Florence.

On revient sans ennui par un si doux chemin,
Disait le prince, errant sous des berceaux de rose ;
Et les choses d'hier plairont encor demain,
Si le cœur se mêle à ces choses.

J'ai dit : tu vas la voir pour la dernière fois,
Regarde bien ses traits pendant que tu les vois!
Hélas! regarde bien ses tempes florentines,
Ses yeux bruns, son sourire, et sous ses lèvres fines
Toutes ses belles dents ; regarde bien encor
Ses cheveux sur ce front couleur de miel et d'or;
Retiens, si tu le peux, son accent, ses manières,
Et garde dans ton cœur ses paroles dernières;
Et puis, en t'en allant, attendris ton regard,
Afin qu'on se souvienne un peu de ton départ.

Quels furent les adieux du prince et de la fée?
Elle écarta les plis de son voile d'azur ;
Et lui, comme un parfum pour son âme étouffée,
S'enivra de son souffle pur...

PALINODIE.

(Après un voyage.)

Gaz, nouveautés, parleurs, sont arrivés de France,
Le mystère charmant s'est enfui de Florence.
Après l'ardent soleil, plus de grand palais noir
Où les yeux enflammés se reposent le soir,
Plus de grave pensée à suivre sur les dalles,
Comme Dante faisait en traînant ses sandales,
Quand devant la Madone un peu d'huile brûlait,
Feu solitaire et pur qui saintement veillait ;
Une foule bruyante en tous lieux vous coudoie,
Même la volupté s'attriste à cette joie :
O rêverie, amour, Esprits silencieux,
Les Démons turbulents vous chassent vers les cieux !
Vous, artistes, amants de la beauté choisie,
Comme de pur éther vivant de poésie,
Vous dites, retrouvant ici l'ennui du nord :
Allons, allons plus loin, pour voir si tout est mort !
Gaz, nouveautés, parleurs, sont arrivés de France,
Le mystère charmant s'est enfui de Florence.

LIVRE CINQUIÈME.

A ROME.

LETTRE A BERTHEL.

Écris-moi, mon ami, si devant ta faucille
Le seigle mûr de couleuvres fourmille;
Dis-moi, brave Berthel, si les chiens altérés
Errent par bande aux montagnes d'Arréz.

Hélas! durant ce mois d'ardente canicule,
Tout fermente; et partout un noir venin circule.
Pour charmer les serpents tu m'as dit tes chansons :
Quand, dressés sur la queue, ils sifflent prêts à mordre,
On siffle : eux de rentrer leur dard et de se tordre,
Et, charmés, de s'étendre aux rebords des buissons.

Ainsi, d'un pied hardi je vais dans la campagne.
Puis je porte à la main un bâton de Bretagne,
(De nœuds égaux formé, garni d'un bout de fer) :
La fougère suffit pour trancher les couleuvres;
Mais les chiens dans ce mois errent, je crains leurs œuvres,
Eux craignent mon bâton lorsqu'il tourne dans l'air.

Écris-moi, mon ami, si devant ta faucille
Le seigle mûr de couleuvres fourmille ;
Dis-moi, brave Berthel, si les chiens altérés
Errent par bande aux montagnes d'Arrèz.

Près de Frascati.

AUX ENVIRONS D'ALBANO.

Bois où se sont perdus Merlin et Viviane,
Aviez-vous plus d'arôme aux coupes de vos fleurs?
Plus d'émail à vos pieds? Sur la verte liane
Les oiseaux brillaient-ils de plus riches couleurs?
O délices du lac d'Albane!

Calme et parfum! Et puis des couples gracieux
Qui la main dans la main, lentement, sous les chênes,
Vont former quelque danse aux collines prochaines.
Je passe et poliment on me sourit des yeux.
Ainsi, vers Comanâ, cheminant un dimanche,
De chaque feutre noir, de chaque coiffe blanche,
M'arrivait un bonjour, mais grave et sérieux.

Ébloui des splendeurs de cette terre épique,
A midi je m'assieds sous la chaleur du jour;
Je tourne encor les yeux vers la Sabine antique,
Puis, vaincu, je les ferme au bruit d'un chant rustique:
Un jour Milton dormant eut un baiser d'amour.

Pour les dames allant vers leur villa de marbre
Sans gloire et sans lauriers mon front ne brille pas;
Mais, filles d'Albano, sous l'ombre de cet arbre
Arrêtez, arrêtez vos pas!
Les lèvres qui chantaient ma jeune paysanne,
S'ouvrent encore et mon cœur en émane. .

A. S MAUTO.

(Nom italien de saint Malô.)

Comment, bon saint Malô, pauvre évêque breton,
Une église de Rome a-t-elle pris ton nom?
Ah! dans cette cité païenne et catholique,
Quand, fatigué de voir et d'admirer toujours,
Enfin je découvris ton humble basilique,
Ah! cirques et forums, colonnades et tours,
Comme tout disparut! et, durant quelques jours,
Mon pays me revint frais et mélancolique.
Malô, l'illusion fidèle me poursuit :
Ton bâton pastoral dans Rome me conduit.

Hier encor j'errais, et maisons, monastères,
Théâtres, tout dormait; le Tibre coulait noir,
Et je suivais ses bords, lorsque, par ce beau soir,
Saint-Pierre m'apparut inondé de lumières :
Avait-on allumé pour mon saint inconnu
Cette fête magique où seul j'étais venu?
Des milliers de flambeaux (grandeurs toutes romaines!)
Eclairaient sans témoins et le dôme et la nuit,
Et sous la colonnade on entendait le bruit
Des immenses fontaines.

Eclat du Vatican, luxe pontifical,
M'écriai-je, ici-bas vous n'avez point d'égal!

Le ciel allume seul une pareille fête,
Délices de l'Arabe errant dans les déserts ;
Immobile et serein, seul, après la tempête,
Sur l'Océan plaintif il tient ses yeux ouverts,
Pour apaiser la vague et les grands monstres verts ;
Malô, de tels flambeaux scintillaient sur ta tête,
Quand, guidant ton esquif, un ange aux ailes d'or
T'envoyait convertir les païens de l'Arvor !

Patron des voyageurs, les fils de ton rivage,
Venus à ce milieu de l'univers chrétien,
Connaîtront désormais ton nom italien
Et tu seras un but dans leur pèlerinage.
Les plus tendres de cœur à Rome apporteront
Quelques fleurs des landiers pour réjouir ton front :
Mais là-bas, près des mers, sous ta sombre chapelle,
Fête-les au retour, bon saint, et souris-leur
Quand sur ton humble autel ils mettront une fleur
De la ville éternelle.

POUR L'ACADÉMIE DE FRANCE A ROME.

Inscription.

Ici la ruche d'or des abeilles de l'Art.
Chaque automne, fuyant la Seine et son brouillard,
Fervents nous arrivons sous l'abri des grands arbres,
Près du buis odorant qui pousse entre les marbres,
Dans la chaleur et la clarté,
Nous venons recueillir le miel de la Beauté :
Car la divine fleur qu'Homère fit éclore,
La fleur de poésie a son arôme encore.
Et de la ruche d'or quand te vient la moisson,
Tu savoures, Paris, sous ton pâle horizon,
Oubliant, ce jour-là, tes bruits et tes secousses,
Le miel savant de l'Art qui fait les mœurs plus douces.

LES CORNEMUSES.

Un pauvre Italien, de figure romaine,
Jouant de la *piva* tristement se promène ;

Or, nul pour l'écouter ne s'arrête, et l'enfant
De maison en maison toujours s'en va chantant.

Un seul, au premier bruit de l'instrument rustique,
Tressaillit (il venait celui-là d'Armorique) :

Ami, prends cet argent et sonne encore un air !
Vous, mes yeux, fermez-vous à ce ciel pur et clair !

Ah ! le *corn-boud* résonne au loin, l'océan fume,
Et la fille d'Arvor a passé dans la brume ;

Plus légère en passant qu'une biche aux abois,
Ou qu'une blanche fée aux clairières des bois...

Sonne encore, ô *piva*, sonne, instrument sauvage !
Une voix te répond sur un autre rivage ;

De l'est à l'occident, pays, répondez-vous :
L'un si cher à mon cœur, l'autre à mes yeux si doux !

Qu'aujourd'hui ma province en songe m'apparaisse,
Là tous mes souvenirs, là toute ma tendresse ;

Un jour si le *corn-boud* chante aux brouillards d'Arvor,
Je dirai : levez-vous devant moi, pays d'or !

Et la rouge Sabine et l'Italie entière
Éblouiront mes yeux avides de lumière.

LES FLEURS SOMBRES.

A Xavier Marmier.

Écrase à tes pieds la mélancolie,
Cette fleur du nord et d'un ciel souffrant,
Dont le froid calice inondé de pluie
S'exhale en poisons et trouble Ophélie
Le long du torrent.

Mais aux bords latins si tu veux descendre,
La tristesse y croît, fleur bonne au plus fort,
Qui rend l'homme doux et la femme tendre,
Et calme l'esprit quand il faut s'étendre
Aux draps de la mort.

ASPIRATIONS.

Que de fois mon esprit a crié : Liberté !
Quand mon cœur murmurait tout bas : Autorité !

Admirons la pensée aussi libre que l'aigle,
La suprême raison qui trouve en soi sa règle,
Le peuple déjà mûr à proclamer ses droits
Et qui dans son forum semble un conseil de rois ;
Mais aimons le ramier fidèle à sa colline,
La pensée humble et douce et la foi qui s'incline ;
Aimons l'homme ingénu que son cœur seul défend
Et le peuple soumis à Dieu comme un enfant.
Vous fûtes mon soutien à travers cette vie,
Sœur de la Piété, noble Philosophie !
Ma force vient de vous. Fatigué, sans chemin,
Vous m'avez prudemment ramené par la main,
Et dans un ciel d'été comme on voit les étoiles,
Votre doigt m'a montré le beau pur et sans voiles ;
Et pourtant bien des fois lisant dans vos jardins,
Sous vos portiques frais entourés de gradins,
Je songe encore au temple, à ses riants symboles :
Mon cœur faible a besoin du lait des paraboles.
Hélas ! il fut un temps où la terre et le ciel
Chantaient et célébraient un hymne universel,
Sur le sommet des monts, sur les eaux, dans la plaine,
Quand tout vague soupir, toute voix, toute haleine
Étaient les mille accords de ce clavier divin

Que les anges de Dieu faisaient vibrer sans fin :
Instrument plein d'amour, concert sublime et tendre,
Que l'oreille de l'homme alors pouvait entendre ;
Par lui-même parlant un langage inspiré
De la création menait le chœur sacré !

HYMNE.

Au Père.

Nous pouvons comparer la Divinité à un triangle dont les trois côtés sont égaux.

LES PLATONICIENS.

I

Pure essence de tout, dont un nombre est l'emblème,
Combien de fois, type suprême,
Trouvas-tu ton bonheur à sortir de toi-même?

Combien, après tes longs travaux,
Beau triangle mystique aux trois côtés égaux,
Es-tu rentré dans ton repos?

Puissance, Amour, Sagesse, ô mouvant équilibre!
Accord triple qui toujours vibre!
Dans ses épanchements force incessante et libre!

Nos temps venus, sainte Unité,
Tu te développas selon ta volonté,
Et l'univers fut enfanté.

Belle œuvre harmonieuse en tout ce qu'elle enferme,
Où, comme la fleur à son germe,
Chaque être répondait à son principe et terme.

Pour l'être simple mais complet,
Sans voile dans les cieux le triangle brillait.
Dans l'homme imprimant son reflet.

Crime ou faiblesse, un jour,—(Trinome, grâce! grâce!)
Amour, Sagesse, tout s'efface!...
Toi seul, Père indulgent, n'as point caché ta face.

II

Homme marqué du sceau fatal,
A présent suis la voie où t'a lancé le Mal,
Esprit boiteux, cœur inégal!

Des humaines erreurs va dérouler la trame,
Et triste de ton propre blâme,
Tâche par le savoir de refaire ton âme.

O labeur toujours avorté!
Entrevoir l'astre pur toujours d'un seul côté,
Jamais toute la vérité!

Pèlerin vague, errer de système en système,
Et, l'œil louche, la face blême,
Étudier le monde et soi comme un problème!

Seigneur, il est long le détour
Qui doit ramener l'homme à son premier séjour,
Jardin de candeur et d'amour.

Sur sa route pourtant vous lui versiez la manne,
Et celui qui de vous émane,
Père, vint racheter ce captif d'Arimane.

Et Lui, l'Esprit, l'ardent Milieu,
Sur ce front autrefois illuminé par Dieu
Descendit en langues de feu.

III

Ainsi, marchant vers vous, Sagesse, Amour, Puissance,
Sous l'arbre vert de sa naissance
L'homme un jour s'assoira fort d'une autre innocence.

Le théâtre de son labeur,
Ce monde, il le rendra baigné de sa sueur,
Changé, mais comme lui meilleur.

Et toi, triple clarté, que nul œil n'a sondée,
Mais que tous voyaient en idée,
Des dôl-men de la Gaule aux autels de Judée,

Dans ton éclat primordial,
Tu brilleras encor sur ton ciel de cristal,
Beau triangle équilatéral !

LE GLADIATEUR.

A Edouard Turquety.

Dans Rome capitale, impératrice et reine,
Cent mille spectateurs, l'œil fixé sur l'arène,
Y regardaient mourir
Le beau gladiateur qui, couché sur le sable,
Étouffait dans sa gorge un râle insaisissable,
Sans paraître souffrir.

Car c'était là sa gloire à lui, vaillant athlète,
De périr noblement et sans baisser la tête,
Mais tourné vers les cieux ;
Il fallait, pour mieux plaire à son juge terrible,
Que la mort fût décente et que l'instant horrible
Ne blessât point les yeux.

Ainsi, poëtes saints aux deux ailes de flamme,
Qui parcourez le monde en répandant votre âme
A travers les chemins,
Quand vous mourez d'ennuis autant que de vieillesse,
Au suprême moment levez avec noblesse,
Levez au ciel les mains.

Au Colysée.

EN TRAVERSANT LE FORUM.

Sous ces arcs où passaient vos aïeux dans les fers,
Ces temples, ces palais volés à l'univers,
Pour vous, la torche en main, hurlant sur vos cavales,
Quelle âpre volupté, Goths, Huns, Alains, Vandales,
Par le fer et le feu de venger les humains,
O Barbares, fléaux des barbares Romains!
L'Orgueil, et l'Avarice et la Luxure immonde
S'enfuyaient devant vous, rénovateurs du monde;
La Louve et ses petits, avides carnassiers,
Mouraient enfin, mouraient sous vos libres coursiers!

AUX PRÊTRES DE BRETAGNE.

Des hommes éloignés du sol de leurs ancêtres,
Par force, par devoir, ou par un vague ennui,
A vous, chefs du troupeau, nos évêques, nos prêtres,
Ces esprits inquiets écrivent aujourd'hui.

Nous n'irons pas troubler les pères et les mères,
Vous, leurs guides secrets, cette lettre est pour vous ;
Et n'ayant à parler que de choses amères,
Nous ne parlerons pas dans la langue de tous.

Est-il vrai ? dans les bourgs et les plus humbles trèves
Les écoles d'enfants surgissent par milliers,
Tant que le bruit des flots murmurant sur les grèves
Ne pourrait plus couvrir la voix des écoliers.

Bien ! Il faut que la terre où toute vie abonde
Reçoive et rende au jour la semence des blés,
Et que l'esprit de l'homme, autre terrain, féconde
Les germes immortels en lui-même assemblés.

Mais, prêtres, est-il vrai ? Dans ces classes sans nombre
Notre langage à nous ne résonne jamais ;
Nos vieux saints ont pleuré dans leur chapelle sombre :
« Las ! dit Hoel, les fils des guerriers que j'aimais ! »

Donc, à notre retour, du milieu de la lande
Le joyeux *ali-ké* ne s'élèvera plus,
Les pâtres traîneront quelque chanson normande,
Et nous serons pour eux comme des inconnus.

Oh ! l'ardent rossignol, le linot, la mésange
Pour louer le Seigneur n'ont pas la même voix :
Dans la création tout s'unit, mais tout change,
Et la variété, c'est une de ses lois.

Le niveau, c'est la mort ! — O prêtres d'Armorique,
Si calmes, mais si forts sous vos surplis de lin,
Anne laissa tomber le joug sur la Celtique :
Sauvez du moins, sauvez la harpe de Merlin !

Par-delà le détroit, chez nos frères de Galles,
On n'a point oublié la bannière d'azur :
Le barde vénéré siége encor dans les salles,
Et des livres fervents prônent le grand Arthur !

Prêtres, je vous le dis : vous, nos maîtres, nos sages,
Refroidissant les cœurs par trop d'austérités,
Vous avez aboli les antiques usages,
Et le peuple ennuyé rêve les nouveautés.

Devant vous les lutteurs se sauvent de Cornouailles,
Vous coupez les cheveux des jeunes gens de Scaer,
Et, pasteurs des esprits, vous n'avez pour vos ouailles
Qu'un langage incorrect et d'un mélange amer.

Niveleurs imprudents ! la vieille langue éteinte,
Tous les vices nouveaux chez vous arriveront,

Et si vous élevez sur l'autel la croix sainte,
Nul au pied de la croix n'inclinera son front.

Dieu vous donna le soin de la vivante chaine,
Il en est temps, soudez ses mystiques anneaux ;
Affermissez le roc où doit grandir le chêne ;
Entretenez la digue où s'amassent les eaux. —

Et toi dont le premier j'ai chanté les bruyères,
Qui vivras dans mes vers avec tes chastes mœurs,
Pardonne, ô mon pays, et pardonne à mes frères
Si nous jetons de loin ces sinistres clameurs !

Tout amour est craintif ! Puis, une telle crise
Semble bouleverser tes flancs près de s'ouvrir !
Mais, fidèle à toi-même et gardant ta devise,
Bretagne, tu diras encor : « *Plutôt mourir !* »

SUR D'ANCIENS AMIS.

Tes blancs cercueils de marbre, ô villa d'Albani,
Ont dès longtemps perdu leurs reliques superbes,
Mais la fleur y reluit fraîche parmi les herbes :
Tels les cœurs d'où mon nom semble à jamais banni,
Où survit mon amour, cette fleur immortelle,
Embaumant des tombeaux qui ne savent rien d'elle.

A LA MAISON D'HORACE.

Tivoli.

Aux murs de ta maison, sous les frais oliviers
Où tes mètres savants s'accordaient avec grâce,
Un poëte est venu rêver dans tes sentiers,
Sage et riant poëte Horace.

Plus de parvis sonnant sous les pieds du danseur,
Plus d'onix élégant, de coupe de sardoine ;
Où ta lyre a chanté psalmodiait au chœur
La voix monotone d'un moine.

Mais le vin brillait là parmi les gazons verts,
Les vallons déployaient leurs douceurs immortelles,
Là cueillant une fleur, je murmurai tes vers
Au murmure des cascatelles.

TALISMANS.

Talismans d'amitié, triple et mystique envoi,
Protégez ceux que j'aime et parlez-leur de moi.

I

Les vers comme les chants ont un pouvoir féerique,
Ainsi le croit Eir-inn ou la verte Armorique.
Dans ton berceau d'osier, un matin, cher enfant,
On cachera ces vers : leur pouvoir te défend ;
Mais vers Clone-menâ, froid pays de ta mère,
Un jour, quand tu suivras le daim sur la bruyère,
Pense au barde breton, alors muet vieillard,
Et chante au son du cor ses vers dans le brouillard
Les chants comme les vers ont un pouvoir féerique,
Ainsi le croit Eir-inn ou la verte Armorique.

II

Bonne grand'mère, à toi les célestes soutiens !
Ce chapelet bénit par le chef des chrétiens,
Tout près de ton fauteuil suspends-le dans ta chambre
Vois, ses cinquante grains sont d'aloès et d'ambre :
Qu'ils parfument entre eux ton modeste réduit,

Et, t'occupant le jour, te consolent la nuit !
L'hiver de notre vie est souvent morne et sombre,
Et de tes pleurs secrets seule tu sais le nombre ;
Prends donc ce chapelet, et puisse chaque grain
Défilé sous tes doigts entraîner un chagrin!

III

Celui qui recevra cette feuille séchée,
De mon envoi pieux aura l'âme touchée.
A Sant-Onofrio je la cueillis un soir
Sous le chêne du Tasse, ombrage calme et noir
Où jadis entouré de moines au front blême,
Lui, plus triste qu'eux tous, leur lisait son poëme :
Là vint pour s'abriter le grand infortuné
Attendant que le jour du triomphe eût sonné,
Et c'est là qu'il mourut; car nous autres poëtes,
Toujours nous demandons des couvents ou des fêtes.

Talismans d'amitié, triple et mystique envoi,
Protégez ceux que j'aime et parlez-leur de moi.

L'HOTELLERIE.

Nous sommes de gais voyageurs,
Un peintre de Baden, un sculpteur, des poëtes,
Pour toute belle chose ayant des âmes prêtes,
Les fermant aux soucis rongeurs :
Nous sommes fils de l'art et de gais voyageurs.

Pays du Latium, adieu !
Au pied de ses volcans voici la Grande-Grèce,
Où l'esprit est esclave et la terre maîtresse :
Salut à la terre de feu !
Pays du Latium et d'Étrurie, adieu !

Vienne Liber, le dieu pourpré !
Winter, entonnez-nous un refrain d'Allemagne.
Et moi qui sais aussi plus d'un air de montagne,
Sous ces vignes je chanterai :
Auprès du barde blond vienne le dieu pourpré !

LIVRE SIXIÈME.

A NAPLES.

VENDREDI.

Vendredi ! nous entrons dans Naples en tremblant,
Un païen eût marqué ce jour d'un caillou blanc.

Alors ce n'était qu'une ronde
Dansant autour du golfe bleu ;
Tout célébrait Vénus féconde ;
Et l'Amour menait, jeune dieu,
Toutes les Puissances du feu,
Toutes les Puissances de l'onde.

Les dieux ont fui, les jours mêmes ont eu leur sort.
Nous marquons d'une croix vendredi, jour de mort.

A genoux ! sur sa croix d'ébène
Voici le blanc Crucifié :
Heureux tout cœur mortifié !

Fuyez la joie, aimez la peine.
L'ancien monde est modifié ;
Mourez, la mort est souveraine.

Vendredi ! nous passons dans Naples en tremblant,
Un païen eût marqué ce jour d'un caillou blanc.

Non, vivez ! sur un arbre infâme
Si l'Homme-Dieu fut torturé,
Si dans l'angoisse il rendit l'âme,
Le tombeau n'a rien dévoré ;
Et doublement régénéré,
Reparaît le Fils de la femme.

Les dieux ont fui, mais l'homme a triomphé du sort,
Et nous trouvons la vie où l'on trouvait la mort.

HYMNE.

Au Fils.

Le monde t'appelait, triple et sainte Unité!
Le miroir symbolique où rayonne ta face,
En fragments sous ses pieds l'homme l'avait jeté :
De ton miroir, ô Vérité,
Il fallait refondre la glace.

O mystique Pêcheur, le monde t'appelait!
Dans les bourbiers infects nageaient tes créatures :
Toi, les enveloppant des plis de ton filet,
Pêcheur mystique, il te fallait
Les ramener aux sources pures.

Le monde t'appelait, ô doux Crucifié !
Agneau d'expiation ! volontaire Victime!
Pour apaiser du ciel la juste inimitié,
Pour retremper dans la pitié
Les cœurs endurcis par le crime.

LES DISSONANCES.

Un soleil si chaud brûla ma figure,
J'ai dû tant changer à tant voyager,
Que d'un franc Romain je me crois l'allure ;
Mais un vigneron à brune encolure
Me dit en passant : bonjour, étranger !

Pétrarque à la main, (roi des élégances),
J'arrondis mon style et me crois Toscan :
Le ton primitif se fond en nuances ;
Mais soudain ma voix part en dissonances...
Oh ! je suis un fils du barde Gnïclan * !

* Barde du VIe siècle.

CAMÉE.

Laissant traîner sa robe, à la fois doux et grave,
Les cheveux négligés, dans le palais d'Octave
Il entrait à pas lents, et le soir, au festin,
Rêvait à sa Mantoue, à ses forêts de pin.
Un mot l'eût fait rougir. Sur le bras de Mécène
Souvent il s'appuyait afin de prendre haleine,
Comme font, sous le poids d'un ennui pénétrant,
Ceux dont le corps est faible ou bien le cœur souffrant.
Entre ses grands amis tel fut le doux Virgile.
A consumer ses jours la muse fut agile;
De sa tombe il voit Naple : un destin le guida
Où l'on dit qu'en mourant la syrène aborda.

LES TROIS FRÈRES.

I

Tu reçus en naissant le don de la beauté,
Un front pur, un regard plein de sérénité
D'où sortait par éclairs, comme une chaste flamme,
L'idéale beauté que renfermait ton âme.
Les vierges, les enfants et les anges de Dieu
(Ce qu'on voit de plus doux en tout temps, en tout lieu),
Morts à jamais sans toi retrouvèrent la vie,
Et ta main amoureuse en sema l'Italie :
Salut et gloire à toi, peintre envoyé du ciel !
Jeune ange au long profil appelé Raphaël !

II

A celui qui dormit sur l'épaule du maître
Salut ! L'ami loyal fait oublier le traître.
Sous ses longs cheveux bruns, salut au bien-aimé,
Par qui, tout étant fait, le corps fut embaumé,
Et conservée aussi la plus tendre parole
De la nouvelle loi qui rapproche et console.
Tous ces mots de gêhenne et de peuple maudit
Sur ses lèvres de miel nul ne les entendit,
Mais ces mots : « aimez-vous, enfants, les uns les autres. »
Voilà ce que disait le plus doux des apôtres.

III

L'évangéliste Jean, le peintre Raphaël,
Ces deux beaux envoyés de l'amour éternel,
Ont un frère en Jésus, digne que Jésus l'aime,
Bien qu'il soit né païen et soit mort sans baptême,
Virgile est celui-là : tant l'aimable douceur
Au vrai Dieu nous élève et fait toute âme sœur.
Donc, comme une couronne autour de l'évangile,
Inscrivez ces trois noms : Jean, Raphaël, Virgile,
Le disciple fervent, le peintre au pur contour,
Le poëte inspiré qui devina l'amour.

FRUTTI DI MARE.

Vers le tomber du jour à la Marginella
Vint l'étranger; vous, à votre fenêtre,
Une quenouille en main, vous souriiez, Nella...
Mon cœur a dit : « peut-être? »

Il revient, l'étranger, manger des fruits de mer ;
De vos doigts fins écorçant une orange,
Ou lissant vos cheveux, vous entonnez un air :
Plus d'un regard s'échange.

Puis, ses paniers au bras, voici le brun pêcheur ;
Dans l'eau saline il trempe l'huître fraîche...
Ah! son œil en dessous rit à votre œil moqueur,
J'ai compris : double pêche!

Oui-dà, beaux fruits de mer, long regard virginal
Prennent deux fois l'étranger; on le guette...
Heureux Napolitains, ainsi, sans trop de mal,
La dot est bientôt faite.

MORGANA *.

A Hersart de la Villemarqué.

UN PATRE.

« Debout, mes bons seigneurs! c'est assez pour Morphée.
Allons voir Morgana la fée,
Sur un char de vapeurs avec l'aube arrivée.

Chaque été, prenant son essor,
Légère, elle s'en vient des brumes de l'Arvor
Bâtir ici ses palais d'or.

Au pâtre de Reggio si vous tardez à croire,
Gravissons le haut promontoire :
Là nous verrons la fée et dans toute sa gloire.

Que de monde! ouvrez bien les yeux :
Le prodige veut naître, et déjà des flots bleus
S'étend le miroir onduleux.

* Mor-gana, *Fille de la mer.* — C'est à cette fée armoricaine que le peuple attribue, en Calabre, le curieux phénomène de réfraction qui se voit souvent dans le détroit de Messine. Les côtes de la Sicile viennent se réfléchir dans la mer comme dans un miroir; mais un miroir féerique où l'imagination sait trouver ce qu'elle désire.

Place au pâle étranger ! Car peut-être Morgane.
(Comme au pasteur notre Diane),
Un soir lui dévoila sa beauté diaphane ?

UN VOYAGEUR.

Non ! — Pourtant d'aïeul en aïeul,
Comme un saint talisman que l'aîné portait seul,
Mon nom me faisait son filleul.

Enfant, j'errai longtemps aux féeriques royaumes,
M'enivrant de couleurs, d'arômes :
Hélas ! je suis encore un chasseur de fantômes !

Oh ! le caprice est mon vainqueur.
Sujet d'un bon Génie ou d'un Esprit moqueur,
Je cède aux rêves de mon cœur.

LE PATRE.

Regardez ! regardez ! docte magicienne,
Sur la vague sicilienne,
La fée a commencé son œuvre aérienne.

Ah ! voyez sous les doigts divins
S'entasser les coteaux sillonnés de ravins...
J'entends frissonner les sapins !

UN ARTISTE.

L'amour grossier des champs, ô pâtre, te fascine !
Œuvre de Morgane ou d'Alcine,
Cet amas de châteaux splendides, c'est Messine

LE VOYAGEUR.

Moi, je vous dis : c'est Bod-cador!
Val qu'Arthur emplissait des appels de son cor,
Où dans la nuit il chasse encor.

C'est la tour de Léon, c'est un pic de Cornouailles,
Elven couronné de broussailles :
Mon cœur, voici Carnac, le champ des funérailles!

O bonne fée, à mon retour,
Sur nos grèves à toi, dès le réveil du jour,
Une belle chanson d'amour !

Pour tes fils d'Occident, ô toi qui recomposes
Un pays dans les vapeurs roses,
Et sous l'ardent midi charmes leurs cœurs moroses!

Courbé par ses réflexions,
Un Savant écoutait : « Ah ! dit-il, épargnons
Leur beau miroir d'illusions! »

LA PLAINTE DU PÈCHEUR.

Fenestra vascia..

Fenêtre demi-close et maîtresse cruelle,
Quels soupirs et quels feux vous me faites jeter !
Mon cœur est un volcan, il tonne, il étincelle
Pour vous si belle aux yeux qu'on ne peut vous chanter,
O maîtresse cruelle !

Que la neige, ô Stella, vous serve de modèle !
La neige est blanche et froide et se laisse toucher :
Vous êtes, ô Stella, blanche et froide comme elle,
Vous me voyez mourir, mais sans vous approcher,
O maîtresse cruelle !

LE CHEMIN NOUVEAU.

A M. Amédée Chéron.

Dans l'Esprit absorbé priait un camaldule,
Lorsqu'éclate un grand bruit, comme un bruit d'ouragan,
Le bon moine tressaille, il sort de sa cellule
Et d'un œil alarmé consulte le volcan :

Vésuve sommeillait, la terre était heureuse ;
Mais au pied du couvent, sur un chemin de fer,
Roulaient des chars, jetant leur vapeur sulfureuse
Et conduits par Mercure échappé de l'enfer.

O moine, que fais-tu dans ta sphère idéale ?
Vois, le temps est vaincu, l'espace est rapproché.
Vous, mortels, qui passez comme une bacchanale,
Oublîrez-vous le but final, le but caché ?

De Naples à Castellamare.

ACCORD.

La vague qui roulait menaçante la veille,
Sous le soleil levant brilla calme et vermeille;
Or, tandis qu'à mes pieds, vague, tu t'apaisais,
J'allais sondant la vie et, pensif, je disais :

C'est là notre destin : l'homme est, à son aurore,
Un tout harmonieux qui cependant s'ignore;
Il suit son innocence avec sécurité,
Et s'en va plein de foi, de douceur, de gaîté;
Mais l'ombre vient, la route à ses regards s'efface,
Et de son conducteur l'enfant quitte la trace.
A travers les détours de ce voyage obscur
Il cherche un autre ami moins riant et plus sûr;
Longtemps il erre seul : enfin sa conscience
Comme un guide éprouvé lui donne la science;
Et ses forces trouvant leur accord à la fois,
Forment un nouveau tout et qui comprend ses lois.
Bien heureux désormais quand l'épreuve est finie
Et que son être entier n'est plus qu'une harmonie,
S'il se complaît lui-même en sa tranquillité
Et s'il ne brise plus cette sage unité !

LETTRE A LOIC.

Au pays de Kerné, toi qui sous un vieux maître
Appris tant de latin qu'on t'appelait le prêtre,
Habile clerc, dis-moi si la fleur d'or
Sur les landiers de l'Aven brille encor.

Ici les lieux sont tels que dans l'antique idylle :
La vigne est fraîche et pend aux branches de l'ormeau,
Chaque vallon renvoie un bruit de chalumeau,
Et voici l'humble case avec son toit d'argile.
Prends garde, pèlerin ! sous ce vert coudrier
Une bergère fuit l'appel du chevrier;
Le bouc saute à l'entour; aux cris de la cigale
L'amoureuse colombe en paix couve ses œufs;
Le taureau va suivant sa compagne et les bœufs
Au loin, le long des prés, tondent l'herbe inégale.

Habile clerc, dis-moi si la fleur d'or
Sur les landiers de l'Aven brille encor,
Au pays de Kerné, toi qui sous un vieux maître
Appris tant de latin qu'on t'appelait le prêtre.

Près de Cumes.

LES NYMPHES ET LES FÉES.

I

Fille d'une Suissesse et d'un père Ecossais,
Née au bord de l'Ellé quand, moi, je grandissais,
Nos trois pays rivaux, Suisse, Ecosse, Bretagne,
Ont soufflé dans ton cœur l'air frais de la montagne ;
Lorsque tes grands yeux clairs brillent si doucement,
On pense à l'eau d'azur qui roule au lac Léman ;
Il est près de la Clyde, il est sur la colline
Un bouleau, jeune aussi, que chaque brise incline ;
Ton front prêt à rougir sitôt qu'on a parlé,
C'est la fleur rose au bord du fleuve Ellé.

J'ai vu, j'ai vu passer les nymphes et les fées,
Blanches filles de l'Ouest, brunes filles du Sud ;
Je compterais plutôt les vagues de Ker-Lud,*
Où les brises du soir dans Sorrente étouffées.

II

Je fus comme ébloui lorsque, dans Procida,
Un soir je vis entrer Maria-Agatha,

* Ville du roi Lud (Londres).

Pour me faire admirer, fille encore enfantine,
Sur son corset doré sa robe levantine :
De peur de trop la voir je détournais les yeux,
Mais quel air de chrétienne, oh ! quel air sérieux,
Quand, passant au milieu d'une belle jeunesse,
Le dimanche matin elle vint de la messe !
Ce charmant souvenir dans mon âme est resté,
Marie-Agathe, et mes vers l'ont chanté.

J'ai vu, j'ai vu passer les nymphes et les fées,
Blanches filles de l'Ouest, brunes filles du Sud ;
Je compterais plutôt les vagues de Ker-Lud,
Ou les brises du soir dans Sorrente étouffées.

III

Comme je traversais le ruisseau de Ker-lorh,
Anna, sur un talus semé de boutons d'or,
Joyeuse et s'enivrant de la belle nature,
Chantait le mois d'avril et chantait la verdure.
Pour boire au clair ruisseau s'arrêta mon cheval,
Et j'aspirai la voix pure comme un cristal.
Je ne m'étonne plus, fille heureuse de vivre,
Si Loïc, votre clerc, s'ennuie avec son livre,
Et si, quand vous chantez seule parmi les fleurs,
Sur son cahier on voit tomber ses pleurs.

J'ai vu, j'ai vu passer les nymphes et les fées,
Blanches filles de l'Ouest, brunes filles du Sud ;

Je compterais plutôt les vagues de Ker-Lud,
Ou les brises du soir dans Sorrente étouffées.

Pour Mademoiselle Hélène Schouvaloff.

Naples, dans cet air tiède oubliant les hivers,
Une vierge du Nord vint aussi sur ta grève,
Sorrente, elle a passé sous tes feuillages verts,
Et plus d'un aujourd'hui, plus d'un évoque en rêve
La douceur de ses yeux, la douceur de ses vers.

LIVRE SEPTIÈME.

A VENISE.

LA COURTOISIE.

La belle Courtoisie est née Italienne :
Par la ville elle va saluant de la main,
Et nul ne la peut dire ou noble, ou plébéienne;
Hors des murs, on la voit sur le bord du chemin
De loin reconnaissable aux lignes de sa tête,
Élégance lombarde ou grand type romain;
Si près d'elle, égaré, le voyageur s'arrête,
Avec discrétion elle s'approche aussi,
Et dans les mots choisis que son front pur reflète,
Désigne le sentier sans attendre merci.

EN REVENANT DU LIDO.

Oh ! malheur à celui dont la mâle constance
Veut braver sa fortune et braver l'existence ;
Qui, cent fois éprouvé, mais sourd à la frayeur,
S'obstine au fol espoir d'un avenir meilleur :
Au livre où de tout temps nos heures sont prédites
Ses yeux ne liront plus que des lignes maudites ;
L'inflexible destin, d'un doigt mystérieux,
Trace autour de ses pas un cercle impérieux,
Et riant des combats où s'use sa faiblesse,
Dans le cercle fatal le ramène sans cesse,
Tant qu'épuisé d'efforts il tombe sans appui,
Victime de lui-même et victime d'autrui.
Lido ! Lido ! j'ai vu tes grèves désolées,
Ton sable jaune et fin, où confuses, mêlées,
On retrouve le soir les traces des serpents
Au soleil de midi déroulés et rampants :
Ici venait Byron, d'un œil mélancolique
Il regardait au loin briller l'Adriatique,
Ou, pour dompter son âme, il poussait au galop
Son coursier hennissant au bruit de chaque flot,
Et le noble animal écrasait les vipères
Qui gagnaient en sifflant leurs venimeux repaires...
Non, non, j'avais mal dit ! Le courageux est fort.
Marchons sur les serpents et triomphons du sort.
Ah ! si tels que Jésus heureux dans les supplices,
Souvent vous ne mettiez dans vos pleurs vos délices,

Songeant que les pervers ne savent ce qu'ils font,
Ou si dans un mépris silencieux, profond,
Vous n'aimiez à garder vos amères pensées,
Comme dans l'Arsenal des flèches amassées,
Hommes doux mais puissants, tout à coup au grand jour
Montrez l'âpre vigueur que cache en vous l'amour,
Saisissez le méchant, serrez-le sans relâche,
Et bientôt vous verrez pâlir le front du lâche !

L'ANDROMÈDE.

L'Italie enchaînée et nue au bord de l'onde,
Laisse pendre en pleurant sa chevelure blonde :
Hélas ! elle voudrait cacher sa nudité,
Car l'étranger qui passe outrage sa beauté,
Il se rit sans pitié de cette voix plaintive
Et meurtrit le sein pur de la noble captive ;
Elle, alors, soulevant ses bras chargés de fers,
Tristement dans ses yeux roule des pleurs amers,
Et cherche vers le ciel, comme une autre Andromède,
Si quelque beau guerrier ne vient pas à son aide *.

Avant 1848.

VÆ VICTIS.

> Pour moi, je regarde ces Vénètes
> (de la Gaule) comme les fondateurs
> de Venise dans le golfe Adriatique.
> STRAB. Liv. IV.

L'écho des temps passés n'est-il pas mort en vous,
Gaulois-Italiens? Savez-vous qui vous êtes?
De graves érudits vont répétant chez nous :
« Oui, les Vénitiens sont enfants des Vénètes. »
Et moi de votre gloire amoureux et jaloux,
Comme un frère je pleure ici sur vos défaites.

Tous ces hommes du Nord au visage épaté
Ce soir nous observaient, et lui, brave jeune homme,
Élevé dans l'orgueil de sa belle cité :
« Oh! Venise avilie, et vous Florence et Rome! »
Vinrent d'autres soldats leur baguette à la main,
Lui, pâle, m'entraîna par un autre chemin :

« Oui, fuyons, taisons-nous, car nous n'avons plus d'armes.
Ils ont pris nos couteaux, car nos couteaux tuaient.
Le dirais-je? (et ses yeux se gonflèrent de larmes)
Nous, hommes d'un sang noble, ô dieux! ils nous frappaient! »

Væ Victis! mot cruel qui durement s'expie!
Le sais-tu, *Brenn** féroce, ô sauvage insensé?

* *Brenn*, chef, d'où Brennus.

Ainsi tu t'écriais, le fer sur l'Italie ;
Hélas ! sur tes enfants l'anathème a passé.
Vous donc, vainqueurs nouveaux, plus de parole impie :
Ce dard revient frapper le bras qui l'a lancé.

Oui, malheur aux vaincus, car le plus fort abuse,
Il aime sous ses pieds à fouler tous les cœurs :
Mais le joug le plus dur pourtant faiblit et s'use,
L'esclave s'affranchit ou par force ou par ruse.
Tôt ou tard malheur aux vainqueurs !...
O changement du sort ! ô justice confuse !
Flux, reflux éternels et de sang et de pleurs !

LA PLAINTE DE SILVIO.

En traversant la vallée
Et les monts couverts de bois,
Une voix douce et voilée
Jusqu'à notre âme est allée.
La douce et touchante voix !

— « Entendez-vous, dit mon guide,
Le chant du pauvre Silvio ?
Lorsqu'en sa prison humide
Il chante, oh ! sa voix timide
Dans mon cœur trouve un écho. »

— A la voix qui te supplie,
Pourtant tu n'obéis pas ;
Et ta mère l'Italie,
Par ses bourreaux avilie,
En pleurant te tend les bras ! »

L'ASILE.

Reposons-nous ailleurs, le doute a hérissé
De trop de dards aigus la couche du passé.
Mais croire, mais aimer quand toute âme s'envole,
Et quand chaque matin voit tomber chaque idole!
Cependant, il le faut, croyons, aimons encor,
Croyons bien aux plaisirs et pour eux aimons l'or,
Croyons à cela seul qu'on ne doit plus rien croire,
Hors aux baisers cueillis sur un beau front d'ivoire;
Dieu mort, ils ont tué l'amour et l'amitié :
Croyons tous au malheur sans croire à la pitié,
Et cherchons loin, bien loin, un asile suprême
Pour oublier enfin les autres et nous-même.
O vous, frères amis, qui d'un monde hideux
Voyageurs éplorés, êtes sortis tous deux,
L'un éteignant sa vie au creux de la vallée,
L'autre emportant au cloître une âme désolée,
Mais tous deux expirant d'une si douce voix
Que votre sol natal en agita ses bois,
Ah! s'il est loin du monde un lieu sûr où l'on dorme,
Répondez, Amaury, dites, Joseph Delorme,
Où le lit est meilleur, et le sommeil plus long :
Est-ce à l'ombre du cloître? Est-ce au creux du sillon?
En nous-même peut-être il est un sûr refuge
Où l'âme en descendant sait juger qui la juge
Un sanctuaire calme où le doute acéré
Malgré tous ses replis n'a jamais pénétré :

Beau temple intérieur tout rempli d'eaux lustrales,
De mets fortifiants et d'essences vitales.
Si les corps sont régis par l'éternelle loi,
Sonde ta destinée, âme, et rassure-toi !
Quel Titan espéra dans ses deux mains géantes
Détruire une de vous, molécules vivantes ;
Ou de l'âme déserte exiler sans retour
La divine espérance et le divin amour?

A UN NAVIRE GREC.

Dauphin léger, fuyant vers les blanches Cyclades,
Mes rêves te suivront dans tes joyeux détours,
Sous les caps élégants aux belles colonnades,
Du poëte et du peintre éternelles amours...
O mer, ô ciel d'azur si doux aux cœurs malades!
Et moi pour l'Occident je pars et pour toujours :
Là, parmi mes graves peuplades
Et près des flots brumeux s'assombriront mes jours,
Quand tu seras nageant vers les blanches Cyclades.

APRÈS UNE TEMPÊTE.

La mer est calme, un souffle heureux enfle les voiles,
La vapeur obéit aux mains des matelots,
Tout le bleu firmament est émaillé d'étoiles
Qui viennent émailler le bleu miroir des flots.

On cause avec douceur; aux murmures des femmes
Se mêle par éclats le rire des enfants;
Tous les rangs sont unis comme toutes les âmes;
Plus de riches altiers et plus d'humbles servants.

Sur le pont immobile on a dressé la table
Où fumeront les chairs, où va couler le vin;
Tout est sécurité, joie et paix délectable:
Le cœur épanoui s'ouvre aux rêves sans fin...

Vents furibonds! subits éclairs! grêles! tonnerres!
Féroces ouragans venus on ne sait d'où,
Qui brisez notre joie et renversez nos verres,
Nous vous résisterons et sans plier le cou!

—« Carguez, carguez la voile! au large! à la manœuvre! »
Le chef est à son poste, et marins, passagers
S'appelant, s'entr'aidant, se sont tous mis à l'œuvre,
Comme dans les plaisirs unis dans les dangers.

Immense linceul noir, le ciel couvrait nos têtes;
Sous nos pieds se tordait l'abîme rugissant;

Quand l'éclair coup sur coup frappait les vertes crêtes,
On voyait le pilote au timon pâlissant.

O Mort!... Non, tout s'apaise et le ciel et la vague.
L'orage, on le dirait, s'enfuit épouvanté!
Déjà pointe vers l'est une lumière vague :
C'est l'aube! c'est le jour! c'est un soleil d'été!

Pour tous c'est le bonheur. Voici les robes blanches,
Voici les blonds enfants qui montent sur le pont;
On s'aborde; les mains se serrent : gaîtés franches!
Les fils vont embrasser leurs mères sur le front.

Enfin on est au port, et c'est un jour de fête.
L'église s'ouvre, entrons. Oui, venez, prions tous!
Pour nous et pour tous ceux qu'agite la tempête,
Pour notre pauvre France, oh! prions à genoux!

Marseille.

LIVRE HUITIÈME.

A PARIS

LE VOYAGE D'ITALIE.

De son voyage d'Italie
Toute la vie on se souvient ;
C'est comme une douce folie ;
On en parle toujours, sitôt qu'on en revient.

Même (on nous l'a dit) un jeune homme,
Parti du nord pour un été,
Vieillard n'avait point quitté Rome :
Captif comme Merlin dans un cercle enchanté.

Tant ce beau soleil nous pénètre !
Tant l'art nous remplit de sa foi !
Aperçu, souvenir peut-être
De ce monde idéal que chacun porte en soi.

De son voyage d'Italie
Toute la vie on se souvient ;
C'est comme une douce folie ;
On en parle toujours, sitôt qu'on en revient.

LES POLES.

I

A un Desservant.

Prêtre, te souvient-il qu'un soir, à Loc-Tûdi,
Au pied de ton autel je te surpris en larmes,
Serrant contre ton cœur le crucifix, tes armes,
Plongé dans la prière et presque anéanti?

Au bruit seul de ma voix tu relevas la tête,
(C'était le front des morts, et non plus des vivants);
Alors, tournant vers moi tes yeux doux et fervents,
Tu me dis : « J'ai vaincu! combats aussi, poëte. »

Parlant de l'infini, du ciel et des élus,
Nous passâmes deux jours dans ton saint presbytère;
Les ailes de ton âme avaient quitté la terre,
Et l'espace et le temps pour toi n'existaient plus.

Pôle effrayant de la pensée,
Qui pourrait sans vertige atteindre à ta hauteur?
L'âme humaine, aisément lassée,
Fuit tes sommets de glace et l'ardent Équateur.

II

Au Dr P—, de Marseille.

Et vous, de la Nature infatigable prêtre,
Qui sondez, curieux, les causes de chaque être,
Et sur vos creusets tour à tour
Pâlissez d'épouvante et tressaillez d'amour,

Rappelez-vous l'instant où des profonds royaumes
La déesse évoqua ses myriades d'atomes,
Globules mouvants et gazeux
L'un l'autre s'attirant, et vous, homme, avec eux!

O terreurs de l'esprit! Déjà, comme un problème,
Dans le Tout, noir chaos, il se cherchait lui-même:
Car déjà vos pensers épars
De leur faisceau rompu sortaient de toutes parts *.

Pôle effrayant de la pensée,
Qui pourrait sans vertige atteindre à ta hauteur?
L'âme humaine, aisément lassée,
Fuit tes sommets de glace et l'ardent équateur.

* Les forces attractives l'ont emporté. Depuis que ces vers sont écrits, le jeune Savant, dans une excursion aux environs de Marseille, a disparu au fond d'un puits naturel.

FÊTE AUX CHAMPS.

Oui, c'est encor Paris avec ses gais dimanches,
Quand de la ville aux bois volent les robes blanches!
Ah! combien vont chercher l'ombre de la forêt
Qui pourtant trahira leur joie! — On murmurait :

« L'orage a dispersé la danse,
Mais l'amour a moins de prudence,
Et nous voilà demeurés seuls
A l'abri de ces hauts tilleuls.

Causons de nos amours, ma chère,
Et laissons gronder le tonnerre.

Qu'en valsant ce voile de soie
Flotte avec grâce et se déploie!
N'est-ce pas? ces jeux sont bien doux :
Mais ici pourquoi tremblez-vous?

Causons de nos amours, ma chère,
Et laissons gronder le tonnerre.

Que votre taille avec souplesse
Se livre au danseur qui la presse,
Que vos pas sont légers et mous!
Mais ici pourquoi tremblez-vous?

Causons de nos amours, ma chère,
Et laissons gronder le tonnerre.

Lorsque votre main dégantée
Sur la mienne s'est arrêtée,
Qu'il faisait beau voir les jaloux !
Mais ici pourquoi tremblez-vous?

Causons de nos amours, ma chère,
Et laissons gronder le tonnerre.

Causons! mais déjà dans l'espace
Le tonnerre s'éloigne et passe,
Et des danseurs jeunes et fous
Les regards se tournent vers nous.

Allons à leurs plaisirs, ma chère,
Et laissons passer le tonnerre... »

Le bal recommença. Mais sur les verts gazons
D'autres, aux bruits lointains des joyeuses chansons,
S'en allaient devisant, troupe calme et choisie,
Sur l'art, sur la science et sur la poésie.

Livry.

PORTRAITS.

I

LE POÈTE.

D'une larme du Christ celle qui fut formée
Choisit sur terre un Barde enclin à tous les pleurs
Et, pleurant, lui montra la chaine de douleurs
Qui tient depuis Adam notre race enfermée ;
Chez les anges la vierge avait nom Éloa,
Nom sacré que plus tard le Barde révéla ;
Il parcourut les temps à l'ombre de ses ailes,
Recherchant le malheur et chantant la pitié ;
Puis, quand l'ange tomba, sa mystique amitié
Eut pour des maux sans fin des plaintes immortelles.

II

LE PRÊTRE.

Tu mérites aussi de tout pieux chanteur
Un hymne d'amitié, cœur tendre et toujours jeune,
Toi qui sus opposer aux souffrances du jeûne
L'âme et le corps du Christ, froment générateur*.
Tu t'es bien pénétré de sa vertu secrète :
C'est la douceur du Prêtre et celle du poëte ;
Mais la réflexion au langage savant,
Gouverne avec bonheur ton zèle et le tempère ;

* Du *Dogme générateur de l'Eucharistie*, par l'abbé Gerbet.

On t'appellera Maître, et, cortége fervent,
Des fils de ton esprit te suivront comme un père.

III

LE PHILOSOPHE.

Les jeunes gens rêveurs tournaient vers lui les yeux ;
Lui, Sage au front candide issu des anciens Sages,
Attentif au présent, mais planant sur les âges,
Lisait nos changements dans une loi des cieux.
Comme un platonicien dans sa tunique blanche,
Replié sur lui-même ainsi vivait Balanche.
Mystérieux penseur, calme et triste à la fois :
S'il enseigne à quel prix le bien germe et s'enfante,
Ses chants révélateurs semblent d'un hiérophante,
Ou la plainte d'Orphée expirant dans les bois.

SUR LES ANCIENS POÈTES.

A M. Antoine de Latour.

Au temps passé, rimeurs ne rejetaient
Les fiers dizains, les chansons, les octaves,
Arène étroite où luttaient les plus braves,
Poignard d'acier qu'avec grâce ils portaient ;
Si mieux vous plaît, cassette bien fermée
Sous triple clef à tout regard jaloux.
Mais d'où sortaient arômes fins et doux
Pour Notre-Dame et pour leur bien-aimée.

Poignard d'acier et coffret lame d'or,
Savant rimeur, vous les portez encor.

LE LIVRE DES CONSEILS.

I

Des ennuis maladifs qui troublent ton printemps,
Oui, je veux te guérir, toi, dont tous les instants
L'un à l'autre ajoutés ne feraient pas vingt ans!

Mais cette âpre jeunesse et jamais assouvie,
Si le miel ne sature à grands flots son envie,
Blasphème le bonheur et doute de la vie.

Et cependant ta mère en t'offrant au saint lieu,
Sur ton front vit tracer ce nom vivant de Dieu,
Qui jusqu'au dernier soir brille en lettres de feu.

Il faut un frein d'acier au coursier qui s'effare,
Des signaux au navire, aux limiers la fanfare,
Dieu pour nous est le frein, la trompette et le phare.

Voyageur éclairé par le signe chrétien,
Va donc sans trop attendre et sans demander rien,
Contenu dans le mal, excité dans le bien.

Déjà t'appelle au loin quelque rêve d'épouse,
Un enfant, gai chevreau courant sur la pelouse,
Et la patrie aussi, cette mère jalouse...

Oui, si j'avais un fils, cher et pieux trésor,

Je l'instruirais ainsi, lorsque ses cheveux d'or
Couvriraient ce front jeune et virginal encor.

Nul n'a versé sur moi les fruits de la sagesse,
Moi-même j'amassai ma tardive richesse :
Ce peu que j'ai, du moins j'en veux faire largesse.

Je ne compterai plus mes ennuis et mes pleurs,
Si parfois ma pensée a fécondé les cœurs,
Si ceux qui m'ont connu sont devenus meilleurs.

Ainsi, continuant sur ce nombre ternaire,
Rhythme bardique éclos au fond du sanctuaire,
J'instruirai jusqu'au bout ce fils imaginaire.

II

Quel est donc le parfum de ces brises d'avril,
Qu'en idée aspirant les lilas du courtil,
A peine de la pluie un jour nous souvient-il ?

Toute heure en ce lointain rit et nous semble aisée,
Notre jeune saison pourtant mal exposée
Reçut la brume froide et la froide rosée.

O Jeunesse jetée au coin d'un carrefour,
Pour trouver ton chemin, errant tout à l'entour,
Et souvent par ton choix perdue, et sans retour !

Mille sentiers mauvais pour une bonne voie !
Et nul pour avertir celui qui se fourvoie,
En disant : C'est par là que le Seigneur t'envoie.

Pour lors, « Fais ce que dois, advienne que pourra ! »

Et va par le sentier que ton cœur te montra :
Du plus fort bien souvent tout le savoir est là.

Non, non, je ne peux pas troubler tes jours de fête,
Blanchir avant le temps l'or d'une jeune tête,
Mais je dis : Sois prudent et préviens la tempête !

Une force sacrée est déposée en toi,
Ne jette pas au vent ce qu'envîrait un roi ;
Augmente ton dépôt tel qu'un croyant sa foi.

Joyeux comme ton âge, et gai comme tes frères,
Suis d'un pas mesuré leurs courses téméraires,
A de libres élans joins des pensers austères.

Tout aux instincts naïfs, ne crains pas de savoir.
L'impassible science est pour l'homme un devoir.
En face du danger il faut périr ou voir.

III

La mer sous un vaisseau houlait épouvantable,
Et le patron disait, mettant la main au câble :
« Je ne pourrai jamais doubler ce banc de sable ! » —

O caps dont nous éloigne un Génie irrité !
Où l'homme par trois fois dans sa vie est jeté,
Le plus noir d'entre vous a nom Virilité !

Moins sauvage en Bretagne est l'exécrable baie,
La Baie-des-Trépassés blanche comme la craie,
Où sur des ossements, la nuit, hurle l'orfraie.

Sur vous se sont brisés Byron et Raphaël,

Mozart qui chantait mieux que les chanteurs du ciel,
Pascal, et tout sanglant l'audacieux Carrel.

Équinoxe de mort pour le corps et pour l'âme ! —
Mais l'heureux passager, sorti sauf de la lame,
Voit le midi briller, et se sèche à sa flamme.

Il entre dans le port, plus triste, mais vainqueur,
Vainqueur de la Syrène au chant doux et moqueur,
Connaissant tous les bruits des orages du cœur.

Fraîches illusions, adieu ! La raison pâle,
Désormais conduira cet esprit ferme et mâle,
Sillonné par la bise et brûlé par le hâle.

Illusions, adieu ! mais sauvage âpreté,
Réactions d'un cœur trop longtemps agité,
N'étouffez pas en lui l'heureuse aménité.

Aux autres il faut croire, il faut croire à soi-même ;
Pour qu'on nous aime, aimer ; aimer sans qu'on nous aime,
Amoureux par nature, amoureux par système.

S'épanouir aux vents d'amour et de beauté,
C'est recueillir en soi l'air frais de la santé :
Malheur à qui se clot dans sa félicité !

Sur la roche escarpée où ta fleur est éclose,
Homme heureux, ne sois pas tel que l'aloès rose,
Fleur amère où jamais l'abeille ne se pose.

Enfin à notre faîte, et si près de vieillir,
N'allons pas nous corrompre ou nous enorgueillir :
Chair, tu n'as qu'un moment ; esprit, tu peux faillir !

IV

Ah! que fais-je? Lassé d'une si longue route,
Celui que j'instruisais, à peine, hélas! m'écoute;
Avant d'aller plus loin, moi-même ici je doute.

Pourtant si le passé révélait l'avenir,
Un jour cueillant le fruit de chaque souvenir,
Je dirais sur mon seuil à l'heure de finir :

Aux jeunes je fais place et je sors sans envie,
De loin je me complais au tableau de la vie;
Puissent-ils suivre mieux la voie où l'on dévie!

Je n'ai plus d'espérance, et j'ai quelques regrets
En repassant mes jours trop souvent incomplets...
Mais les sentiers sont pleins d'achoppements secrets!

Dans tes prompts jugements ô jeunesse farouche,
Rigoriste jeunesse! — A ce terme où je touche,
Le grand mot d'indulgence est toujours à la bouche.

L'absolu n'est qu'au ciel. Dans notre monde obscur,
Tout en cherchant le beau, n'espérons rien de pur.
Anges, Dieu vous garda pour ses palais d'azur!

Indulgence et pitié pour toutes les misères,
Dévoûment entouré de bornes nécessaires;
La science nous dit d'allier les contraires.

Le mal rôde, veillez; oui, veillez bien sur vous.
Craignez les médisants, les envieux, les fous,
Halliers où nous perdons quelque chose de nous.

Mais que votre abord franc exhale un air de fête :
Pareil aux anciens dieux dont parle le poëte,
Laissez chacun rempli d'une force secrète.

Équilibre partout, car la vie est un art.
A mon âge, on le sait, mais on le sait trop tard.
Laisserez-vous tomber ce dire d'un Vieillard ?

Mon dernier mal m'attend : alors, ange docile,
O résignation, ouvre-moi ton asile!
Avant tout, évitez le désespoir stérile.

Ce monde a ses grandeurs ; l'autre, plus vaste encor,
A l'esprit du mourant montre ses sphères d'or,
Et vers l'Immensité décide son essor.

CAMÉES.

I

ALICE.

Lorsqu'arriva le jour de sa vingtième année,
Elle pleura! longtemps vers son passé tournée,
Où de sa vie en fleur le parfum nous troubla,
Blanches illusions, colombes matinales,
Rire et pleurs enfantins, jeux, grâces virginales,
Longtemps elle vous appela! —
Mais, ô consolateur, Amour, vous étiez là.

II

ÉLIA.

Elia conduisit l'Amour dans ma maison,
Enfant qui d'un regard vous trouble la raison :
Voix de cristal vibrante en ma mémoire,
Et longs cheveux sur un long col d'ivoire.
Ainsi, par Elia ramené chaque jour,
Entre elle et moi jouait l'enfant qu'on nomme Amour,
Amollissant au miel de sa parole
Notre âme, hélas! déjà bien faible et molle.
Mais, sitôt qu'il se crut de nous deux triomphant
Nous vîmes s'assombrir les traits du bel enfant;

Sa douce voix devint aigre, des rides
Creusaient les bords de ses tempes arides,
Il se traînait vers nous lent, froid, découragé :
En Haine avec le temps l'Amour s'était changé.

III

LUCY.

Lucy, je te revois plus grande, et dans ton cœur
Pour le troubler encor se glisse la Pudeur.
Oh ! suis bien ses conseils si tu veux être belle !
D'une marche décente apprends l'art auprès d'elle,
Tous les secrets charmants de la virginité :
Comme un voile qui tombe ajoute à la beauté,
Et les mots qu'on peut dire et ceux qu'on peut entendre,
Et lorsque le regard doit être grave ou tendre,
Puis les plaisirs naïfs, la bonté, la candeur;
Si tu veux être belle, écoute la Pudeur.

ÉTUDES.

A ***.

La science, voilà les sévères amours
Où votre âme s'était fixée;
L'âge perdait ses droits, vous donniez vos beaux jours
Au seul plaisir de la pensée.

Plaisir qui m'est connu, bonheur mêlé d'effroi
De descendre au fond de soi-même,
Et dans ses noirs détours de poursuivre le Moi,
Pour surprendre le grand problème.

Puis, comme d'un abîme, on sort victorieux,
L'âme agrandie et fécondée;
Et, tranquille, on regarde éclore sous ses yeux
Les faits en germe dans l'idée.

Mais, durant ces discours, si quelque souvenir
Me revenait de ma patrie,
Pour rafraîchir nos fronts il semblait qu'un zéphir
Passait dans notre causerie.

HYMNE.

A l'Esprit.

Le divin composé, qui brille en s'approchant,
Se reflète sur nous : encore, encore un chant !

Oui, mieux que la prêtresse et l'antique délire,
Si dans les temps prochains la science a su lire,

Qu'elle déroule en paix ses vers sentencieux
Avec grâce voilés, mais clairs pour tous les yeux. —

C'est l'heure : les oiseaux ont fui vers les nuées,
Tant la hache en tous lieux fait de larges trouées.

Partout le jour, partout de saints rapprochements,
Des hymens amoureux suivis d'enfantements.

Quel est le val sans nom ? quelle est l'île déserte ?
Partout le blé nouveau couvre la plaine verte.

Pourquoi devant ta porte élever ce rocher,
Ermite, si la foule entre et vient te chercher ?

Il faut voir tomber l'arbre et germer la semence,
Voir tout ce qui finit, voir tout ce qui commence.

O fleurs du Sunium, fleurs voisines du ciel,
Quel parfum vous mêliez aux lys blancs du Carmel !

Mais, silence! voici l'Orient qui s'allume
Et de l'Ouest obscurci colore au loin la brume.

Tout se cherche. Le Nord vers le Sud est allé,
Et la matière en feu vers l'esprit a coulé.

Le mélange se fait : fusion idéale,
Alliage splendide, œuvre que rien n'égale;

Métal complexe et simple, et sans pareil encor,
Et dont le monde entier aura composé l'or;

Métal plus précieux que l'airain de Corinthe,
Au foyer du savoir fonte prudente et sainte :

O le pur électrum où l'esprit et le corps
Parviendront à s'unir en de justes accords,

Quand elle apparaîtra la fusion bénie,
Tous les cœurs aimeront cette œuvre d'harmonie!...

Oui, c'est l'heure : voyez s'émouvoir à la fois
Et la terre et le ciel qui lui donne ses lois;

Voyez dans les hauteurs l'alliage mystique
Reluire en dévoilant son rapport sympathique!

Triangle composite et d'argent et d'or fin
Et d'un autre métal comme eux simple et divin :

O troisième métal, que nul encor ne nomme,
Pour finir son travail c'est toi que cherche l'homme!

N'es-tu pas la soudure et l'intime lien,
Le nœud intelligent d'où résulte le bien?

Viens donc, flux désiré, sage intermédiaire,
Avec l'or et l'argent viens finir le ternaire!

Esprit, nous sommes prêts, nous appelons ton jour ·
Esprit, viens féconder la Puissance et l'Amour!

LIVRE NEUVIÈME.

EN BRETAGNE.

LES COURANTS.

A Pélage Lenir.

Sur un tertre, aux confins du pays de Bretagne,
S'était assis un voyageur,
Observant là, pauvre songeur,
Une eau qui jaillissait de cette humble montagne.

Car au sortir du sol et par un accident
L'eau vive s'était divisée ;
Puis, selon la pente opposée,
Courait moitié vers l'est, moitié vers l'occident.

Tout chez le voyageur se change en rêverie :
Celui-ci dans ce double cours
Trouvant l'image de ses jours,
Son cœur suivait les flots qui vont vers sa patrie.

Mais sur l'autre penchant, il opposait sa main
Aux flux de cette onde égarée,
Et sur la pente préférée
Il la forçait de prendre avec lui son chemin. —

Ainsi vers son pays, seul but qui le réclame,
Ainsi vers ses chères amours
Allaient et sans plus de détours
Tous les courants de l'onde et tous ceux de son âme.

A LA FONTAINE FÉERIQUE

DE BARANTON.

Je viens comme Merlin m'asseoir à ton perron,
Source, apaise ma soif et rafraîchis mon front.

L'Esprit intérieur qui me dictait ce livre,
Sage modérateur, me défend de poursuivre.

Dans le monde idéal j'ai cueilli tour à tour
L'âpre fruit de Science et le doux fruit d'Amour;

M'élevant sans orgueil vers le Souverain Maître,
Sur Lui, l'être complet, j'ai modelé mon être;

Dans sa triple unité Lui constamment égal,
L'homme cherchant toujours l'accord primordial :

Dans l'art, dans la nature, en moi, vivante Idée,
Avec quel saint respect mes yeux t'ont regardée !

Mon voyage est fini. Vienne à présent le sort,
Mon cœur est aussi bon, mon esprit est plus fort.

J'ai touché dans la vie à chaque point extrême,
L'Amour m'a dit enfin le secret de moi-même.

Désormais tous mes vers aux peuplades d'Arvor !
Fontaine, laisse-moi boire à ton bassin d'or !

LE CATÉCHISME.

MARIE.

Vos habits sont poudreux, votre front est noirci,
Ancien clerc d'Arzannô, d'où venez-vous ainsi?

LE VOYAGEUR.

D'un pays lointain, jeune femme,
Où l'étude attirait mon âme.

MARIE.

Et qu'apprend-on si loin? — Mais la cloche a sonné,
Entrons au catéchisme avec mon fils aîné.

LE VOYAGEUR.

A douze ans, nature soumise,
J'avais ma place en cette église!

MARIE.

Chut! on dit le *Credo*, symbole fort et doux :
Plus que tous ces enfants, ami, que savez-vous?

LE JARDIN.

A Tom Frater, d'Édimbourg.

Devant un frais jardin, sur la porte entr'ouverte,
Une vieille disait en suivant son chemin :
« Les beaux fruits que voilà sous la tonnelle verte !
Que je voudrais sentir la fleur de ce jasmin !

Je connais un jardin, hélas ! un jardin sombre,
Où, quand j'arriverai, le maître m'ouvrira !
Pour reposer mes os j'aurai ma place à l'ombre,
Peut-être à mes côtés un riche dormira. »

Or un sage lisait, assis dans sa tonnelle :
« Mère, pourquoi rester dehors à la chaleur ?
Entrez dans mon jardin, le maître vous appelle,
Vous mangerez un fruit, vous prendrez une fleur. »

Chemin de Ker-Mélo.

EN PASSANT A KEMPER.

A Mon ami J. Béliard.

Le double flot coulait sonore et clair
Au confluent de l'Odet et du Ster ;

Comme un géant hurlant dans les vallées,
La cathédrale envoyait ses volées,

Et Corentin et le roi Grâlon-Maur
Sur les deux tours semblaient régner encor,

Tous les Esprits et les Saints d'Armorique
M'apparaissaient dans la cité celtique...

Jean La Fontaine ! alors je t'arrachai
Un noir feuillet de malice entaché * :

« Aux flots bretons va, feuille champenoise,
« Dis-je en riant, tombe, ô feuille sournoise !

« Tout voyageur sur tes bords arrêté
« Doit ce tribut, Kemper, à ta beauté :

« C'est une fable et qu'après un long somme
« Pourra rimer, là-bas, notre bonhomme.

* Fable du *Chartier embourbé.*

« Il sied vraiment de se moquer d'autrui
« Aux malheureux nés dans Château-Thierry ! » —

Et cependant sous nos vieilles murailles
Gaîment passaient les filles de Cornouailles,

Et laboureurs avec leurs longs cheveux,
Portant la braie ainsi que leurs ayeux ;

Tout verdissait sur la haute montagne ;
Tout se mêlait, la ville et la campagne :

Le double flot coulait sonore et clair
Au confluent de l'Odet et du Ster.

LE CHANT DE LA COUPE.

Dans ma chaumière, un soir, près d'un grand feu de lande,
Je rêvais; des amis faisaient cercle; et voilà
Que, soulevant ma tasse, un des chefs de la bande
Ainsi, pour dissiper mes rêves, me parla :

« Aime ton humble coupe. Elle est de buis, qu'importe!
Le buis solide et dur te sied, chanteur breton;
Et sur le pied d'étain qui l'orne et la supporte,
Dans un double idiome on peut lire ton nom.

Vois, nul encor n'a bu dans la coupe celtique.
Toi-même la creusas de tes pieuses mains,
Evoquant, évoquant les Esprits d'Armorique
Depuis près de mille ans couchés sous les dôl-mens.

Tous se sont éveillés! Mélodieuse troupe,
Ils sont venus à toi comme des échansons;
Et voici qu'enivrés aux vapeurs de ta coupe,
Sur les bourgs de Cornouaille ils versent tes chansons.

Ils nous versent l'amour des coutumes rustiques,
Le bonheur d'aller fiers sous d'immenses cheveux,
D'avoir un parler pur entre les plus antiques
Qu'il faut transmettre pur à nos derniers neveux.

Oui, tes chants ont dit vrai : Les bruyères sont belles,
Nos yeux s'ouvrent plus grands aux aspects du pays,

Plus fervents nous prions sur le sol des chapelles,
Nous allons plus joyeux sous l'ombre des taillis.

Ô poète rustique ? ô poète sincère !
Sois heureux de ta coupe et redis en tout lieu
Ce vers qui soutiendra souvent notre misère :
« Aimons notre pays et surtout aimons Dieu !..

Et puis, il t'en souvient, si, bravant ton étoile,
Tu l'emplissais de vin rafraîchi dans l'Ellé,
Une vierge était là plus blanche que son voile,
Et cette belle enfant te disait consolé.

Aime ton humble coupe, et de vin ou de cidre
Emplis-là jusqu'aux bords pour noyer tes douleurs,
Si les flots fermentés laissent surnager l'hydre,
Alors, les yeux au ciel, bois ton fiel et tes pleurs. » —

Et moi je répondis : « Tes discours, ô Jérôme,
Sont un miel savoureux qui pénètre le cœur ;
En creusant tes sillons si tu chantes, jeune homme,
Tes grands bœufs fatigués reprennent leur vigueur ! »

LO'-THÉA.

Dans les vallons, sur les montagnes,
J'irai, suivant partout les rives du Léta,
Et les tristesses, mes compagnes,
S'adouciront dans ces campagnes :
Salut à ton clocher! Salut, cher Lo'-Théa!

Pourquoi, de soupirs oppressée,
T'attrister, ô mon âme, et me troubler toujours?
Dans l'avenir mets ta pensée,
Ta vie à peine commencée
Te promet encor de beaux jours.

Faut-il de regrets et de blâme,
Ennemi de soi-même, exciter sa douleur?
Non, l'espoir serein nous réclame,
Il verse sa rosée à l'âme
Comme le matin à la fleur.

Le bien et le mal, noir mélange,
Nous viennent tour à tour de l'enfer et du ciel,
J'ai bu l'absinthe avec sa fange,
Au calice doré de l'ange
Souvent j'ai savouré le miel.

Doux Lo'-Théa, fraîche vallée,
Paroisse où mon enfance errait toute à l'espoir,

Où par ses ennuis rappelée,
Ma jeunesse errante et troublée
Chaque automne vient se rasseoir,

Pardonnez, ô belle nature,
Tous ces combats mauvais du cœur et de l'esprit,
Bien que souffrant de ma blessure,
Plus calme enfin je me rassure
Sous la main qui frappe et guérit.

Celui qui vous fit tant de charmes,
A-t-il, maître jaloux, défendu d'être heureux?
Chemin d'épreuves et d'alarmes,
Faut-il vous arroser de larmes
Avant d'arriver dans les cieux?

J'en crois votre aspect qui console,
Hêtres, pins murmurants, fleurs d'or, et vous, ruisseaux,
Votre beauté n'est point frivole;
L'ennui qui près de vous s'isole
S'endort mieux au bruit de vos eaux.

Puisse, légère aussi, la peine
Comme l'eau de ce pré sur moi glisser et fuir!
Détaché d'ambition vaine,
Son fiel, sans détours et sans haine,
Qu'ai-je à craindre de l'avenir?

Oui, des ennuis où tu te plonges,
Cœur longtemps éprouvé, dégage enfin tes jours;
Reviens à tes premiers mensonges;

Ton âge encore a de beaux songes,
Ton âge de belles amours.

A l'espérance jeune et blonde,
Crédule, livre-toi, comme dans ton matin...
Voyageur entraîné par l'onde,
Que jamais mon regard ne sonde
Les flots qui portent mon destin.

Vivons de la vie idéale,
Vivons de la nature et du charme des vers,
Heureux du chant de la cigale,
Du parfum que la lande exhale,
Ou qui descend des taillis verts.

Respire donc, âme oppressée,
Et fais part aux bons cœurs de tes apaisements :
Durant notre époque abaissée,
Quand tout déprime la pensée,
Toi, relève les sentiments.

Envoi à M. Ferdinand Denis.

Vous avez trouvé dans l'étude
Le calme intérieur que me versent les bois :
Tout à notre chère habitude,
Oh ! laissons en accord nos pensers et nos voix,
Doux amis de la solitude !

LES TROIS POÈTES.

O penseurs inspirés que l'on nomme poètes,
Chercheurs de tous les temps, que de routes secrètes
Pour venir à la vérité !
Nature, Esprit, Raison, que n'avez-vous tenté,
O belles âmes inquiètes?

I

Absorbé dans le Tout il l'appelait son dieu.
Force invisible, éther ou feu,
Ce qui donne son âme à la nature entière
L'animait; sur les monts, à l'ombre des grands bois,
Les choses l'attiraient par leurs intimes lois;
Il parlait au torrent, il comprenait la pierre,
Et son art composait de ces milliers de voix
Un hymne où se mêlaient l'esprit et la matière.
Masse sans cercle et sans milieu,
Le grand Tout l'absorbait, lui l'appelait son dieu.

II

Les yeux levés au ciel où sont les belles choses,
Le poète attendait qu'enfin son astre eût lui,
Lorsque les trois Vertus descendirent vers lui
Et leurs longs vêtements étaient blancs, verts et roses.

Elles avaient les bras l'un à l'autre enlacés.
Mais leur front était chaste et leurs regards baissés;
D'en haut elles disaient : « Je crois !—J'espère !—J'aime ! »
Le poète écouta les trois mots à genoux :
De là viennent ses chants et mystiques et doux :
Dans ce monde terrestre il chante un divin thème.

III

Il l'a voulu le barde, et, par un libre effort,
Son cœur et son esprit, ses sens, tout est d'accord.
Extase libre ; extase pure !
Dans la triple unité du poète penseur,
Tout ce qui lui répond ; Dieu, l'homme et la nature,
Harmonieusement retentit et murmure ;
Chaque voix est distincte et se fond dans un chœur.
O barde sage ! extase pure !
Replié sur lui-même, il écoute enchanté
Les modulations de cette trinité.

O belles âmes inquiètes,
Nature, Esprit, Raison, que n'avez-vous tenté ?
Pour venir à la vérité,
Chercheurs de tous les temps, que de routes secrètes,
O penseurs inspirés, que l'on nomme poètes !

LA CHANSON DE L'ERMITE.

En Cornouaille.

La chaumière où seul j'habite
Est petite,
Mais elle est près d'un étang
Et d'un bois jeune et flottant
Qui l'abrite.

Dès le matin, sous mon chaume
Tout embaume,
Mes deux volets sont ouverts :
Du chanvre et des genêts verts
Quel arôme !

Lorsque la chaleur arrive,
Quand la grive
Se cache au fond du blé noir,
Je puise à mon réservoir
Une eau vive.

Enfin la fraîcheur retombe,
La colombe
Roucoule sur ma maison :
Moi, j'entonne une oraison :
Le jour tombe.

Ainsi je vis en ermite,
Dans mon gîte,
D'eau, de parfums, de chanson :
Et la nuit je dis ton nom,
Marguerite !

Marguerite, ô pèlerine
Blanche et fine,
En regagnant ton manoir,
Dans mon clos viens donc t'asseoir
En voisine.

LE LÉZARD.

A **.

Campagnard, je me mêle à tous les jeux rustiques,
Amusé des chansons, m'exaltant aux cantiques;
Voici comme jasait, hier, un joyeux gars,
Et le feu de son cœur brillait dans ses regards :

« Avec une jeune veuve,
Tendre encor, j'en ai la preuve,
Savante à parler français :
En causant de mille choses,
Par la bruyère aux fleurs roses,
Tout en causant je passais.

C'était en juin, la chaleur était grande,
Sur le sentier qui partage la lande,
Au beau soleil se chauffait un lézard ;
Et dans ses tours, ses détours, le folâtre
Faisait briller son dos lisse et verdâtre
Et secouait la fourche de son dard.

Mais, hélas ! à notre approche,
Le petit fou vers sa roche
Fuit, et pour le rappeler,
Pour rappeler ce farouche,
Sur un air des bois ma bouche
Longtemps s'épuise à siffler.

O mes amis, ne plaignez pas ma peine!
Car sur mon bras, comme une molle chaîne,
S'était posé son bras flexible et rond;
Et par instants une mèche égarée,
De ses cheveux une mèche cendrée
Avec douceur venait toucher mon front.

Certe, à lézard et vipère
Tout sifflleur vendrait, j'espère,
A ce prix-là ses chansons,
Sans trouver l'heure trop lente,
Ni la chaleur trop brûlante,
Ni trop maigres les buissons.

Donc, croyez-moi, dans cette heureuse pose,
Sous le soleil et jusqu'à la nuit close
J'aurais sifflé fort gaîment; mais voilà,
Mes bons amis, voilà que le vicaire,
Vêtu de noir et disant son rosaire,
Pour mon malheur vient à passer par là:

« Cœurs damnés! musique infâme!
« Holà! holà! jeune femme,
« Si vous craignez par hasard
« Le purgatoire où l'on grille,
« Quittez ce sifflleur de fille,
« Ce beau sifflleur de lézard! »

Tel fut son gai récit qu'en mes rimes j'expose,
Mais le feu s'est perdu dans la métamorphose.
Vous, une histoire aussi sous vos grands arbres verts,
Cher poète: elle aura du charme dans vos vers.

NOTES.

I

Des grèves de Plœ-Meur, à Berlioz.

L'océan bruissait immense sur les grèves,
Joyeuse une mésange en effleurait le bord :
O Maître, ta musique éclata dans mes rêves,
Du grand et du léger doux et sublime accord !

II

Pour la tombe d'un frère.

C'était un diamant. La perle la plus rare
Se dissout dans l'acide et finit lentement,
L'acier lance en éclats le marbre de Carrare,
Rien n'entamait son cœur. C'était un diamant.

Au Carnel.

III

Pour un ami.

Dans tous les noirs sentiers, les détours de la vie,
Gardez ce front ouvert où brille votre cœur :
Heureuse l'âme franche à qui l'âme se fie !
Celui qui marche droit de tout piége est vainqueur.

LE COMBAT DE SAINT PATRICK

Apôtre d'Irlande ou d'Eir-Inn, né en Armorique, au IVe siècle.

Sois donc fière, Armorique ! il est fils de ta lande
Le grand saint appelé l'apôtre de l'Irlande ;
Dans tes bois il reçut le sceptre pastoral
Qui défendait Eir-Inn sous le sceptre royal ! —
Mais l'esclave s'est rebellée ;
Patrick, le doux évêque, est nommé chef des clans ;
Voix du cœur, air bardique, allez, nobles élans,
Retentissez dans la mêlée !

I

L'Arvor frémit à ton rappel,
Patrick, son fils, descend du ciel,
Eir-Inn !

II

Lui, par qui Dieu te fut porté
Te portera la Liberté,
Eir-Inn !

III

Il est temps, sors du gouffre amer,
O perle blanche de la mer,
Eir-Inn !

IV

Va, le Léopard du Saxon
En vain mordrait ton écusson,
Eir-Inn !

V

Patrick, pour l'enchaîner encor,
Patrick a son étole d'or,
Eir-Inn !

VI

Sous le bâton épiscopal
Mourra le sanglant animal,
Eir-Inn !

VII

Le léopard et ses petits,
Traîtres à Dieu, sont des maudits,
Eir-Inn !

VIII

Mais toi, qui combats pour la foi,
Les Saints combattront avec toi,
Eir-Inn !

IX

Il est temps, sors du gouffre amer,
O perle blanche de la mer,
Eir-Inn !...

Vœux impuissants ! force du crime !
Le Saxon est vainqueur du courage et de l'art !
L'œil farouche, la gueule en sang, le léopard
Sous ses griffes tient la victime.
Vivez pourtant, vivez, mes imprécations !
Vents de colère, entrez au cœur des nations !
Gloire aux vaincus ! Et toi ! protége encor tes ouailles,
Patrick, ô saint pasteur, ô fils de la Cornouailles !

1843-1844.

L'IDÉAL.

A mon frère Edmond, en Amérique.

Tous le voyaient en rêve aux terres atlantiques,
Et, malgré les boas et les serpents ailés,
Chercheurs d'El-Dorado, les voilà tous allés
Au pays lointain des Caciques.
Là, sur un lit d'onyx et de saphirs, il dort
Le vieillard idéal couvert de poudre d'or !
Au pays lointain des Caciques
Heureux, nouveaux Jasons, ceux-là qui sont allés !
Qu'importe les boas et les serpents ailés .
Si l'on suit son beau rêve aux terres atlantiques. —

Fantôme du bonheur, son ombre, son reflet,
Que vous attirez l'âme humaine !
Ah ! s'il est un bonheur pur, durable, complet,
Anges, emportez-nous vers son riche domaine !

Dieu sur tout l'univers refléta sa beauté,
Notre âme par instinct cherche la belle image,
Et, croyant la saisir, frémit de volupté :
O mers, cieux étoilés, vallons pleins de ramage,
Où l'homme bien souvent poursuit son idéal,
Jusqu'au divin auteur transmettez cet hommage !
Heureux les cœurs saisis d'un amour virginal,
L'un dans l'autre absorbés comme en leur bien suprême :
Enfin, murmurent-ils, j'ai l'être sans égal !
C'est que l'objet aimé nous semble Dieu lui-même. —

Fantôme de l'amour, son ombre, son reflet,
Que vous entraînez l'âme humaine !
Anges, emportez-nous vers le brûlant domaine
Où rayonne l'amour pur, durable, complet !

Des âmes ont trouvé des ailes
Pour voler avant l'heure aux choses éternelles.
Elles ont vu, — l'Amour, dissipant tout brouillard,
Fervent, leur déroulait ses plaines infinies, —
Enfin elles ont vu le mystique vieillard !
O saint El-Dorado, roi des sphères bénies,
Après ta grande voix que sont nos harmonies,
Nos rubis sont les feux de ton ardent regard ?
Pour voler avant l'heure aux choses éternelles.
Des âmes ont trouvé des ailes.

LES TROIS DOULEURS.

Dans son jardin il prit trois fleurs,
Puis, en versant trois fois des pleurs,
Il me parla des trois douleurs.

« Ah ! criai-je, il faut que tu m'aides !
Prêtre, apprends-moi les trois remèdes
Aux durs pensers dont tu m'obsèdes.

— Non, dit-il, apprends à souffrir ;
Car la fleur du corps doit mourir,
La fleur de l'esprit se flétrir.

Mais oublions ce qui se fane,
Si le cœur n'a rien de profane,
Et garde sa fleur diaphane ! »

15 août 1841.

FIN.

TABLE.

LIVRE I. — EN BRETAGNE.

Les Trois Voyages. 5
L'Eglise Blanche. 6
A Marie endormie. 9
La Fleur d'or. 10
Le Chant du Chêne. 12
A l'Avenir. I. 14
Les deux Routes. 15
A l'Avenir. II. 17
L'Eloge de Nantes. 18
Les Goélands. 20
A la Fantaisie. 22

LIVRE II. — A PARIS.

Vœu de l'Art. 23
Jacques le Maçon. 24
Tableau d'Intérieur. 29
Les deux Statuaires. 30
A E. I-II-III-IV-V. 32
Les trois Plaisirs. 39
Le Vieux collége. 40
A Lucy. 46
A plus d'un. 48

LIVRE III. — AU BORD DE LA MÉDITERRANÉE.

Consultation. 49
Au bord de la Méditerranée. 50
Symboles. 53
Les deux Fleurs. 54
Le Semeur. 55
Rêve. 57
A un Sage. 58
Lettre a un Chanteur de Trégcier. 59

LIVRE IV. — A FLORENCE.

Chemin faisant. 61
L'Eglise bysantine. 62
Giannina. 64
Heures de Trève. 66
L'Aleatico. 67
La Fleur qui m'est douce. 69
A ma Mère en Italie. 71
Camée. 74
Les Frères de la miséricorde. 75
A un Religieux. 76
Chants alternés. 79
Palinodie. 82

LIVRE V. — A ROME.

Lettre a Berthel. 83
Aux environs d'Albano. 85
A S. Maeto. 86
Pour l'Academie de France a Rome. 88
Les Cornemuses. 89
Les Fleurs sombres. 91

ASPIRATIONS. 92
HYMNE. 94
LE GLADIATEUR. 97
EN TRAVERSANT LE FORUM. 98
AUX PRÊTRES DE BRETAGNE. 99
SUR D'ANCIENS AMIS. 102
A LA MAISON D'HORACE. 103
TALISMANS. 104
L'HÔTELLERIE 106

LIVRE VI. — A NAPLES.

VENDREDI. 107
HYMNE. 109
LES DISSONANCES. 110
CAMÉE. 111
LES TROIS FRÈRES. 112
FRUTTI DI MARE. 114
MORGANA. 115
LA PLAINTE DU PÊCHEUR. 118
LE CHEMIN NOUVEAU. 119
ACCORD. 120
LETTRE A LOÏC. 121
LES NYMPHES ET LES FÉES. 122

LIVRE VII. — A VENISE.

LA COURTOISIE. 125
EN REVENANT DU LIDO. 126
L'ANDROMÈDE. 128
VOE VICTIS. 129
LA PLAINTE DE SILVIO. 131
L'ASILE. 132
A UN NAVIRE GREC. 134
APRÈS UNE TEMPÊTE. 135

LIVRE VIII. — A PARIS.

Le Voyage d'Italie. 137
Les Pôles. 138
Fête aux champs. 140
Portraits. 142
Sur les anciens poetes. 144
Le Livre des conseils. 145
Camées. 151
Etudes 153
Hymne. 154

LIVRE IX. — EN BRETAGNE.

Les Courants. 157
A la Fontaine féerique de Baranton 159
Le Catécrisme. 160
Le Jardin. 161
En passant a Kemper. 162
Le Chant de la Coupe. 164
Lo'-Théa. 166
Les trois poètes 169
La Chanson de l'Ermite. 171
Le Lézard. 173
Notes. 175
Le Combat de saint Patrick 176
L'Idéal. 179
Les trois Douleurs. 181

FIN DE LA TABLE.

PRIMEL ET NOLA

A MADAME ALIX MEURICE.

AU MANOIR DE KER***

Il est des époques de la vie (et, si court que soit votre passé, peut-être, Madame, aurez-vous déjà cette expérience), il est des temps que volontiers on désigne par quelque événement particulier; on dira : « C'est le mois où naquit notre enfant, l'automne où notre sœur s'est mariée; » et l'on retrouve ainsi la date indécise et lointaine. Trop souvent il faut remonter à de tristes souvenirs.

Pour moi, je saurai comment dater mon paisible et dernier séjour dans nos campagnes : c'est l'année, dirai-je, où il fut tant parlé de la veuve de Corré, l'hiver où je vis dans un manoir le brave journalier Primel gagnant ses habits de noce ; scènes touchantes, indiquées par vous, vivante poésie qui m'attira tout d'abord, et que j'essayai, à mesure qu'elle se développait, de saisir dans sa vérité, pour un jour, Madame, vous en faire hommage.

J'en ai l'espoir, vous qui heureusement exempte des fausses grâces cherchées ou con-

venues, aimez nos taillis et nos grèves et savez la langue de la ferme, vous aimerez encore, reproduite, cette simplicité naïve qui brille par elle-même, cette élégance naturelle et intime de nos mœurs rustiques, enfin cette franchise de forme toujours si belle dans la vie et à laquelle un art idéal et vrai serait glorieux d'atteindre. Mon effort et mon plaisir ont été de m'en rapprocher.

Vous le verrez, bien d'autres chants et d'autres poëmes rustiques, nés d'un long séjour aux bords de l'Izol, entourent cette histoire principale; mais, du centre du livre, elle rayonnera par son titre sur le livre tout entier; elle sera l'âme de ce recueil, comme elle fut autrefois le charme et le lien de nos pensées.

Et maintenant, que cette sœur de Marie et d'Anna Hoël, que Nola se présente sans trop de défiance, même hors de Bretagne et malgré nos troubles, sous la favorable influence du sourire gracieux et jeune qui, dans nos hameaux, la protége.

N'est-ce point, d'ailleurs, dans les jours mauvais que les bons Génies, toujours calmes, doivent nous visiter?

A. B.

INVOCATION.

Il est au fond des bois, il est une peuplade
Où, loin de ce siècle malade,
Souvent je viens errer, moi, poëte nomade.

Là tout m'attire et me sourit,
La séve de mon cœur s'épanche, et mon esprit
Comme un arbuste refleurit.

Sous ces bois primitifs que le vent seul ravage,
Je sens éclore, à chaque ombrage,
Un vers franc imprégné d'une senteur sauvage.

Devant mon regard enchanté
Jeunes filles, enfants empourprés de santé,
Passent dans leur virginité.

J'aide dans les sillons le soc opiniâtre;
Pasteur, je chante avec le pâtre;
La fileuse m'endort, le soir, au coin de l'âtre.

Puis, dès l'aube, je vois les jeux
De l'oiseau qui sautille entre les pieds des bœufs,
Et près des sources pond ses œufs.

O chère solitude! — Et pourtant, je le jure,
Arts élégants, bronze, peinture,
Je vous aime, rivaux de cette âpre nature!

Hélas ! me préservent les cieux
De vous nier jamais, symboles radieux,
Charmes de l'esprit et des yeux !

Et si, vivant d'oubli dans cette humble Cornouaille,
J'entends vos clameurs de bataille,
Héros et saints martyrs du monde, je tressaille !...

Mais, ô calme riant des bois,
Revenez dans mon cœur, adoucissez ma voix,
Faites aimer ce que je vois.

C'est là de tous mes vers la pieuse demande :
Esprits des champs et de la lande,
Versez en moi la paix pour que je la répande !

LA TAVERNE.

A la mémoire d'Ives Gestin.

Tels sont les cœurs : parfois, sous les landiers fleuris,
En Bretagne il est doux de songer à Paris;
Et, là bas, regrettant notre libre campagne,
A Paris nous aimions à causer de Bretagne.

.

« Silence ! nous disait, un soir, le bon Gestin,
« C'est la vie en breton du grand saint Corentin.
« Barde, écoutez ; et vous, soldats, laissez vos verres,
« Et, tous les trois, ouvrez des oreilles sévères :
« Sais-je comme aujourd'hui le langage a tourné,
« Et s'ils me comprendraient aux lieux où je suis né ?
« Ainsi, mes trois amis, faites un long silence,
« Et pesez avec soin les mots dans la balance :
« J'ai cru dans ce travail tomber à chaque pas,
« Car le cœur est fidèle et l'esprit ne l'est pas. »

Le modeste écrivain ! comme de sa légende
S'exhalait cependant un doux parfum de lande !
Les mots qu'il redoutait, au meilleur coin frappés,
Dans les eaux de l'Avon semblaient par lui trempés.
Corentin ! Corentin ! tout près de vous, de grâce,
A votre historien réservez une place :
Voyez le soldat Pôl et le sergent Arzur,

Quels pleurs à votre nom dans leurs grands yeux d'azur
Oh ! oui, c'est au milieu de cette vaste France
Que l'accent de l'Avon, du Rhin, de la Durance
A toute sa douceur ; et ceux qui l'entendront,
En passant dans Paris, tout à coup pleureront.
Dans ce gai cabaret attablés d'aventure,
Comme nos cœurs battaient durant cette lecture !

« Mais, du vin ! rapportez du vin ! Je veux ici
« Sur quelques vers nouveaux vous consulter aussi,
« Pour qu'un joyeux chanteur, si mon refrain vous touche,
« Les jours de grands marchés, l'entonne à pleine bouche. »

C'était un air connu. Sitôt qu'il l'entendit,
Arzur, le Cornouaillais, fit chorus : on eût dit
Que sa paroisse, assise au creux d'une vallée,
Passait magiquement devant lui déroulée,
Avec ses champs de mil, ses eaux vives, ses bois,
Et que d'un heureux pâtre il écoutait la voix.
Pour le second soldat, l'aîné de ces deux braves,
Il était de Léon où les hommes sont graves.
Pôl écoutait pensif. Mais lorsque la chanson
Chanta : « De la bombarde entendez-vous le son ? »
Nous vîmes frissonner ses robustes épaules,
Comme sous un vent frais les bras noueux des saules ;
Puis à ces vers : « Heureux à la lutte un vainqueur !
« De la fille qu'il aime il gagne aussi le cœur. »
Pareil au bruit plaintif du taureau qui rumine,
Ce fut un long soupir du fond de sa poitrine ;
Enfin, ces mots venus : « O pays, notre amour !
« Des bois sont au milieu, la mer est à l'entour ! »
Cet hymne du pays, enthousiaste et tendre,

Ce chant, devant un frère il fallut le suspendre,
Car ses tempes battaient de mouvements nerveux,
Et ses mains agitaient follement ses cheveux.
« Qu'est-ce donc, notre ami ? » Mais d'un ton héroïque,
Et comme s'enivrant des brises d'Armorique :
« Si la fenêtre était ouverte, cria Pôl,
« Mon cœur n'y tiendrait plus et je prendrais mon vol. »

Moi, plus heureux que Pôl, j'ai revu nos campagnes.
Libre, je vais errant des plaines aux montagnes,
Mon âme, dans les bois, se prend à rajeunir,
Et sous les landiers d'or j'écris ce souvenir.

DIANA.

I

J'arrivais quand passa l'ange d'heureux augure,
Ses cheveux d'un or fin entourant sa figure,
La candeur de ses traits ne voilant aucun mal :
Accord du beau sensible et du bien idéal.

II

Jeunes filles des champs, vos âmes sont pareilles
Aux ruches où fermente un miel pur, frais et doux,
Et l'on sent vos pensers qui murmurent en vous,
Sonores comme les abeilles.

III

Telle cette Nola, dont je chante le nom,
Telle vous, blonde enfant, qu'il faut aimer et taire ;
Mais tout en savourant le charme du mystère,
Et, lorsqu'on dit : c'est elle ! heureux de dire : non !

LE VIEUX ROB.

Dans ce livre où Nola brillera jeune et blanche,
Que ceux-là dont le corps sous le poids des ans penche
Paraissent les premiers, pour bénir mes récits !
J'aime à voir des vieillards au seuil d'un temple assis,

I

S'il est vrai que les morts, la nuit, quittent leur bière
Pour se désaltérer au bénitier de pierre,
Au vase de granit sur leur tertre placé,
Robin, ne restez pas dans votre lit glacé :
Il est, chez les vivants, une âme qui vous aime ;
Bien souvent un lait pur, un lait avec sa crème
Dans votre bénitier est versé jusqu'aux bords,
Car cette âme chrétienne est fidèle à ses morts ;
Et tant que sous le ciel vivra cette bonne âme,
Vous aurez ici-bas tout ce qu'un mort réclame :
Dans votre bénitier des offrandes de lait,
Et les fervents soupirs tombant du chapelet.

II

Dans une lande immense, au seuil de sa chaumière
Bâtie en terre jaune et couverte en bruyère,

Mona disait un soir : « Hélas ! ma pauvre enfant,
« Est-ce vous là, malade, et sur l'herbe étouffant ?
« C'en est-il fait de vous, ma fille, ô mon amie,
« Qui, la nuit, près de moi reposiez endormie ?
« En tournant mes fuseaux, je vous gardais le jour,
« Pour vous sauver des loups ; et vous, avec amour,
« Léchiez mes vieilles mains, oui, ces mains maternelles
« Qui d'un lait trop pesant soulageaient vos mamelles.
« J'étais heureuse alors, mais que faire sans vous ?
« Oh ! la Mort aujourd'hui veut frapper deux grands coups.
« Voyez ce flanc gonflé : quel bruit ! quelle secousse,
« Et sa langue qui pend ! O ma blanche ! ô ma rousse !
« C'en est-il fait de vous ? Cher soutien de mes jours,
« Le ciel n'enverra-t-il personne à mon secours ! »

Le vieux Robin parut. Un bâton de voyage
L'aidait à soutenir son corps ployé par l'âge ;
Tremblant, il reprenait haleine à chaque pas,
Et, la tête penchée, il se parlait tout bas.
Pour sa grande science et sa grande fortune
Il fut, et bien longtemps, cité dans la Commune ;
Mais ses biens partagés entre de mauvais fils,
Par eux il fut chassé, l'homme aux cheveux blanchis :
Seul, au bord de l'Izol, à cette heure, il habite
Une loge en genêt par lui-même construite ;
Heureux encor pourtant : là, plutôt qu'un docteur,
Chacun vient visiter l'habile rebouteur.

« C'est Dieu, cria Mona, c'est Dieu qui vous envoie !
(Et la vachère avait un front brillant de joie.)
« Pitié, Robin, pitié pour ce cher animal !
« Vous savez comment vient, comment s'en va le mal.

— Hum ! reprit le vieillard, en secouant la tête,
« Elle doit grandement pâtir, la pauvre bête !
« Vite, chauffez de l'eau. J'ai là certaine fleur,
« Des herbes... Sans mentir, j'empêche un grand malheur. »
Le foyer allumé, les plantes salutaires
Dans le chaudron, bénit avec de grands mystères,
Bouillirent, et la vache à l'immense fanon
Dut boire la liqueur merveilleuse et sans nom.

Or, voyant respirer sa vache plus à l'aise,
Mona, qui par degrés elle-même s'apaise,
Disait (et ses yeux gris, son visage ridé,
Son sein d'où chaque mot s'échappait saccadé,
En elle tout riait) : « Regardez-moi, bonhomme !
« Je me sens rajeunir. Oui-dà, me voici comme
« Au jour où je dansais avec vous au Pardon,
« D'un rosaire de buis quand vous me faisiez don,
« Lorsque vous me nommiez la fille sans pareille,
« Toute mince de taille et de couleur vermeille ;
« Et moi, tout en roulant les grains du chapelet,
« A vous voir si galant, et vert, et grandelet,
« (Faut-il, ô mon vieux Rob, qu'enfin je vous le dise ?)
« Je vous aurais suivi de grand cœur à l'église. »

III

O premières amours, fleurs de notre printemps,
Ils ne vieillissent pas ceux qui vous sont constants !
A quinze ans, je cueillis une fraîche églantine,
Et ma main l'enferma sous la page latine ;
Plus tard, refeuilletant mes livres d'écolier,
Vrais amis que jamais on ne doit oublier,

J'y trouvai l'églantine, et fleur et poésie
Ravivèrent mon cœur à leur double ambroisie.
Fleurs de notre printemps, ô premières amours,
Jusqu'au bord du tombeau vous embaumez nos jours !

IV

A quelque temps de là, des bruits dans la peuplade,
Des bruits tristes couraient : « Le vieux Rob est malade !
— Je saurai le guérir, dit la bonne Mona,
« Et lui rendre le bien qu'un soir il me donna. »
Le lendemain, à peine au ciel paraissait l'aube,
Mona partit. La vache, avec sa blanche robe,
Devant elle marchait, secouant son jabot,
Et marquant sur la terre humide son sabot ;
Quelquefois s'arrêtait pour brouter un peu d'herbe,
Puis s'en allait encor grasse, lente et superbe ;
Sur son front étoilé des cornes en croissant
S'arrondissaient, sa queue et son poil frémissant
Autour d'elle chassaient les bourdons et les mouches,
Et ses grands yeux roulaient défiants et farouches.
Mais sa bonne maîtresse, une gaule à la main,
Tâchait de la hâter dans l'agreste chemin,
Et, tout en souriant à l'horizon qui brille,
Doucement répétait : « Allons, allons, ma fille ! »

Mona trouva gisant, sous son toit de genêt,
L'ami de soixante ans que la fièvre minait.

« C'est vous, murmura-t-il, ô chère et digne femme !
« J'aurai donc là quelqu'un pour recevoir mon âme !
« Tous ils m'ont délaissé, ces fils ingrats ; mais vous,
« Cœur plein de souvenir, vous les remplacez tous.

« Merci ! » Puis des soupirs, des tremblements, des plaintes.
« Ami, je viens chez vous comme chez moi vous vîntes.
« O merveilleux savoir ! charmes secrets et forts !
« Mais je veux, à mon tour, ranimer votre corps.
« Saine et sauve, ma fille est là devant la porte :
« Buvez de ce lait doux et fumant qu'elle apporte,
« C'est un baume !.. A présent, tâchez de sommeiller. »
Il dormit. Au réveil, cherchant à l'égayer :
« Eh bien, l'avais-je dit ? vos couleurs sont plus belles.
« Vous sentez la vertu des fécondes mamelles.
» Voulez-vous, au soleil, avec moi faire un tour ?
« Çà, riez, mon vieux Rob ! Faut-il aller au bourg ?
« Moi, je reviens toujours à cette rêverie :
« Faut-il quérir le prêtre afin qu'il nous marie ?

— Oui, partez pour le bourg et marchez promptement,
« Car je veux recevoir encore un sacrement,
« Le dernier. Chaque instant m'enlève de ma force.
« Mon âme veut enfin briser sa dure écorce.
« Joie et peine aujourd'hui pour moi s'en vont finir.
« On semble cependant à ce monde tenir :
« Quand je ne serai plus, Mona, chaque dimanche,
« Sur ma tombe en passant que votre front se penche.
« S'il est permis, mon cœur vers vous s'envolera... »

Puis, le prêtre venu, le vieillard expira.

V

Humble fut le convoi qui suivit votre bière,
O Robin ! mais ceux-là qu'on vit au cimetière

Étaient de vrais amis, et se souvenant tous
De vos bienfaits passés, car ils priaient pour vous.
Sous ses coiffes de deuil et sa cape de femme,
Cher mort, oh! vous deviez entendre une bonne âme;
Celle de qui les pleurs coulaient, coulaient à flots,
Et dont rien ne pouvait retenir les sanglots!...
La nuit, quand vous errez vêtu d'un blanc suaire,
Voyez comme est paré votre lit funéraire:
Un tapis de gazon le couvre tout entier,
Et du lait jusqu'aux bords emplit le bénitier.

LE VILLAGE DE MARIE.

Quand près de vos maisons je passe tout rêveur,
Bonnes gens du Moustoir, n'ayez point de frayeur,
Je suis un amoureux, et non pas un voleur.

C'est ici, dans cette bruyère,
Qu'enfant, je poursuivais naguère
Une enfant, comme moi légère.

Où nous courions tous deux, seul je viens, ô douleur!
Bonnes gens du Moustoir, n'ayez point de frayeur,
Je suis un amoureux, et non pas un voleur.

Sa coiffe flottant autour d'elle,
Ont eût dit une tourterelle
Qui vient de déployer son aile.

Hélas l'oiseau sauvage a trouvé l'oiseleur!
Bonnes gens du Moustoir, n'ayez point de frayeur,
Je suis un amoureux, et non pas un voleur.

Et le dimanche, au bourg, plus d'une
Disait, jalouse : « Cette brune
Sera la fleur de la Commune. »

O brune enfant qu'un autre aspira dans sa fleur!...
Bonnes gens du Moustoir, n'ayez point de frayeur,
Je suis un amoureux, et non pas un voleur.

Aux bords du Scorf.

A ALFRED DE VIGNY.

Sous vos ombrages du Maine-Giraud, je vous adresse, mon ami, ces vers nés sous les chênes de Cornouailles.

Ils sont comme les Notes de l'Épopée rustique que j'ai voulu, dans les Bretons, donner à mon pays, et qui, grâce à vous surtout, reçut la sanction d'un grand corps littéraire.

Dans la retraite où vous préparez encore de belles œuvres, que cet humble hommage aille donc vous chercher, ô vous, fidèle à l'amitié comme à la poésie.

JOURNAL POÉTIQUE.

PREMIÈRE PARTIE.

I

LE PORT.

S'il est plus d'un orage il est plus d'un refuge,
J'en sais pour mon esprit et j'en sais pour mon cœur :
Là, tout ennui s'apaise et je suis maître et juge,
Je suis maître de mon bonheur.

Près de l'Izol.

II

LETTRE.

Mes amis, est-il vrai que les absents ont tort?
Ce mot triste jamais n'entrera dans mon livre :
Car, tous mes chers absents, en moi je les sens vivre,
Et plus d'un, qui n'est plus, pour mon cœur n'est pas mort.

De cet humble village aux nobles Tuileries,
Ainsi nos souvenirs s'échangeront toujours ;
Parfois vous mêlerez mon nom à vos discours,
J'emplirai de vos vers mes longues rêveries.

Et, si le grand Paris avec vous m'est rendu,
Nos pensers se joindrônt sans effort, sans lacune :
Tels de sages causeurs se quittant à la brune,
Reprennent au matin l'entretien suspendu.

III

LE BIEN-VENU.

« Oh! c'est lui! C'est notre poëte!
« Lui, longtemps appelé! lui, pleuré comme mort,
« Filles et jeunes gens, venez lui faire fête! »
Et tous ils entonnaient mes vers avec transport :
« Oui, nous sommes encor les hommes d'Armorique,
« La race courageuse et pourtant pacifique! »
O salut cordial! O fraternel accueil!
Et moi : « Mon bon Loïc! Anna pleine de charmes,
« Je vous revois enfin, vous qui portiez mon deuil!...
« Quand vous pleuriez, j'étais en larmes. »

IV

EFFUSIONS.

Vous le savez, vallons, bois, lande, à mon retour,
Comme je vous tendais les bras avec amour!
Peuplades des hameaux, solitudes des grèves,
Sources qui bruissiez chaque nuit dans mes rêves,
Immobiles étangs purs comme le cristal,
Géants pétrifiés aïeux du sol natal,
Vous avez entendu, dans ces heures de fièvres,
Les exclamations qui sortaient de mes lèvres;

Et, dans votre humble église, embrassant les pavés,
Si je vous ai béni, mon Dieu, vous le savez !

V

LES GATEAUX DE NOEL.

« Minuit est encor loin, la foule emplit l'auberge ;
Venez rompre avec moi des gâteaux, jeune vierge,
Gâteaux de pur froment, parfumés et mielleux,
Odeur de votre haleine, or de vos blonds cheveux.
Entrons. Sachez pourtant, fille jeune et charmante,
Qu'on découvre à ce jeu l'âme la moins aimante.
Heureuse ! Oh ! vous avez la plus forte moitié.
Encore, encore à vous ? Et toujours ! Ah ! pitié !...
Je l'avais dit, ce jeu c'est l'image d'un autre :
Vous prenez notre cœur sans rien donner du vôtre. »

VI

LE COLPORTEUR.

Courbé sous un ballot, et traînant son bâton,
Quand l'Auvergne vit-elle arriver un Breton ?
Mais toujours le vieux Jean nous vient de sa montagne,
Sans plaindre son chemin et son labeur, s'il gagne.
Sous la neige laissant sa femme et ses enfants,
Plus vieilli, plus cassé, Jean revient tous les ans ;
Et bravant les refus faits à sa barbe grise,
Il va de porte en porte offrir sa marchandise :
Vie errante dont rêve un Breton étonné,
Lui, dans le sol natal, dur chêne, enraciné.

VII

LA MÈRE DU CONSCRIT.

A l'instituteur, M. Jean Le Bek.

Les uns gais et chantant et les autres en larmes,
Tous encor dans l'habit du pays et sans armes,
Ils passaient ; mais on fit halte sur le chemin.
Un d'eux était du bourg : or, lui serrant la main,
Ses parents l'entouraient et tous ceux de son âge,
Qui lui versaient à boire en lui disant : courage !
Et le cœur attendri par ces derniers adieux,
Vers des maisons, plus loin, comme il tournait les yeux,
Une femme sortit, folle, de sa chaumière,
En lui sautant au cou... c'était sa vieille mère !

O pleurs ! sanglots ! baisers ! et deuil morne, étouffant,
De celle qui perd tout en perdant son enfant !...
Mais quand partit la troupe ! Alors la pauvre femme
Dans un nouvel élan n'écouta que son âme.
Elle suivait. « Ma mère, allons, ma mère, adieu.
— Non, mon fils, mon enfant ! Encore, encore un peu ! »
Et toujours elle va. Lui, tendre, il la querelle.
« Pour la dernière fois jusque-là, disait elle. »
Enfin, et par pitié, de force il se sauva.
« Ah ! mon enfant, mon fils ! Je meurs... mon cœur s'en va ! »

VIII

INSOMNIES.

Tout dort dans le village et dans le cimetière,
Les vivants dans leur lit, et les morts dans leur bière,
Lui seul, il veille encore, et, bien loin dans la nuit,
Le passant attardé voit sa lampe qui luit :
Si la lumière enfin décline faute d'huile,
Il ouvre sa fenêtre et, longtemps immobile,
Là, devant son logis, il contemple, envieux,
Ceux qui sous le gazon tiennent fermés leurs yeux,
Dont nul amer soupir ne desserre la bouche,
Heureux dormeurs, toujours tranquilles dans leur couche.

IX

L'AVEUGLE.

A Alfred de Courcy.

J'ai voulu dans ces lieux trouver un ami sûr,
C'est un aveugle, assis tristement contre un mur,
Et qui, là, tout le jour, solitaire, immobile,
Lorsqu'arrive un passant agite sa sébile :
On croirait que de loin il reconnaît mes pas,
Car, retournant la tête, il se parle tout bas;
Et quand je dis, laissant mon denier dans sa tasse :
« C'est ton nouvel ami, c'est ton ami qui passe ! »
Tout son front s'illumine, il semble que ses yeux
Sous leurs voiles épais ont découvert les cieux.

Puis, tout en m'éloignant, au coin de cette rue
Je vois sa lèvre bonne et douce qui remue :
Pour son ami du bourg il prie, et je le vois
Faisant avec lenteur un grand signe de croix...
Martyr, jusqu'à sa mort cloué sur une borne,
Qui, moi ne passant plus, m'attendra seul et morne ;
Ami qui n'aura su de moi que ces trois mots,
Qui m'aima pour bien peu, que j'aimai pour ses maux,
Et vers lequel je viens souvent dans ma misère,
Moi-même mendiant de lui quelque prière.

X

LE CATÉCHISME DU SOIR.

L'hiver dure toujours glacial, pluvieux,
Avec ses jours si noirs, ses longs soirs plus joyeux.
Alors, tous les fuseaux de tourner. Devant l'âtre,
Plus d'un grave tailleur enseigne un petit pâtre,
Et répète aux enfants les leçons du curé :
Voyez quelle science et quel air assuré !
Tour à tour, l'habile homme, il loue et réprimande.
Et les parents assis parmi la jeune bande,
Dans un coin du foyer observant tout cela,
Disent : « Si nous étions encore à ce temps-là ! »

I

DANSE SUR LA NEIGE.

Cette nuit un Sonneur a mis le bourg en fête.
Son hautbois retentit à vous fendre la tête.
On danse sur la neige ; et, le long du chemin,
Sont marqués bien des pas qui se verront demain :
Oui, qui seront comptés demain au presbytère,
Là, dans son noir enclos, muet et solitaire !...
Non, rien ne trahira cette fête de nuit,
O danseurs ! le vent d'ouest en emporte le bruit ;
Le blanc et mou duvet retombe et vous protége ;
Vos pas silencieux s'effacent sous la neige.

XII

RENAISSANCE.

Le grain enfoui n'est pas mort :
Mystérieusement dans le sol qui l'enferme
Il s'échauffe, s'anime, avec bonheur il germe ;
La vie intérieure au premier rayon sort.
Gestation pareille à celle de la femme,
Et comparable encore au travail de notre âme :
Un rayon met au jour nos pensers assoupis ;
Vienne Pâque et les blés qui commencent à poindre,
Vont surgir, nous verrons houler et se rejoindre
Les cimes vertes des épis.

XIII

LETTRE.

A Saint-René Taillandier.

Ce matin, mon esprit vous voyait écrivant
Près d'un berceau, gardé par une jeune femme :
Deux fois heureux ! pensais-je, à l'une il prend son âme,
Et son frais sourire à l'enfant.

Du père et de l'époux écrivez le poëme :
Comme l'enfant joyeux hâte ses premiers pas,
Et, plus joyeux encor, le père tend les bras
Ouverts a cet autre lui-même.

Lorsque le front fléchit sous le poids du labeur,
Vous direz la compagne attendrie et craintive,
Qui doucement s'approche et d'une voix plaintive,
Puis nous ranime avec son cœur.

XIV

A CORENTIN.

Je t'enseignai des vers l'ingénieuse trame,
Réjouis-toi, jeune fermier :
Bon rimeur et bon ouvrier,
Le blé nourrit ton corps et l'art nourrit ton âme.

LA HARPE.

Sur les rochers noirs de l'Arvor,
La harpe se taisait, la belle harpe d'or.

Elle gisait là sous les nues,
Son corps tout entr'ouvert et ses cordes rompues.

Hélas! à voir tant de malheur,
Je sentis de pitié se fendre aussi mon cœur,

Et, pleurant, j'arrachai la fibre,
Cette fibre d'amour qui dans moi toujours vibre;

Puis, sur la harpe j'attachai
Le nerf mélodieux de mon cœur arraché.

Tour à tour plaintive et joyeuse,
Elle sonne à présent cette bonne chanteuse :

Çà donc, ma harpe, à vos chansons,
Et qu'un peu de bonheur entre dans nos maisons!

JOB ET JO-WENN.

A mon ami Adolphe Dittmer.

I

O douce voix de la faiblesse,
Dans le cœur le plus dur vous entrez sans effort!
Honte à qui vous entend et lâchement s'endort!
Pour l'enfance pitié! pitié pour la vieillesse!
Le fort cache souvent l'épine qui le blesse,
Hélas! pitié pour le plus fort!

« Vous étiez sans pain, sans asile,
« Quand sur la rue on vous a pris;
« A toutes les lois indocile,
« Que faisiez-vous seul à Paris?

— Hélas! je cherchais de l'ouvrage!
« Pars, Job, m'avait dit un ancien;
« Avec des bras et du courage
« On ne manque jamais de rien.

« Mais la misère est la plus forte.
« Que ne suis-je en notre maison!...
— Vous mendiez de porte en porte,
« Et vous méritez la prison. »

Ah! juge, voyez cet œil cave
Et ce front de pâleur couvert :

Si jeune avec un teint si hâve !
L'innocent, comme il a souffert !

Quoi ! la pauvreté c'est un crime !
Loi sans cœur, fille de l'argent !
Ce qu'il faut plaindre, on le réprime ;
Le malfaiteur vaut l'indigent.

Ce corps déjà vieux et sans flamme
Vous a laissé voir tous ses maux,
Sondez aussi cette bonne âme,
Prête à s'ouvrir aux premiers mots.

O discours vrais et pleins de charmes !
Croyance, bonne foi, candeur
Qui des yeux fait jaillir les larmes,
Germer la pitié dans le cœur !

« Parlez, Job ! Par un soir d'automne
« Quand vous erriez sur le pavé
« En secret demandant l'aumône,
« Sous vos habits qu'a-t-on trouvé ?

— *De l'Ouvrier dans la misère*
« C'était *le Guide et le Devoir* ;
« Monsieur, c'était une prière
« Que je lisais matin et soir (1)... »

(1) Historique.

II

O douce voix de la faiblesse,
Comme au cœur le plus dur vous entrez sans effort,
Honte à qui vous entend et lâchement s'endort!
Pour l'enfance pitié! Pitié pour la vieillesse!
Le fort cache souvent l'épine qui le blesse,
Hélas! pitié pour le plus fort!

Au seuil d'un cachot d'Italie,
Sur un marbre j'ai vu la Mère-de-Douleurs;
J'ai vu son beau visage inondé de ses pleurs;
Elle ouvrait au passant une main qui supplie,
Et sa bouche disait avec mélancolie:
Ayez pitié de leurs malheurs!

Pour tous ceux que leur sort enlace
Pitié! cœurs sans espoir, corps usés de travaux,
Tous pareils en misère à ces pauvres chevaux
Qui sous l'équarrisseur mornes, la tête basse,
Attendent qu'on leur donne enfin le coup de grâce,
Signal de l'éternel repos.

III

Le voilà couché dans la rue,
Jô-Wenn, le noble et bon cheval!
A l'entour la foule se rue,
Un amas stupide et brutal.

Le mords a déchiré sa bouche,
Le brancard écorché ses reins,

Plaie où vient bourdonner la mouche :
Les enfants arrachent ses crins.

Las ! Jô-Wenn, toi qui sur la lande
Du point du jour à son déclin,
Tondais les pousses de lavande,
Près de ta mère heureux poulain !

Et quand Jobic, ton jeune garde,
Couché sur le palus fleuri,
Te jouait un air de bombarde,
Tu bondissais comme un cabri.

Mais passe, un jour, dans ce domaine
Un Normand, effroi des troupeaux,
Et jusqu'à Paris on t'emmène,
Paris cet enfer des chevaux.

Adieu la lande ! adieu la grève !
Les prés où l'on broute au hasard !
Tu resteras sans paix ni trêve
Dans les tenailles d'un brancard.

Hélas ! sans paix et sans relâche
Bien d'autres malheureux, crois-moi,
Comme toi vivent à la tâche,
Au travail meurent comme toi...

Mais chut ! l'heure de l'agonie
Soulève et fait battre son flanc :
Jô-Wenn, ta souffrance est finie !
Dors, Jô-Wenn, le bon cheval blanc !

Pourtant une rumeur confuse
Eveille encor l'agonisant,
L'air lointain d'une cornemuse
De quelque noce d'artisan.

A cette voix, la pauvre bête
Tente un mouvement convulsif;
Puis, laissant retomber sa tête,
Ferme son œil doux et pensif.

Pour tous ceux que leur sort enlace
Pitié! cœurs sans espoir, corps usés de travaux,
Tous pareils en misère à ces pauvres chevaux
Qui sous l'équarrisseur, mornes, la tête basse,
Attendent qu'on leur donne enfin le coup de grâce,
Signal de l'éternel repos.

LA CHANSON DU CLOUTIER

Sans relâche, dans mon quartier,
J'entends le marteau du cloutier.

Le jour, la nuit, son marteau frappe !
Toujours sur l'enclume il refrappe !

Voyez ses bras noirs et luisants
Retourner le fer en tous sens.

Le jour, la nuit, son marteau frappe !
Toujours sur l'enclume il refrappe !

Jamais il ne voit le ciel bleu,
Mais toujours la forge et son feu.

Le jour, la nuit, son marteau frappe
Toujours sur l'enclume il refrappe

C'est pour sa femme et ses enfants
Qu'il fait tant de clous tous les ans.

Le jour, la nuit, son marteau frappe !
Toujours sur l'enclume il refrappe !

Grands clous à tête et petits clous,
Oh ! combien de fer pour deux sous

Le jour, la nuit, son marteau frappe !
Toujours sur l'enclume il refrappe !

Rarement le cabaretier
Voit dans sa maison le cloutier.

Le jour, la nuit, son marteau frappe !
Toujours sur l'enclume il refrappe !

Mais, le dimanche, il chôme enfin,
Et chante à l'office divin.

Le jour, la nuit, son marteau frappe !
Toujours sur l'enclume il refrappe !

Que Dieu, dans son noir atelier,
Dieu bénisse cet ouvrier !

Le jour, la nuit, son marteau frappe !
Toujours sur l'enclume il refrappe !

LINA.

A Madame Audren de Kerdrel.

I

« Lorsque l'étang est calme et la lune sereine,
« Quelle est, gens du pays, cette blanche syrène
« Qui peigne ses cheveux, debout sur ce rocher,
« Tandis qu'à l'autre bord chante un jeune nocher,
« Dont la barque magique, à peine effleurant l'onde,
« Rapide comme un trait, vole à la nymphe blonde,
« Et, jusqu'au point du jour, par les vagues bercés,
« Ils errent mollement l'un à l'autre enlacés?
— Oh! c'est là, voyageur, une touchante histoire!
« Mon aïeul me l'a dite et vous pouvez y croire. »

II

Fille d'un sang royal, espoir de sa maison,
Blanche comme l'hermine à la blanche toison,
Lina, qui n'avait vu que sa quinzième année,
Amèrement pleurait déjà sa destinée :

« Plutôt que de tomber sous ta serre, ô vautour,
« Dans ce lac qui m'attend trouver mon dernier jour;
« Oui, dans ces froides eaux éteindre ma jeune âme,
« Noir ravisseur, plutôt que me nommer ta femme!

« Peut-être de ma mort naîtra ton désespoir,
« Et tu vieilliras triste et seul dans ton manoir. »

Près de l'Etang-au-Duc (le duc, son noble père,
Sous qui notre Armorique alors vivait prospère),
Lina, la blanche, ainsi parlait dans son effroi,
Car du château voisin, sur un noir palefroi,
Vers la vierge tremblante accourait hors d'haleine
Un poursuivant d'amour qui n'avait que sa haine.
Acharné sur sa trace, à toute heure, en tout lieu,
Au temple il se plaçait, sans peur, entr'elle et Dieu ;
Il la suivait aux champs, hideux spectre, à la ville ;
Et, jusqu'en ce désert, près de ce lac tranquille.

Ses pieds nus sur le sable et les cheveux au vent,
Là, depuis le matin, jouait la belle enfant,
Et les cailloux dorés sous les eaux transparentes,
Les insectes errants, les mouches murmurantes,
Les poissons familiers venant mordre le pain,
Le pain de chaque jour émietté par sa main,
Et le vol d'un oiseau, la senteur des eaux douces,
Les saules frissonnants, les herbages, les mousses,
Tout dans ce cœur mobile allait se reflétant ;
Puis, Lina n'était pas seule au bord de l'étang :
Le long du pré passait, repassait la nacelle
De son frère de lait, jeune et riant comme elle...
Dès que de son jardin descendant l'escalier,
De loin apparaissait Lina, le batelier,
Pareil à l'alcyon qui chante sur les lames,
Loïs, chantant aussi, voguait à toutes rames ;
Et, lorsque les bras nus, le col tout en sueur,
Vers sa sœur bien-aimée abordait le rameur,

C'était pour elle, après maintes tendres paroles,
Des fleurs roses du lac aux humides corolles,
Des touffes de glayeuls sur l'onde s'allongeant,
Et, comme un beau calice, un nénuphar d'argent ;
Puis, de tous ces présents déposés sur la berge,
Le jeune batelier parait la jeune vierge ;
Et, leurs fronts couronnés d'algues et de roseaux,
On les eût pris tous deux pour les Esprits des eaux.
« Jetez cette couronne immonde, ô ma duchesse !
« Offrande d'un vilain, digne de sa largesse !
« Moi, pour vos blonds cheveux j'ai des couronnes d'or,
« Des perles que Merlin cachait dans son trésor ;
« J'ai pour vous un anneau de fine pierrerie
« Où votre nom au mien avec art se marie :
« Un mot de vous, Madame, et mes mains poseront
« La bague à votre doigt, la perle à votre front ;
« Et, s'il faut plus encor, dites comment vous plaire :
« Il n'est labeur trop grand pour un si grand salaire.
— Sire (et les yeux troublés de l'enfant, ses grands yeux
« Brillèrent de malice et d'espoir radieux),
« J'obéis : donc, seigneur, que votre complaisance
« Joigne à l'Étang-au-Duc votre Étang-de-Plaisance,
« Le jour où les deux lacs s'uniront, je prendrai,
« Unie à vous, l'anneau nuptial et sacré.
— Par les Saints ! c'est trop peu demander, ô princesse !
« Pourtant, à moi mon œuvre, à vous votre promesse. »

Et, d'un air de vainqueur, regagnant son manoir,
Le noir baron pressait aux flancs son coursier noir.

III

O sort! ô changement des choses et des âges!
Un double étang couvrait jadis ces marécages,
Sur leur bord un manoir s'élevait crénelé :
Le haut manoir n'est plus, un étang s'est comblé,
Et le profond canal dont l'habile structure
Vint unir ce qu'avait séparé la nature,
A peine le chasseur, dans ces joncs égaré,
En retrouve sous l'herbe un vestige ignoré ;
Grande œuvre par l'orgueil péniblement construite,
Mais que maudit l'amour et par le temps détruite.

IV

Dames et chevaliers, artisans et vassaux
Du manoir de Plaisance inondent les préaux :
L'évêque est sous un dais avec tous ses chanoines ;
Dans la foule reluit le front chauve des moines ;
Les sonneurs sont aussi venus et les jongleurs.
Pour le maître du lieu, sous un arceau de fleurs,
Debout et rayonnant, il contemple en silence
Une barque dorée et que l'étang balance.
'est qu'un puissant travail, et des maîtres vanté,
Aujourd'hui s'inaugure avec solennité :
Tous sont priés, et noble, et bourgeois, et manœuvre,
Et Monseigneur de Vanne a voulu bénir l'œuvre.
Çà donc, joyeux sonneurs, violes et haut-bois,
Harpes des anciens jours, résonnez à la fois!
De sa cour entouré, le bon duc de Bretagne
Vous arrive, et Lina, sa fille, l'accompagne ;

Et par ce jeune bras soutenu, le vieux duc,
Sous l'or de son manteau, chancelant et caduc,
Se traîne en saluant la multitude avide,
Oublieux de son rang mais tout fier de son guide.
Or, pourquoi si dolente et ce front sérieux,
Elle, vers qui s'en vont tous les cœurs et les yeux?
Depuis un an cloîtrée avec de saintes vierges,
Pâlit-elle si vite à la lueur des cierges?
Ou si son cœur redoute en secret quelque mal?
Cependant, la voici près de l'arc triomphal,
Et, la main dans la main, le seigneur du domaine
Vers la barque dorée en souriant la mène.
Là, parmi les rameurs du léger batelet,
Moins triste, elle sourit à son frère de lait.
Elle ne pâlit plus, la timide recluse,
Quand, le lac traversé, les portes d'une écluse,
Aux voix des instruments qui donnaient le signal,
S'ouvrant, l'esquif vainqueur entra dans le canal
Qui, par de grands travaux franchissant la distance,
Joignait l'Etang-au-Duc à l'Etang-de-Plaisance.
Mais, tel un condamné que l'on traîne à la mort,
Ses regards lentement erraient sur chaque bord,
Comme dans un adieu saluant la prairie
Et l'étang paternel où s'éveilla sa vie...
Alors le fier seigneur, penché courtoisement :
« Voici mon œuvre! Et, vous, Dame, votre serment?
— Je m'en souviens, dit-elle. » Et sa main virginale
Sans trembler accepta la bague nuptiale :
Puis, s'élançant au cou du jeune batelier,
Tous deux tombaient au fond du lac hospitalier.

V

« Lorsque l'étang est calme et la lune sereine,
« Vous savez, Voyageur, quelle est cette syrene
« Qui peigne ses cheveux, debout sur ce rocher;
« Tandis qu'à l'autre bord chante un jeune nocher,
« Dont la barque magique, à peine effleurant l'onde,
« Rapide comme un trait, vole à la nymphe blonde;
« Et jusqu'au point du jour par la vague bercés,
« Ils errent, mollement l'un à l'autre enlacés.
— O merveilleux conteur, merci pour ton histoire!
« Elle est triste mais douce, et mon cœur y veut croire. »

PIÉTÉ.

A Victor de Laprade.

I

Dieu l'a permis, la terre est en démence et souffre,
Les enfers exhalent leur soufre:
Ames, déployez l'aile et sortez de ce gouffre!

II

Il est un céleste trésor
Que tout barde pieux dans son cœur porte encor,
Voilé comme en un vase d'or.

III

Bons et pervers, assez, jetés dans la tourmente,
S'agitent, foule qui fermente,
Semant et tour à tour récoltant l'épouvante.

IV

Bien loin des troublantes cités,
Lui, sous l'ombre des bois, aux pays des beautés
Il mène ses divinités.

V

Mais si le cri d'horreur soudain se fait entendre,
Belle âme enthousiaste et tendre,
Nul au gouffre sanglant n'est plus prompt à descendre!

JOURNAL POÉTIQUE.

DEUXIÈME PARTIE.

I

ACCORDS.

Goélands, au vent d'ouest roulant lame sur lame,
Pleurez ! chantez, bouvreuils, aux brises du printemps !
Fille de la nature, ainsi s'ouvre mon âme,
A tous les vents.

II

UNE LETTRE DE LA VILLE.

Au fond d'une campagne errant de chêne en chêne,
Vous vivez de repos, d'oubli, d'obscurité :
Arrive de Paris un papier cacheté,
Le démon de la ville en sort et se déchaîne.

Illusions ! voilà tout le luxe des arts !
Déjà vous entendez les rumeurs du théâtre ;
Dans les jardins royaux, près des vases d'albâtre,
Les déesses de marbre attirent vos regards.

Fraîcheur du soir, si douce à la terre embrasée,
Tu peux calmer aussi ces ardeurs d'un moment :

Descends avec la nuit, ô saint recueillement!
Reviens, Esprit des champs, viens avec la rosée!

III

LE BON GÉNIE.

De fleurs nouvelles la main pleine,
Il en semait les prés, les jardins et les bois;
Il chantait : les oiseaux répondaient à sa voix,
Et la terre amoureuse aspirait son haleine.
Partout fête et bonheur... quand les noirs aquilons,
Furieux, ont sur lui lancé leurs tourbillons!...
Mais, ô joie! il revient plus gracieux encore,
Arrosant l'aubépine et visitant les nids;
De leurs œufs pour le voir s'échappent les petits,
Les bourgeons se hâtent d'éclore!

IV

LES FAUCHEURS.

« A l'œuvre! Et le premier au frêne que voilà,
« Qu'il embrasse, s'il veut, ma filleule Aliza! »
Bertram, modérez-vous! ô travailleur superbe,
De son immense faulx comme il va rasant l'herbe!
Et partout dans les foins passe et luit l'acier bleu.
Tous les bras sont roidis et les gosiers en feu.
« A présent, la plus lente à retourner sa meule,
« Devra tendre la joue. Oui, fût-ce ma filleule. »
Or, Bertram fut si vif et si lente Aliza,
Que cet heureux faucheur par deux fois l'embrassa.

V

LA GÉNISSE.

A M. Louis Coulon.

Elle n'avait connu, tout l'hiver, que la crèche,
Et, dans un coin obscur, son lit de paille sèche.
Si nous la visitions : dès le bruit des verroux,
Tendant son mufle noir, roulant ses grands yeux doux,
Elle se redressait de sa morne attitude,
Pour passer sur nos mains sa langue épaisse et rude :
Heureuse si nos mains elles-mêmes grattaient
Son poil fauve où déjà les deux cornes pointaient ;
Mais à notre départ, ennuyée et farouche,
Elle se laissait choir lourdement sur sa couche.

Cependant la génisse, au bercail tout l'hiver,
Avril venant à luire, on l'amène en plein air.
Au midi rayonnait l'astre d'or : frémissante,
Soudain elle s'arrête, et sa queue incessante
Fouette ses flancs, la bave inonde son museau,
Une blanche vapeur lui sort par le naseau ;
Enfin, à travers champs, voici, tête baissée,
Qu'elle bondit, va, vient, et se roule insensée :
Puis un long beuglement, au dur clairon pareil,
Comme on salue un dieu, salua le soleil !

VI

LA MAISON DE L'AVARE.

Dans certaine bourgade, à ce que l'on rapporte,
Ces mots étaient gravés sur le seuil d'une porte :
« Quand vous seriez de la race du chien,
« Entrez dans ma maison si vous avez du bien. »
Ainsi parlait le seuil de ce logis infâme,
Puis l'avare ajoutait, montrant toute son âme :
« Quand vous seriez de la race du roi,
« Si vous n'avez plus rien, passez ! chacun chez soi. »
Tout près coulait un fleuve, et, mugissant, terrible,
Il ne renversait pas cette maison horrible.

VII

POUR LA TOMBE D'INÈS VALMORE.

Sous ses cheveux flottants blanche comme le lait,
Et, comme l'alouette en un champ de millet,
Vive et toute à la joie, au matin, l'Espérance
Lève les yeux au ciel et, riante, s'élance ;
Dit qu'elle cueillera toutes les fleurs du champ,
Et jusqu'à la nuit close entonnera son chant ;
Mais un vieillard jaloux de ses chansons nouvelles,
Le Malheur, en passant, coupe ses blanches ailes,
Et la jeune Ame, à moitié du chemin,
Tombe et meurt, et ses fleurs échappent de sa main.

VIII

MA CHAUMIÈRE.

A Eugène Guieysse.

Si jamais vous cherchez la maison du poëte,
Près du clocher du bourg ma rustique retraite
S'abrite, et devant moi, sous leur tertre allongés,
Silencieux amis, les morts dorment rangés.
Creusée avant le jour, une fosse béante
Trop souvent, au réveil, me glace d'épouvante;
Puis j'entends un corps lourd rouler dans ce trou noir,
Et ce sont à l'entour des cris de désespoir...
Soudain avec horreur ma fenêtre se ferme,
Et j'unis ma prière aux sanglots de la ferme.

Mais pour le catéchisme allègres, triomphants,
Blonds essaims des hameaux, arrivent les enfants;
Ou l'on sonne un baptême, et la noble marraine
Sous le porche gothique entre d'un pas de reine;
Si c'est un jour de noce, alors pourpoints nouveaux
Et robes d'écarlate inondent les tombeaux,
Et coups de feu lointains, musettes toutes proches
Rivalisent de bruit avec le bruit des cloches :
Ainsi, joie et douleur, je connais tout du sort,
J'ai devant ma maison et la vie et la mort,

IX

LE TISSERAND.

Toujours de son logis le tisserand me guette ;
J'entre donc, et tandis qu'il lance la navette,
Pour l'égayer un peu j'entonne une chanson :
Mes vers et son métier chantent a l'unisson.
J'ai lu qu'aux jours anciens, quand filait une fée,
Aux sons des luths était sa besogne achevée.
Or, à ses fils rompus s'il refait quelques nœuds,
Moi-même je rajuste un vers défectueux,
Et tissu poétique, ou toile industrieuse,
Nous menons de concert notre œuvre harmonieuse.

X

POUR UNE PREMIÈRE COMMUNION.

Aux derniers jours d'enfance, alors que sur la joue
Une rougeur errante à tous moments se joue,
Quand on n'est qu'innocence, et fraîcheur, et gaîté,
Mère pleine d'amour, alors, la Piété
Sur ces fronts ingénus étend son aile blanche,
Et, dans l'ombre veillant, les bras ouverts, se penche :
A travers les parfums des fleurs et de l'encens,
Elle mène à l'autel les groupes blondissants,
Et des voix de cristal, comme celles des anges,
S'élèvent vers le ciel et chantent ses louanges.

A Hélène Bixio.

Hélène, vous étiez de ces enfants de choix,
Et le ciel réjoui s'ouvrait à votre voix.

XI

LA PROCESSION.

Dieu s'avance à travers les champs!
Par les landes, les prés, les verts taillis de hêtres,
Il vient, suivi du peuple et porté par les prêtres :
Aux cantiques de l'homme, oiseaux, mêlez vos chants!
On s'arrête. La foule autour d'un chêne antique
S'incline, en adorant, sous l'ostensoir mystique :
Soleil, darde sur lui tes longs rayons couchants!
Vous, fleurs, avec l'encens exhalez votre arome!
O fête! tout reluit, tout prie et tout embaume!
Dieu s'avance à travers les champs.

XII

A MARCELINE ET A PAULINE.

(Mesdames Desbordes-Valmore et du Chambge.)

Je relis vos vers, Marceline!
Le cœur ému, les yeux en pleurs,
A cette douceur féminine
Qui nous console en ses malheurs,

Pauvre, j'adresse quelques fleurs,
Les plus fraîches de ma colline...

Détachez-en une églantine,
O vous, sa compagne en douleurs,
Sous les mêmes sombres couleurs
Harpe plaintive et cristalline :
Le cœur ému, les yeux en pleurs,
Je redis vos chansons, Pauline !

XIII

SUR CES NOTES.

Court est le chant de la mésange,
Mais qu'il s'élève au ciel, mé odieux et clair !
Un mot suffit au blâme, un mot à la louange.
Dites, mes bons amis, est-il long le *Pater*?

PRIMEL ET NOLA.

I

Comment Nola fut rencontrée par Primel sur le chemin du bourg.

A peine, en ces vallons, des ombrages épais
J'ai senti sur mon front la fraicheur et la paix,
Qu'un murmure charmant passant de feuille en feuille,
Sort du pays voisin : poëte, je l'accueille.

Sur le bord d'un talus qui fermait un grand pré,
Pâle, s'en vint s'asseoir la veuve de Corré *.
De loin elle entendit le son de la grand'messe,
Mais ne pouvant, hélas ! surmonter sa faiblesse,
La grand'messe finie, on revenait du bourg,
Qu'au bord de ce talus le cœur froid, le front lourd,
Elle cherchait encor, la jeune et belle femme,
Si parmi ces chrétiens serait une bonne âme,
Un passant dont le bras la mît dans son chemin;
Mais, pitié ! nulle main ne lui serra la main,
Et plus faible toujours et toujours délaissée,
Pâle, elle gisait là comme une trépassée.

Oh ! c'est que la beauté, faible contre le mal,
La beauté, même aux champs, est un présent fatal :

* (Pays-haut.) C'est une paroisse située vers la racine des Montagnes-Noires.

Quelle femme, en voyant Nola *, n'était jalouse ?
Quel homme n'essaya de l'avoir pour épouse ?

Or, le jeune Primel, par ses amis fêté,
Plus tard que de coutume au bourg était resté :
Avec ses grands cheveux que partage une raie,
Sous les plis réguliers de son immense braie,
Seul, il s'en revenait par les prés verdissants,
Heureux de la saison et de ses jeunes ans ;
Car des murs de la ville à la libre campagne,
Cet âge d'or, toujours un rêve l'accompagne.
Par dessus les buissons il regarde : « Est-ce vous,
« Blanche veuve ? » Et déjà, comme un nouvel époux,
Il disait : « Sur mon bras, appuyez ce bras faible,
« Je suis l'arbuste fort, vous, la tremblante hièble.
« Jusqu'à votre logis il vous faut un soutien.
« Venez. Les médisants sur vous ne peuvent rien. »

La veuve à ce jeune homme obéit sans rien dire,
Et tous deux cheminaient avec un doux sourire.

« Pourquoi, dit-elle enfin, maîtrisant son émoi,
« Quand tous si durement me délaissaient, pourquoi
« Seul voir mon abandon, vous, pauvre mais superbe,
« Et d'où vient que l'arbuste est l'appui du brin d'herbe?
« Dieu vous fit un bon cœur, ô Primel ! un bon cœur !
« Vous n'êtes point léger, vous n'êtes point moqueur ;
« La femme sans appui, le vieillard sans défense,
« Sont vos frères : ami de tout ce qu'on offense. »
Puis, ce fut un silence, et par les chemins creux

* Abréviation de Guennola, Toute-Blanche.

Ils allaient, et leurs cœurs émus battaient entre eux :
Car ils se souvenaient de leur premier jeune âge,
Et des tendres accords nés par le voisinage,
Quand, à chaque rencontre, ils rougissaient soudain,
Et, n'osant se parler, ils se serraient la main.

« Que du moins le mérite ait un jour son salaire,
« Reprit-elle, et de grâce, écoutez sans colère :
« Lorsque mon vieux mari mourut dans sa maison,
« Le cher être y laissa des choses à foison.
« J'ai du blé dans mon champ, du linge dans mon coffre,
« Un tiroir plein d'argent : tout cela, je vous l'offre.
« Vous même l'avez dit : il me faut un soutien.
« Femme ne peut régler et son âme et son bien.
« Donc, homme plein de cœur, à vous je me confie.
« Vous sauverez mon bien, ayant sauvé ma vie. »

Lorsque les nids chantaient parmi les buissons verts,
Par ce mois enflammé, par ces chemins couverts,
Primel, sage Primel, la séduisante épreuve !
Mais déjà sur sa terre entrait la belle veuve ;
Le hameau fermentait, et les garçons fermiers,
Les grands jeux du dimanche autour des châtaigniers
(Tel un homme qui craint de parler dans la fièvre),
Eteignirent vos yeux, fermèrent votre lèvre.

Est-ce tout? le bonheur, ô cœurs irrésolus,
Si l'on n'ouvre à sa voix, passe et ne revient plus ;
Quand l'arme du chasseur hésite, l'hirondelle
Dans les fonds bleus du ciel s'élance à tire-d'aile.

Et moi, pour rapporter leur entretien, comment
Ai-je su pénétrer ce mystère charmant?

Amoureux! amoureux! des plaines aux vallées
D'invisibles Esprits les landes sont peuplées;
Les guérets ont des yeux; ils entendent; cent voix
De vos chastes accords se parlaient dans les bois.
Mes vers se sont émus. Douce histoire! je l'aime
Comme une belle chose arrivée à moi-même;
Et, comme d'un bourgeon près de s'épanouir,
De vos amours j'attends la fleur qui doit sortir.

CHANSONS DE PRIMEL.

LE PRINTEMPS.

On voit des noms écrits autour des arbres verts;
Plus d'une chanson tendre est déjà composée;
Les cœurs des amoureux laissent couler des vers,
Et l'aube épanche sa rosée.

UN PASSANT.

Ah! voici le renouveau!
Que chante-t-on, pastoureau,
Sur la lande?
Que chante l'oiseau petit,
Tout en bâtissant son nid
Dans les touffes de lavande?

LE PATRE.

L'oiseau, voletant toujours,
Chante et chante ses amours ;
Nous de même :
Tout pâtre, ainsi que l'oiseau,
Chante en suivant son troupeau,
Et chante encor ce qu'il aime.

LE PASSANT.

C'est bien, oiseaux, jeunes gens !
Mêlez, durant le beau temps,
Vos voix douces :
Chantez, aimez à la fois
Sur la lande et dans les bois,
Les bois tapissés de mousses.

Cette chanson, écrite autour des arbres verts,
Un simple journalier l'a, dit-on, composée :
Les cœurs des amoureux laissent couler des vers,
Et l'aube épanche sa rosée.

II

Histoire de Nola racontée, dans une aire neuve, entre deux commères. Ce qu'elles augurent pour Primel.

Un village voisin a fait une aire neuve ;
Et son deuil finissant, la riche et belle veuve
Est venue à la fête, où, pour lui faire honneur,
On avait invité certain jeune seigneur ;
Besoin n'était : chasseur, il n'ignore aucun gîte ;
Une dot, le galant la flaire encor plus vite.
Monsieur Flammik aussi, clerc à demi-bourgeois,
Etourdissait chacun des éclats de sa voix ;
Tout fier du poil nouveau qui tremble sur sa joue,
Il passait, repassait, pigeon qui fait la roue.
Et bien d'autres encor, jeunes, vieux, de tous rangs,
Roulaient des yeux : c'était une foire aux galants.
Mais elle, sans rien voir, laissait errer sa vue,
Tout entière, il semblait, dans ses rêves perdue :
Charmante, ce jour-là, sous ses vêtements bleus,
Sa robe d'un bleu clair, mais moins clair que ses yeux,
Et sa coiffe de lin qui sur son col s'épanche,
Moins pourtant que son col éblouissante et blanche.
Pour Primel, que Flammik se plaisait à railler,
Il n'avait, on l'eût dit, qu'un souci, travailler :
Toujours l'oreille ouverte au fermier qui l'appelle,
Et promenant partout les rateaux et la pelle.
Mais le hautbois éclate, et, sans autres labeurs,
Le sol va se durcir sous les pas des danseurs ;
Et l'aire, tout le jour aplanie et foulée,
De seigle et de blé noir bientôt sera comblée ;

Les gerbes entreront en danse, et les fléaux
De leurs bruits cadencés rempliront les coteaux.

Or, quand la belle veuve apparut dans la ronde,
Une commère (langue en paroles féconde)
Qui jour par jour savait tous les événements,
Et baptêmes joyeux, et noirs enterrements,
Au flux de son caquet se livrant de plus belle,
Disait à sa voisine aussi parleuse qu'elle :
« Oui, depuis bien longtemps servant loin du pays,
« De cette histoire-là vous n'avez rien appris;
« Ma voisine, écoutez!... Certain jour, une noce,
« Telle que n'en ont pas ceux qui vont en carrosse,
« Marchait vers notre église, et cent coups de fusils
« Faisaient tourbillonner les ruches des courtils.
« D'abord venait l'époux ajusté comme un prince,
« Homme aux cheveux blanchis, mais encor droit et mince,
« Et, comme tout devait émerveiller les gens,
« A peine l'épousée entrait dans ses vingt ans:
« Elle allait lentement, pâle et presque tremblante,
« Mais, de la tête aux pieds, d'or toute ruisselante.
« C'étaient dans tous les yeux des sourires, des pleurs,
« Et pour les deux époux des vœux dans tous les cœurs;
« Car sur cette union miraculeuse, étrange,
« Chacun avec bonheur voyait le doigt d'un ange.

« Mais comment le vieux Marc, jardinier du château,
« Marin dans sa jeunesse et maître d'un bateau,
« Sur ses gains d'autrefois avait pu, l'habile homme,
« Placer chez le notaire une si forte somme,
« Qu'il acheta comptant, en beaux et bons deniers,
« Trois fermes qui feraient l'orgueil de trois fermiers :

« C'est encore un mystère. Avant qu'il eût pris femme,
« Ses gages paraissaient tout son bien. Sur mon âme,
« C'était un fin renard..., mais un grand jardinier,
« Oh ! ma voisine, un maître, un roi dans son métier !
« Cependant triste et vieux, trop souvent, à l'office,
« Il avait à souffrir de la gent du service.
« Ses arbustes taillés, mais lui faible et bien las,
« Le soir, quand il rentrait à l'heure du repas,
« Sa place au coin du feu maintes fois était prise,
« Et le chagrin ridait alors sa barbe grise ;
« Car, son travail fini, dans un coin du foyer
« De grand cœur il passait une heure à sommeiller :
« Peut-être, calculant ses immenses richesses,
« Il cherchait l'héritier digne de ses largesses.
« Voici de ça trois ans : à son retour, le soir,
« Voyant l'escabeau libre, heureux il va s'asseoir,
« Quand (par un vilain tour), plus alerte, un jeune homme,
« Pour cette lâcheté méritant qu'on le nomme,
« S'en empare, et le vieux, dont bouillonnait le sang,
« Dut, chassé de partout, descendre au bout du banc.
« Primel, le journalier, seul, pâle de colère,
« Au premier des méchants préparait son salaire ;
« Comme un dogue saxon il lui sautait au cou,
« Lorsqu'une belle enfant, se levant tout à coup,
« (Celle qui devant nous, légère, danse et passe),
« Cria : Venez ici, père, et prenez ma place !
« Muet, il obéit ; mais, on l'a dit plus tard,
« Des pleurs tendres brillaient sous les cils du vieillard.

—Commère ! ah ! je pressens un concert de merveilles !
« De grâce, poursuivez, car je suis tout oreilles.

— La mère de l'enfant, à peine il faisait jour,
« Entre au manoir : Nola, mon orgueil, mon amour !
« Ma fille, embrassez-moi ! vous n'êtes plus servante,
« Mais une femme libre et qu'il faudra qu'on vante.
« Un richard ignoré se fait votre soutien.
« Marc, en vous épousant, vous donne tout son bien.
« Le maître jardinier, heurtant à ma chaumière,
« Cette nuit m'a conté l'histoire tout entière.
« Oui, vous êtes, Nola, ma joie et mon honneur,
« Car votre vertu seule a fait votre bonheur...
« Puis, comme elle restait sans répondre, la mère
« Dit : Me laisserez-vous mourir dans la misère ? —
« Elle n'hésita plus. Dès lors, ce fut chez nous,
« Voisine, un caquetage à rendre les gens fous.
« Avec pompe à l'église enfin fut célébrée
« Cette union, hélas ! de bien peu de durée :
« Mais quel jeune prendra le lit du vieil époux ?
« On nomme cent rivaux, on nomme cent jaloux. »

Une heure ainsi jasa la commère Catelle ;
Et je passe, lecteur, les dit-il, les dit-elle,
Et les digressions sur chaque prétendant ;
Puis les gestes, les cris, les soupirs ; cependant
Ici dut s'arrêter cette maîtresse langue,
Car l'autre qui brûlait d'entamer sa harangue,
S'écria... mais, bon Dieu ! plutôt qu'un tel discours,
D'un fleuve débordé suivre, suivre le cours !

Durant tout ce narré, les rondes, les gavottes
N'avaient cessé leur train, ni le hautbois ses notes :
L'heureux fermier sentait l'argile se durcir ;
On dansait par devoir autant que par plaisir ;

Nul oisif ; cette sœur, pleurant encor son frère,
Dansait ; même les vieux suivaient à leur manière ;
On disait : je travaille ! oui, jusques aux dévots
Secouaient tout scrupule au choc de leurs sabots.
Pourtant, le soir venu, du haut de leur barrique
Messires les Sonneurs font taire leur musique,
Il faut partir. « Cherchons, à l'heure des adieux,
« Quel est son préféré : Voisine, ouvrez les yeux.
« Bon ! sur son alézan le beau seigneur qui l'aime,
« Se penche, il lui sourit, elle sourit de même...
« Voisine, je vois clair, je dis : c'est celui-ci !
— Eh bien, je vois plus clair, Commère, le voici ! »

Primel, en ce moment, traversait l'aire neuve,
Mais froid, les bras croisés, sans regarder la veuve
Qui laissa retomber sa coiffe sur son front,
Essayant de cacher sa peine et son affront.

CHANSON SUR PRIMEL.

L'ABEILLE.

Les amants dédaignés sont cruels et moqueurs ;
Au fond des bourgs pullule une race méchante ;
Riche et belle, une veuve attirait tous les cœurs,
Un jeune homme lui plaît, et voici qu'on les chante !
Les amants dédaignés sont cruels et moqueurs.

« Sur les fruits et les fleurs la mouche à miel se pose :
Amoureuse, elle va des pêches à la rose.

Le murmure léger qui dans son vol la suit,
Est de ses doux plaisirs l'involontaire bruit.

Chaque nouveau printemps, tel j'accours ! quelle belle
N'entend son nom chanté dans ma chanson nouvelle?

Une veuve aujourd'hui me possède... Nola !
Où va cette charmante, aussitôt me voilà.

J'ai délaissé les fleurs pour la pêche vermeille,
On peut dire de moi ce qu'on dit de l'abeille,

L'abeille harmonieuse et que l'amour conduit :
Elle erre sur la fleur, elle goûte du fruit. »

Jamais l'amant heureux ne trahit ce qu'il aime,
L'avare pour son or est moins mystérieux ;
Primel, tu n'as point fait ces rimes sur toi-même,
C'est la voix d'un méchant, le cri d'un envieux :
Jamais l'amant heureux ne trahit ce qu'il aime.

III

Reproches que Nola adresse à Primel, un jour de marché. Réponse et départ de Primel.

Oh ! fuyez les Pardons *, redoutez les veillées,
Ames pleines d'amour et toujours épiées !
Où les cœurs sont en jeu tout est ruse et danger :
Les serrements de main ne peuvent s'échanger,
Et les aveux charmants, aux paroles couvertes,
Trouvent dans tous les coins des oreilles ouvertes.
Mais les jours de marchés mouvants, tumultueux,
Aux rumeurs de la foule, aux grandes voix des bœufs,
Venez ! Tout à son gain, la pensive avarice
N'ira point s'enquérir de votre vain caprice ;
Ses yeux sont sur sa bourse, et le choix d'un taureau,
L'allure d'un poulain occupent son cerveau :
Sous la halle profonde, aux portes des auberges,
Prenez-vous donc les mains, jeunes gens, belles vierges ;
Leur fouet autour du cou, leur chapeau sur le front,
Acheteurs et vendeurs sans vous voir passeront.

La veuve ainsi pensait quand, sous sa mante noire,
Le jour de Saint-Michel, elle vint à la foire.

Je le retrouve encor, le fleuve de l'Ellé,
Et l'Izôle où mon cœur est toujours rappelé !
Eaux sombres de l'Ellé, claires eaux de l'Izôle,
De vos bords enchantés je dirais chaque saule !

* Fêtes patronales.

Or, la foule remplit les murs de Kemperlé,
Et les marchands forains ont partout étalé :
Mais les draps les plus fins, les toiles les plus blanches,
Les tabliers soyeux, parures des dimanches,
N'attirent point Nola : de portail en portail,
Puis sur l'immense place, au milieu du bétail,
Elle erre bien longtemps ; enfin une boutique
Adossée à la tour de l'église gothique
L'arrête ; elle s'approche, un jeune homme était là ;
Voici, sous un auvent, comme elle lui parla :

« C'est moi. Pourquoi me fuir ? lorsque dans une fête
« J'arrive, en rougissant vous détournez la tête.
« Viendront les soirs d'hiver : vous verrai-je, à mon nom,
« Comme de ce marché fuir de chaque maison ?
« Suis-je donc vieille ou laide ? Imprudente la femme,
« Malheureuse à jamais qui laisse voir son âme !
« En un jour bien amer vous trouvant généreux,
« J'avais dit dans mon cœur : je veux faire un heureux !
« Nos biens sont différents, mais notre âge est le même,
« Et ma fortune et moi seront à lui s'il m'aime...
« Oh ! vous ne m'aimez pas ! Plus âpre, chaque jour,
« L'orgueil dessèche en vous la tendre fleur d'amour ! »

Il reprit : « Je suis tel que dans notre jeune âge.
« En moi la fleur d'amour rit de l'orgueil sauvage.
« Un cœur simple et loyal me dit seul mon devoir.
« Celui qui sait donner sait aussi recevoir.
« Comme votre beauté je sens votre mérite,
« Et ce n'est jamais vous, ô veuve, qu'on évite.
« Pourtant, j'ai ma fierté. Devant votre foyer
« Si je m'assieds en maître, un jour, moi journalier,

« Par le travail des champs ou par quelque négoce,
« Je veux du moins gagner mes vêtements de noce ;
« Loin de vous éviter, alors je viens à vous ;
« Debout sur votre seuil, je dis : voici l'époux ! »

Tel fut son discours fier, mais tendre ; et, comme preuve,
D'une verte ceinture il enlaçait la veuve ;
Et des bouts de la chaîne entre ses mains flottants,
Près de lui, prisonnière, il la retint longtemps.
Et les ardents soupirs, les expressions molles
Qu'on envie aux jours froids des sévères paroles,
S'échangèrent sans crainte à l'ombre de l'auvent ;
Puis tous deux, accordés, s'éloignèrent rêvant.

CHANSONS DE PRIMEL.

LE RAMIER.

On pleure amèrement, seul, loin de son pays,
Loin de l'objet qu'on aime amèrement on pleure ;
Primel a tout quitté, ses amours, sa demeure,
Et triste, au bord des flots, il chante ses ennuis.

« Elle avait des yeux clairs, une figure blanche,
Un cœur ouvert à l'amitié :
Reviens, jeune homme errant, vers l'âme jeune et franche !

La tourterelle fait pitié
Quand elle a perdu sa moitié.

Le hameau verdoyant dans un creux des montagnes,
Comme un nid, dormait appuyé :
Reviens, ô voyageur, vers tes belles campagnes.

La tourterelle fait pitié
Quand elle a perdu sa moitié.

Tel le ramier aux bois qui le virent éclore,
Tel, plus d'un orage essuyé,
L'exilé reviendra vers tout ce qu'il adore. »

La tourterelle fait pitié
Quand elle a perdu sa moitié.

Seul, loin de votre amie et de votre demeure,
Voyageur sombre, ainsi vous chantiez vos ennuis :
Heureux encor celui qui chante alors qu'il pleure,
Et, de larmes baigné, s'apaise avec ses bruits.

IV

Lettres qui furent adressées à Nola par le journalier Primel et la dame d'un manoir.

Voilà donc séparés, et pour longtemps peut-être,
Ceux qui s'aimaient d'enfance au lieu qui les vit naître !
Mais entr'eux va, revient un discret messager,
Et, du moins, leurs soupirs se peuvent échanger.

Oh ! la main de Primel, au travail alourdie,
Etait lente à mener la plume et peu hardie ;
Si ferme à la charrue, au plus rude labeur,
Sur le papier luisant elle avait comme peur ;
Mais sous les mots tremblés, voyez, quelle tendresse !
« A LA BELLE NOLA DE CORRÉ. » — C'est l'adresse.

« Nola, nous habitions, tout jeunes, un manoir
« Que des chênes couvraient, verts comme notre espoir ;
« Arômes et chansons pleuvaient des branches hautes.
« Aujourd'hui mon manoir s'élève près des côtes,
« L'âcre sel de la mer me pénètre souvent,
« Et le pleur des courlis arrive avec le vent :
« Notre riant manoir plaisait a mon jeune âge,
« Et celui-ci me plaît dans son cadre sauvage ;
« Car, loin de vous, mon cœur nourri de sels amers
« Aime à se lamenter avec l'oiseau des mers :
« Heureux pourtant, heureux si, dans ces jours d'attente,
« Plus nouveau, nul parfum du pays ne vous tente,
« Et des clercs, des seigneurs si vous fuyez la voix,
« Vous souvenant toujours des chansons d'autrefois ! »

Ainsi le journalier parlait dans cette lettre
Que certain mendiant s'engageait à remettre,
Avec mille détails sur les lieux, la maison,
Et le retour probable à la belle saison ;
Enfin la vérité sur le point qui les touche,
Ce que l'encre dit mal et que dit bien la bouche.

Dans la serre vitrée il traça ce billet.
Déjà pour le fermer une cire brulait,
Lorsque la jeune dame, avec un bon sourire,
Dit en entrant : « Montrez si vous savez écrire ! »
Elle était belle à voir parmi ses dahlias
Et dans l'air embaumé des fiers magnolias,
Tandis que sur les champs sifflait la froide bise,
Parcourant cet écrit, entre ses fleurs assise :
Ce n'étaient à l'entour que myrtes, orangers,
Et bouquets odorants d'arbustes étrangers ;
Des poêles sortait l'haleine humide et chaude ;
Quelques mouches à miel s'insinuant par fraude,
Dans les fleurs bourdonnaient, et, sur les clairs vitraux,
Heureuse la chenille étendait ses anneaux.
Elle lut, et bientôt, de malice égayée,
Voici ce qu'ajoutait sa plume déliée :

« Je vous aime, Nola, comme on aime une sœur.
« Je sais votre beauté, je sais votre douceur.
« La dame veut écrire à la riche fermière
« Qu'un jaloux va, de loin, troubler dans sa chaumière,
« Sans dire, le rusé, car ils sont tous ainsi,
« Que des regards bien vifs le provoquent ici.
« Mais, femme, je serai l'appui d'une autre femme.
« Oui, fermière, mettez votre espoir dans la dame...

« Plutôt, belle Nola, sans autre malin tour,
« Fiez-vous à Primel, croyez à son amour.
« Du noble journalier amie et confidente,
« Je sais comme en son cœur luit votre image ardente,
« Hélas ! et que ses yeux maintes fois ont pleuré,
« En voyant le chemin qui mène vers Corré. »

Debout, le mendiant attendait sous la porte :
« Mon brave homme, partez ! le jour baisse, n'importe.
« Marchez toute la nuit, marchez encor demain !
« Votre sac est rempli, ne tendez pas la main.
« Cette lettre, par vous fidèlement remise,
« C'est un mois de bonheur pour votre tête grise.
« Puis, mon service fait en ce lointain pays,
« Quand moi-même j'aurai regagné nos taillis,
« Venez ! sans peur du chien, heurtez à ma demeure :
« Chez moi vous trouverez chaque jour, à toute heure,
« (Et j'engage en mon nom la maîtresse du lieu),
« Votre pain sur la table et votre place au feu ! »

CHANSONS DE PRIMEL.

MONSIEUR FLAMMIK.

O Flammik, malin clerc, où l'esprit seul foisonne,
Vous avez contre vous lancé la mouche à miel !
Cette douce ouvrière a cependant son fiel :
Vous chansonniez Primel, et Primel vous chansonne.

« Voici monsieur Flammik avec son air matois,
Il n'est plus paysan et n'est pas un bourgeois.

Sous ses habits nouveaux méprisant ses aveux,
Au tondeur aux moutons il vendit ses cheveux.

Il revient de l'école, écoutez son jargon :
Ce n'est pas du français, ce n'est plus du breton.

Attablé le dimanche aux cabarets voisins,
Il se moque du diable, il se moque des Saints.

Tel est monsieur Flammik, fils d'un bon campagnard;
Notre agneau blanc se change en un petit renard.

Voici monsieur Flammik avec son air matois,
Il n'est plus paysan et n'est pas un bourgeois. »

Donc, le railleur s'est pris à ses propres embûches.
L'abeille poursuivie en fuyant l'a piqué.
Il pleure maintenant, rouge et le front marqué :
Esprits malicieux, ne troublez pas les ruches.

V

Merveilleuse réunion de Primel et de Nola à la fontaine de la ferme.

Sous de verts châtaigniers, honneur de son domaine,
La veuve est à filer au bord d'une fontaine :
Dans ce bois qui murmure au murmure des eaux,
Entre ses doigts légers tournent les blonds fuseaux,
L'herbe jette à l'entour ses marguerites blanches,
Et les oiseaux chanteurs sautillent sur les branches.
Mais que lui font les fleurs, les concerts des pourpris
Primel, son cher Primel a quitté le pays !
Dans un manoir lointain, du côté de la grève,
Il s'est mis en service ; et là, sans paix ni trêve,
Comme un serf à la glèbe, ouvrier diligent,
De ses habits de noce il amasse l'argent ;
Car s'il reçoit les biens de la femme qu'il aime
Ses habits du grand jour, il les paîra lui-même :
Et Nola, pour priser cette noble fierté,
Par de si longs retards sent son cœur attristé.
Faible, elle gourmandait cependant sa faiblesse,
Quand son fusil au bras, son lévrier en laisse,
Le jeune seigneur passe : « O vous, belle Nola ! »
Comme si le hasard seul l'avait conduit là.
Mais elle, son fuseau tournant toujours dans l'herbe :
« Ne connaissez-vous pas, Sire, un ancien proverbe ? »
Il comprit, et lançant l'agile lévrier,
Le galant ce jour-là ne courut qu'un gibier.
Puis, arriva Flammik : battant chaque feuillage,
Cherchant des nids, il vint ainsi jusqu'au village.
« Eh bien ! cherchez plus loin, mon bel ami, cherchez

« Ici, depuis longtemps, les nids sont dénichés. »
Sans un geste, un regard, sans quitter son ouvrage,
Elle savait jeter le mot qui décourage.

Mais le soleil baissait, et, sous l'astre penchant,
La fontaine, miroir qu'enflamme le couchant,
Brillait ; le saint du lieu, majestueux et riche,
Le saint resplendissait tout doré dans sa niche.
Lors, sur la belle source inclinant son beau front,
Et pensive, la veuve en regarda le fond :
Là scintillaient aussi, comme un jeu de féerie,
Des fragments bigarrés de rouge poterie.
Elle-même naguère en fit don à ses morts.
Car les Esprits, sitôt qu'ils ont quitté leurs corps,
S'en viennent près des eaux, ces mornes purgatoires,
Errer et se laver des fautes les plus noires.
Ils sont tristes. Plaignons, nous disent les anciens,
Plaignons les Trépassés ! que chacun songe aux siens !
Lorsque son vieil époux mourut, la jeune femme
Sema donc ces fragments pour réjouir son âme.

Toutefois, par degrés quittant ce souvenir,
Vivante, elle tourna son cœur vers l'avenir.

Une épingle attachait le bord de son corsage,
(Autre croyance antique, infaillible présage) :
« Si l'épingle descend au fond sans dévier, »
Disait-elle, et tremblant déjà de l'essayer,
« Si le fond la reçoit et sans qu'elle dérive,
« Il m'est resté fidèle et fidèle il arrive. »
Puis elle reprenait, tremblant encor plus fort :
(Imprudents qui venons, pâles, tenter le sort !)

« Mais si l'eau de la source en jaillissant l'entraîne,
« Comme ce dard léger, c'est que son âme vaine
« En des courants mauvais sera tombée... hélas!
« Entraîné par une autre il ne reviendra pas. »

L'épingle cependant des doigts fins de la veuve
Glissait; et pour bien voir la redoutable épreuve,
De l'onde frissonnante elle approchait les yeux,
Lorsqu'un bruit, comme fait le pas d'un curieux,
Un léger frôlement, penchée ainsi, l'arrête,
N'osant plus regarder, ni relever la tête :
« Oh ! si le clerc rusé, si le hardi seigneur
« L'ont surprise livrant le mot de son honneur;
« S'ils ont à la fontaine entendu ses paroles,
« Demain jouet de tous! O folle entre les folles ! »
Pourtant, par un effort subit... Ah ! sur le ciel,
Entre les abrisseaux, qu'a-t-elle vu? — Primel!
Oui, Primel arrivé de son lointain voyage,
Rapportant les habits gagnés par son courage!
Et qui la regardait avec des yeux en pleurs,
Et ne pouvait parler, et lui jetait des fleurs!
Primel libre, bientôt le chef de ce domaine!
Brillant comme le saint doré de la fontaine!

CHANSONS DE PRIMEL.

LA SERVANTE DE LA QUENOUILLE.

Primel a découvert le secret de son âme.
En dormant, il chantait hier cette chanson :

La harpe, au moindre vent qui passe, jette un son,
L'églantier son parfum, le cœur aimant sa flamme.

« La veuve de Corré, ce bijou de beauté,
Porte un autre bijou qui brille à son côté :
Chaîne de fin laiton, bague jaune et sans rouille,
La *Servante de la quenouille*.

C'est le nom de l'agrafe aussi pure que l'or
Qui reluit au corset des fileuses d'Arvor ;
Mais chaîne de laiton, bague luisante et neuve,
J'aimerais mieux encor la veuve.

« Je veux voir, belle enfant, je veux toucher l'anneau
« Où pend votre quenouille avec ce long fuseau. »
Et, vers elle incliné, je bois l'air de sa bouche !
Femme et bijou, ma main les touche ! »

Ah ! qu'un cœur bien épris est prompt à s'épancher !
Le sommeil parle : amants, dormez vos portes closes...
Mais qu'importe ? Un jour vient qu'il faut cueillir les roses.
Primel vers l'églantier n'a plus qu'à se pencher.

VI

Comment Nola fut ramenée par Primel sur le chemin du bourg.

Oh! la joie est dans l'air : des cloches! des hautbois!
A ces chants de bonheur, heureux, j'unis ma voix...
Doux Esprits qui veillez près de nos métairies,
Les sources de beauté que l'on disait taries,
Vous les faites jaillir limpides sous mes pas,
Sans cesse j'y reviens et ne m'en lasse pas :
Poëte en son sentier fut-il jamais plus ferme?
Achevons ce récit, doux Esprits de la ferme.
Un seul toit les attend, oh! suivons jusque-là
Les touchantes amours de Primel et Nola!
Vous, hymens primitifs, grâce antique et suprême,
D'une blanche couronne entourez ce poëme!

C'est au bourg. Jusqu'au soir la noce avait duré
De celle qu'on nommait la veuve de Corré;
Noce, disaient les vieux, comme on n'en vit pas une,
Et qui fera, cent ans, l'orgueil de la commune,
Où mon village aimé tenait aussi son rang,
Où le cidre coulait comme l'eau d'un torrent,
Où les fours enflammés ne cessaient pas de cuire,
Les danseurs de danser, les sonneurs de bruire.
Fête immense. Surtout, splendides, radieux,
Les nouveaux épousés émerveillaient les yeux.
Leur bonheur mutuel éclairait leur visage.
Du même âge tous deux et dans la fleur de l'âge,
Toujours se souriant à la danse, au repas,
Et la main dans la main, ils ne se quittaient pas.

Chacun, tout attendri, redisait leur histoire
Que, dans nos jours mauvais, on aurait peine à croire :
Celle qu'un vieillard riche aima pour son bon cœur,
Libre, épousant aussi son jeune bienfaiteur :
D'abord, c'est leur rencontre et la fuite soudaine
De l'un, puis son retour superbe à la fontaine ;
Enfin le pur roman que plus d'un a rêvé,
Tout l'idéal perdu dans nos bois retrouvé.

Sous l'ombrage, à l'écart, voici quelles paroles
S'échangèrent aussi, caressantes et molles :
Une source y coulait parmi des églantiers,
Et mésanges, linots, sous les arbres fruitiers,
Chantaient ; dans ce courtil l'heureux couple qui s'aime
Vint chercher la fraîcheur et parler de lui-même.

PRIMEL.

Chacun d'eux vous vante, ô Nola !
J'en suis fier, et pourtant je sens un trouble là.
Chacun d'eux vous vante, ô Nola !

Arrachez les fleurs d'églantine !
Vous avez son parfum, sa couleur enfantine :
Ils vous aiment dans l'églantine.

Des sources troublez le cristal !
De l'onde vos yeux clairs ont l'éclat matinal :
Ils vous cherchent dans son cristal.

Des courtils chassez la mésange !
Vous avez sa voix pure et tous, folie étrange,
Ils suivent pour vous la mésange.

Mais ne voilez pas votre cœur,
De tous les feux impurs ce diamant vainqueur,
Oh ! ne voilez pas votre cœur !

L'époux craintif ainsi s'épanchait, et l'épouse
Répondait avec grâce, elle-même jalouse.

NOLA.

Chacune vous vante, ô Primel !
Elles m'ont dit : « Ses yeux sont bleus comme le ciel. »
Chacune vous vante, ô Primel !

« L'immense et blonde chevelure !
« C'est l'archange inondant d'un flot d'or son armure.
« L'immense et blonde chevelure !

« Sa taille souple est un bouleau
« Qui se dresse léger ou tremble au bord de l'eau :
« Sa taille souple est un bouleau

« Heureuse qui connait son âme,
« Ce diamant sans tache et plus fort que la flamme ! »
Moi, Primel, je connais votre âme !

Alors, sous cet ombrage, ils s'offrirent des fleurs,
Et leurs yeux étaient pleins de tendresse et de pleurs.

Ainsi, dans les chansons, les fraîches confidences,
Les banquets prolongés, le mouvement des danses,
Les heures s'écoulaient : hélas ! de pareils jours,
Pensaient les invités, devraient durer toujours.

Cependant le soleil derrière les montagnes
Descendait, et Nola, mêlée à ses compagnes,
Et l'époux, souriant, regardaient dans les cieux
Un autre astre monter, monter silencieux.

Selon l'usage antique, une nombreuse escorte,
Le matin, les prenant sur le seuil de leur porte,
Les mena jusqu'au bourg ; mais lorsque vint la nuit,
Primel dit : « Je pars seul, sans être reconduit. »
Donc, les mille invités enfourchant leurs cavales,
Dans le creux des chemins, bientôt par intervalles,
Retentirent leurs cris et les pas des coursiers.
La lune se levait claire sur les sentiers.
Le jeune époux, alors, du portail de l'auberge
Approcha sa monture ; et, telle qu'une vierge,
La veuve vint s'asseoir derrière son seigneur,
Tandis que le hautbois de Ban-Gor, le sonneur,
Sur la route entonnait l'air du départ, l'air tendre
Que, jeune ou vieux, sans trouble on ne saurait entendre.
Le firmament brillait, et le chant nuptial
Mollement s'exhala vers ce ciel de cristal.

Ils partirent, rasant les buissons et les haies,
Faisant pleuvoir sur eux la fleur des épinaies,
Et le bras de l'épouse à l'époux enlacé,
Toujours plus fortement le retenait pressé.
Ils allèrent ainsi sous les feuillages sombres :
Quand la lune entr'ouvrait parfois leurs larges ombres,
En arrière penché, le muet ravisseur
Tournait vers son amie un œil plein de douceur,
La monture un instant s'abreuvait à la source,
Et, plus rapide encore, ils reprenaient leur course.

Mais, au bord d'un talus entourant un grand pré,
Leur course s'arrêta : « Ce lieu qui m'est sacré,
« Le reconnaissez-vous, dit l'amant à l'amante ?
« Oh ! laissez-moi bénir cette place charmante !
« Celle à qui pour jamais un heureux sort m'unit,
« Ici je la trouvai : faible et loin de son nid,
« Sous l'aubépine en fleur qui sur le pré retombe,
« Ici languissamment roucoulait la colombe ;
« Je vins, mon chant plaintif était l'écho du sien,
« Son nid sous les grands bois va devenir le mien ! »

A ces fêtes du cœur, fêtes de la nature,
Comme vous répondiez ! Sur leur libre pâture
Les poulains, hennissant, bondissaient ; les ormeaux
Mêlaient, aux flancs des monts, leurs humides rameaux ;
Des senteurs traversaient la lande, et les nuées
Faisaient jaillir la flamme en de longues traînées :
Par cette sainte nuit plus belle qu'un beau jour,
Accord mystérieux, tout ne semblait qu'amour !

TROISIÈME PARTIE.

I

EN PASSANT A KER-BARZ.

(Village du Barde.)

Jours anciens, jours sacrés ! Tout autour des hameaux
De grands bois s'élevaient, sombres et nobles gardes :
Les grands bois résonnaient du concert des oiseaux,
Les hameaux du concert des bardes !

II

UN VIEUX MENÉTRIER.

Toujours, comme une fleur qu'on roule entre les dents,
Il avait à la bouche un air des anciens temps :
Chanson, de ris moqueurs maintes fois accueillie,
Bizarre pour les uns, pour les autres vieillie.
Mais lui qui sentait bien que d'une harpe d'or
Jaillit l'air pur que, seul, il murmurait encor,
Si leur rire éclatait, riant de ce blasphème,
Il allait à l'écart chanter et pour lui-même :
L'air aimé l'emportait dans un riant lointain ;
Et même à son dernier festin,
Hymne d'adieu touchant et grave,

Salut à l'éternel matin,
Sur ses lèvres errait encor le chant suave.

III

LA VIE DE CAMPAGNE.

Autour du cercle de l'année,
Mobiles et dansants, je laisse aller mes vers,
Qu'ils passent tout transis sous le vent des hivers
Ou des lilas d'avril la tête couronnée.
C'est, morose ou joyeuse, à l'air, dans les maisons,
La vie a la campagne en toutes les saisons.
Viendra l'automne pâle en rêvant inclinée...
L'été brille, courons dans les blés jaunissants !
Je laisse aller mes vers mobiles et dansants
Autour du cercle de l'année.

IV

LES BUCHERONS.

Ils abattent les bois, ces fils du fleuve Izol,
Des antiques géants les corps jonchent le sol.
Las ! j'ai vu sous le fer et sous les bras robustes
Les grands arbres tomber ainsi que des arbustes.
O profanation ! forfaits ! siècle usurier !...
Puis, maudissant les chefs, j'admirais l'ouvrier.
Serrant le manche dur de toute sa poignée,
Un d'eux au flanc d'un hêtre enfonça la cognée,
Et le hêtre, fendu des branches jusqu'au tronc,
Éclata sous l'assaut du vaillant bûcheron.

V

PROMENADE.

Je veux errer encor dans ces belles prairies,
M'imprégnant de soleil, de lentes rêveries,
Regardant briller l'herbe et trembler le roseau,
Et l'oreille attentive à ce que dit l'oiseau :
Que le troupeau vaguant près du pâtre immobile,
L'aveugle sur la route agitant sa sébile,
Et les bruits de la ferme et la paix du hallier,
Le chevreau sur mes pas accourant familier,
M'attirent ! Dans tes bras, Nature, je me livre.
Sois amante à qui t'aime et montre-moi ton livre.

VI

UNE VISITE.

Un groupe emplissait l'âtre : à la main leur bâton,
Dix buveurs chevelus fumaient, parlaient breton,
Quand la porte s'ouvrant de cette auberge sombre,
Un homme de la ville arrive, et moi dans l'ombre
L'entrevoyant, vers lui je m'élance à grands cris !...
Brave cœur, pour me voir il venait de Paris.
Après ces doux instants, tous deux assis dans l'âtre,
Comme il tenait ses yeux ouverts sur chaque pâtre ! —
Fronts calmes, gestes vrais, parler simple et naïf,
Il avait devant lui le monde primitif.

VII

ALIZA.

Cette fleur, que jamais un de vous ne la cueille!
Au mois dernier, déjà s'ouvrait ce chèvre-feuille :
Aliza qui passait en rompit un rameau,
Et l'avait sur son cœur, en rentrant au hameau.
Elle mourut. La fleur sur son cœur fut laissée,
Et suivit au tombeau la vierge trépassée.
On dit que pour revoir l'arbuste regretté,
Elle apparaît au lieu.que, jeune, elle a quitté .
La vie a son secret, la mort a son mystère,
Pour une fleur peut-être on revient sur la terre.

VIII

FÉERIE.

Dans un champ druidique et dans un ravin noir
De la noble héritière on voyait le manoir,
Et goules et dragons tout cuirassés d'écailles,
Salamandres en feu s'élançant des murailles,
Paladins, l'arme au bras, défendaient ce castel,
Digne du vieux Merlin et du grand prince Iloël ;
Je vins, et détachant la mousse jaune et morte,
J'écrivis ces deux vers au-dessus de la porte :

« La bonne fée en une nuit
« De son aiguille m'a construit. »

O féerique manoir ! A la source prochaine
Une fille chantait, le soir, au pied d'un chêne,
Et d'un gosier si clair qu'il semblait d'un oiseau
Soupirant ses amours sur le bord du ruisseau.
De retour à la source, au lever de l'aurore,
J'ouïs une voix douce et qui chantait encore ;
Je dis : « La belle enfant est là près du buisson,
Et, ses fuseaux en main, répète sa chanson... »
Eh ! non, ce n'était plus la fille jeune et blanche,
Mais un joyeux bouvreuil sautillant sur la branche.

« Ah ! me dit un berger, aux sentiers du manoir
Ne rôdez pas ainsi le matin et le soir !
Dans un cercle magique ici la châtelaine
File comme une fée et chante à perdre haleine.
Hélas ! ces froids cailloux autour d'elle rangés
Sont, dit-on, des amants que son art a changés !
Ne vous arrêtez pas près du Cercle-de-Pierres *,
Ou l'amour par degrés troublera vos paupières ;
La chanteuse prendra votre âme, et, sans pitié,
Près d'elle vous tiendra morne et pétrifié. »

* Sanctuaire druidique.

IX

A UN CLERC.

Ne t'en va plus ainsi pensif avec ton livre.
De la commune vie il est meilleur de vivre.
Crains les méchants, les sots. Je sais, près d'Elliant,
Un homme dont le sort bizarre est effrayant :
Pour écrire, sa main n'avait point son égale,
Eh bien! il dut sortir de sa terre natale;
Le dimanche, on le voit, au bord du grand chemin,
Feuilletant un grimoire écrit sur parchemin;
Et si quelque passant jette un sou dans sa boîte :
« C'est un sorcier! » dit-il... et, vite, il tourne à droite.

X

ÉLÉGIE.

Oh! ne souhaitez pas un trop long avenir,
Si tout votre bonheur est de vous souvenir,

Si le riant avril vous plaît seul dans l'année,
Et le frais du matin dans toute la journée,

Et si vers ces instants ineffables et courts
Sans fin vous ramenez votre âme et vos discours :

Dès l'aube bien souvent la fleur tombe épuisée,
Les premiers feux du jour en ont bu la rosée...

Oh! ne souhaitez pas un trop long avenir,
Si tout votre bonheur est de vous souvenir!

XI

JOIES.

Moi, dont l'âme comprend toute chose naïve,
Un rire, un frais tableau, presque un rien me ravive.

Hier, l'aveugle passait, guidé par son enfant,
Et, ne pouvant le voir, il l'embrassait souvent.

Juin étalait, ce soir, au marché ses corbeilles,
Où sur les fruits dorés brillaient les fleurs vermeilles.

Dormons au chant plaintif du rossignol lointain :
Demain éveillez-moi, gais oiseaux du matin.

Calme heureux ! par pitié ne troublez pas ma veine,
Et ne me donnez pas ce noir tourment, la haine !

XII

INSCRIPTIONS.

« Lire des vers touchants, les lire d'un cœur pur,
« C'est prier, c'est pleurer, et le mal est moins dur. »
Est-il vrai, Sainte-Beuve ? Au livre de MARIE,
Près d'être feuilleté par une main chérie,
Vous inscriviez ces mots ! Et moi, lisant vos vers,
J'avais le cœur joyeux et mes yeux étaient fiers...
Et voici qu'à mon tour j'ai mis sur votre livre
Ces rimes que Primel, le bon chanteur, me livre :
« L'abeille aux fleurs des prés va puiser sa liqueur,
« Son miel d'or, il le puise au calice du cœur. »

XIII

LES BATTEURS DE BLÉ.

«Allons, seigneur, allons! malgré vos mains si blanches,
« Prenez un des fléaux pendus là dans les branches ;
« De sueur, comme nous, venez mouiller le grain,
« Pour y songer, ce soir, en mangeant votre pain. »
J'obéis, et mes coups cadencés avec règle
Des épis bondissants firent jaillir le seigle.
Puis, m'éloignant : « Ce soir, regardez ma maison,
« Pour ranimer vos cœurs je fais une chanson ;
« Ma lampe vous dira quelle peine réclame,
« Mon pain mystérieux, mon pain qui nourrit l'âme. »

XIV

DE RETOUR A KER-BARZ.

Lieux sacrés, entendez mes pas,
O fontaine, ô colline, ô demeure du barde!
Où superbe il marchait, humble je me hasarde,
Où sa harpe éclatait, mon cœur chante tout bas.
Et ses vers et son nom dorment sous un nuage.
Seul, pèlerin pieux, je cherche son village.
O vestige de gloire à jamais effacé !
Un autre viendra-t-il du moins vers ma colline?
Boira-t-il à la source où ma lèvre s'incline?
Passera-t-il où j'ai passé?

XV

A AUGUSTE ARGONNE.

Tes vers me suivent dans les blés :
Je les ai dits à l'alouette,
Et la mésange les répète
Aux petits près d'elle assemblés.

D'une douce et sainte manie
Pourtant crains d'exciter l'essor,
Et, l'esclave de ton génie,
D'user en stérile harmonie
Des jours plus stériles encor.

Les muses, ces autres syrènes,
M'ont séduit à leur chant trompeur ;
Toi, mieux instruit par mon erreur,
Dédaigne leurs promesses vaines
Et marche vers un but meilleur.

C'est assez, découvrant leur trace
Et leur chœur sacré dans les bois,
De prouver un jour qu'avec grâce
La lyre frémit sous nos doigts :

A la forme pure, à l'Idée
Les yeux de l'âme sont ouverts ;
Vibrante, elle s'est accordée
Sur tous les sons de l'univers.

Dès lors, sous un grave silence,
Oh ! qu'il est mieux de la régir !

Dans le monde où je te devance,
Malheureux qui rêve ou qui pense.
Heureux celui qui sait agir !...

Ainsi je t'écris, ô poëte,
Puis je vais redisant tes vers
Au rouge-gorge, à l'alouette,
Qui les répandent dans les airs :

Va ! retourne à tes doux concerts,
Et sans froids calculs, sans réserve,
Dans leur libre élan suis la verve
De tes jours fleurissants et verts !

XVI

SUR UN LIVRE DE MESSE.

Lorsque, ce livre en main, tu prieras le dimanche,
Pense à ton fils absent et prie un peu pour moi
Toi, belle âme, ô cœur pur d'où la bonté s'épanche,
T'abritant de leur aile blanche,
Tous les anges du ciel doivent prier pour toi.

ÉLÉGIE.

I

A Hyacinthe Husson.

Indien, je cherche un asile
Pour croire, pour aimer, pour espérer tranquille.

Vois notre Europe, hélas! du midi jusqu'au nord
Chacun triste et les yeux attachés sur son sort.

Indien, est-il un asile
Pour croire, pour aimer, pour espérer tranquille?

Tu croissais en chantant à l'ombre des palmiers,
Que n'aimais-tu ton nid comme font les ramiers?

Indien, je cherche un asile
Pour croire, pour aimer, pour espérer tranquille.

Ah! biblique marchand, hypocrite brutal,
L'Anglais a profané le monde oriental!

Indien, il n'est plus d'asile
Pour croire, pour aimer, pour espérer tranquille.

Là-bas un maître dur, sectaire demi-juif;
Ici les noirs tourments d'un monde convulsif.

Indien, je cherche un asile
Pour croire, pour aimer, pour espérer tranquille.

II

A Auguste Lacaussade.

Espérons!... noble cœur, toi, mon autre Indien,
Dis-moi sur tes grands monts un gîte aérien.

— La virginité pure a déserté la terre!
Dans les cœurs, sur les monts, il n'est plus de mystère.

— Les réseaux de liane et les sombres halliers
Au nègre fugitif étaient hospitaliers.

— Sous la hache et le feu s'éclaircit la liane :
Pour l'homme plus d'abri, plus d'ombre pour Diane.

— Parmi tous ces îlots quelque morne, un rocher
Libre, d'où l'intérêt ne saurait approcher?

— O Breton, tout se vend, et les bois et les pierres;
Et de tes vieux men-hîr ils feraient des carrières.

— J'ai lu qu'aux jours anciens, dans vos clairs réservoirs,
Avec tranquillité nageaient des cygnes noirs.

— Les beaux chanteurs sont morts : ah! malheur aux plus dignes
Poëtes, il n'est plus d'asile pour les cygnes!

PRIÈRE DES LABOUREURS.

Sous les chaleurs de juin la campagne étincelle,
Tous les bras sont à l'œuvre et le foin s'amoncelle.
Encor quelques soleils, viendra le tour du grain :
Qu'on ne m'accuse pas seul de voler mon pain,
L'erreur trouble aisément une race ingénue.
D'un chant qui parle au cœur payons ma bienvenue.
Et ces vers, qu'à grand peine en français j'ai traduits,
Dans l'idiome aimé pour eux furent écrits.
Comme on battait les blés, voilà donc qu'un dimanche,
Clairement imprimé sur une feuille blanche,
Le chant par tout le bourg circulait, et cent voix,
Ferventes, l'entonnaient aux marches de la croix.

I

Saint de notre pays, qu'aux sphères éternelles
Les anges radieux couvrent de leurs deux ailes,
De ces nuages d'or où glisse votre pied
Laissez tomber sur nous un regard de pitié.

II

Ce sont des laboureurs dont la voix vous implore :
Souvent à votre autel nous venons dès l'aurore ;
Par les mauvais chemins nous venons bien souvent,
Brûlés par le soleil ou glacés par le vent.

III

Nous cherchons un soutien. Notre vie est amère.
Toujours le dur travail, et toujours la misère.
Nous cultivons la terre et nous semons le grain,
D'autres mangent le blé battu par notre main.

IV

Mais regardons plus haut ! un jour, selon son œuvre,
Chacun aura sa part, le maître et le manœuvre :
Oui, mauvais laboureur qui fléchit sous un poids,
Mauvais chrétien celui qui porte mal sa croix.

V

Tels de petits enfants serrés contre leur père,
Bon saint, nous voilà tous devant vous en prière :
Plusieurs dans ce pays ont reçu votre nom,
Soyez leur père aussi, vous déjà leur patron.

VI

Saint de notre pays, qu'aux sphères éternelles,
Les anges radieux couvrent de leurs deux ailes,
De ces nuages d'or où glisse votre pied
Laissez tomber sur nous un regard de pitié.

Près du calvaire, ainsi tout un peuple rustique
Le dimanche matin répétait ce cantique,
Qui pleurant sur leurs maux, fait luire aussi l'espoir,
L'espoir, astre serein, lorsqu'au ciel tout est noir.
Le cantique a passé du bourg dans les chaumières :
Il se mêle, le soir, à leurs longues prières ;
Le jour, il retentit de la lande aux vergers,
Et les travaux peut-être en sont-ils plus légers.
Vers moi, quand, tout pensif, je traverse un village,
Des jeunes et des vieux c'est le salut d'usage ;
Les yeux brillent, les fronts s'animent de gaîté ;
Et j'entre : c'est le chant de l'hospitalité !

LE JARDINIER.

> Notre bon jardinier s'est remarié, mais non sans peine... Des voisines jalouses, imitant la voix de la défunte, cherchaient, la nuit, à effrayer le *veuvier*. Enfin une autre superstition l'a emporté... C'est toute une histoire fantastique et bien du pays.
>
> LETTRE DE FAMILLE.

I

Lorsqu'un soir Geneviève entra dans le jardin,
Sans bruit et sans effort la clef tourna soudain,
Douce, elle s'avança par les routes sablées,
Et le linot chantait gaîment sur les allées :
Prophète de bonheur, musicien de Dieu,
Il semblait annoncer la maîtresse du lieu.
D'un village voisin, à la fin d' un dimanche,
Le visage enfermé sous une cape blanche,
Veuve, elle venait voir un ami, son parent,
Veuf aussi, sans famille, esprit morne et souffrant,
Qui s'animait un peu, lorsque par sa visite
Elle éclairait l'enclos que tout seul il habite.
Il sourit à la voir. Surmontant ses douleurs,
Il lui montra longtemps et ses fruits et ses fleurs,
Puis ils vinrent s'asseoir dans un coin du parterre,
Aux marches d'une chambre en deuil et solitaire.

II

C'était un frais jardin entouré d'un grand mur,
Et dont le jardinier, vert encor bien que mûr,

Avait nom Joasin : les pêches et les poires,
Les vignes d'où pendaient de longues grappes noires,
De riches espaliers, un puits large et profond
Dont les seaux en été ne trouvaient pas le fond,
En faisaient un délice ; et quand, l'après-dînée,
De ses nombreux enfants la Dame environnée
De la ville arrivait, et que par le pourpris
Volait l'essaim joyeux, c'était un paradis.
Là le bon jardinier, heureux avec sa femme,
Vécut longtemps ; l'un d'eux trop tôt dut rendre l'âme ;
A son mari penché sur le bord de son lit,
En mots entrecoupés, pâle et froide, elle dit :
« Je meurs, en vous laissant presque une autre moi-même.
« Adieu ! Pour bien l'aimer, prenez celle que j'aime.
« Je meurs !... » Ah ! de quel autre, à son dernier moment,
Parlait-elle ? Or voici, passé l'enterrement,
Les mois de deuil passés, que sous les murs plus d'une,
Désireuse d'entrer, rôdait après la brune.
Mais la clef venait-elle à tourner, une voix,
Des logis d'alentour bien connue autrefois,
Aigre, aiguë et pareille à la voix de l'épouse,
Tout à coup éclatait, menaçante et jalouse !...
Ou peut-être la voix de celles qui l'aimaient
En vain, et devant qui les portes se fermaient.
Donc, le bon jardinier se remit à l'ouvrage,
Tâchant, grâce au travail, de reprendre courage ;
Sarclant, bêchant toujours ; toujours la serpe en main,
Pour émonder la vigne ou tailler le jasmin ;
Sans relâche il allait de la serre aux charmilles,
Fléau des limaçons, destructeur des chenilles,
S'oubliant tout le jour, et réjoui le soir
De voir ses belles fleurs briller sous l'arrosoir.

Pourtant il se disait, ce cœur simple et fidèle :
« Quoi ! toujours seul ici ! De qui donc parlait-elle ? »

III

Or, Geneviève un soir rentra dans le jardin,
Et, la voyant, le veuf en tressaillit soudain :
Un vieillard, son aïeul, qui d'une âme aumonière,
Recueillit, pauvre enfant, la morte en sa chaumière,
Un vieillard la suivait... Si tard ! dans quel dessein ?
Nulle voix dans l'enclos ne troubla Joasin ;
La clef tourna sans bruit ; sous son toit de ramure
Le linot, s'éveillant, reprit son gai murmure ;
D'eux-mêmes dans l'air pur frissonnaient les lilas ;
On vit la mouche à miel reboire au chasselas,
L'eau du puits bouillonner comme par un prodige,
Et les fleurs qui dormaient s'entrouvrir sur leur tige.
Harmonieux accords ! Le jardinier comprit.
Le calme d'alentour entra dans son esprit.
Oui, celle qui venait sous cette noble escorte,
Était bien celle-là que désignait la morte.
Il regarda, joyeux, Geneviève et l'aïeul,
Et dit : « Dieu soit loué ! je ne serai plus seul. »

LA CHANSON DE MARIE.

Hélas ! je sais un chant d'amour
Triste et gai tour à tour.

Cette chanson douce à l'oreille,
Pour le cœur n'a point sa pareille.

Hélas ! je sais un chant d'amour,
Triste et gai tour à tour.

J'avais douze ans, lorsqu'en Bretagne
Je l'entonnai sur la montagne.

Hélas ! je sais un chant d'amour
Triste et gai tour à tour.

Toujours le beau nom de Marie
Se mêle au nom de ma patrie.

Hélas ! je sais un chant d'amour
Triste et gai tour à tour.

Avec un air, une parole,
Ainsi l'exilé se console.

Hélas ! je sais un chant d'amour
Triste et gai tour à tour.

Ce chant qui de mon cœur s'élève,
D'où vient qu'en pleurant je l'achève ?

Hélas ! je sais un chant d'amour
Triste et gai tour à tour.

Bienheureux les pâtres mes frères,
Et les oiseaux de nos bruyères !

Hélas ! je sais un chant d'amour
Triste et gai tour à tour.

QUATRIÈME PARTIE.

I

LES FLEURS.

A tout âge des fleurs. Naguère, sur ma tête,
Mes blonds cheveux brillaient comme des boutons d'or ;
Si mon soleil rayonne encor,
De la pâle saison la couronne s'apprête :
Cheveux d'argent, soyeux et beaux,
Couronne destinée à la dernière fête,
Cueillie aux tertres des tombeaux.

II

LETTRE.

A H. Rolle.

Ce que je fais, ami? — Riverain de l'Izole,
Du fleuve inspirateur je suis chaque détour,
Causant avec ses flots et notant, jour par jour,
Tout ce qui fait gémir, surtout ce qui console.

Là, j'observe l'année en ses quatre saisons,
En comparant la vie aux saisons de l'année ;

Tout se répond : voyez les parts d'une journée,
C'est l'image du temps qu'ici-bas nous passons.

Sur tous ces changements des choses et des âges
Ainsi je laisse aller mes rêves studieux,
Et leurs ailes parfois m'enlèvent radieux,
Des bords de l'humble Izole aux célestes rivages.

III

LES MOIS SOMBRES.

Déclin de l'âge et de l'année,
Comme le cœur serré parfois on vous descend!
Automne, si vos fruits versent un suc puissant,
Que déjà leur couronne est jaunie et fanée!
O jeunesse! ô printemps! ô saisons d'avenir!
Jours d'espoir!... mais plus tard, aux jours du souvenir,
Plus de légers parfums, plus de chants, plus d'ombrage :
Dans le sentier glissant où l'on entre bien las,
On va, le front baissé, tremblant à chaque pas,
Et toujours se disant : courage!

IV

LES PLUIES.

L'Izole, enflé de pluie, a partout débordé.
Jusqu'au pied des coteaux le val est inondé.
L'Aven semble un torrent. A peine quelques saules
Hors de l'immense lac soulèvent leurs épaules ;
Et sauvages canards, sarcelles et pluviers
Bruissant, frémissant, s'abattent par milliers :
Attente du chasseur dont l'arme meurtrière
Entre les joncs éclate et crible la rivière.
Moi, chantre inoffensif, j'observe au bord des eaux
Le grandiose effet de ces sombres tableaux.

V

JOIES D'AUTOMNE.

L'automne a ses douceurs ! aux pays des vendanges
Chacun, vigne abondante, entonne les louanges :
Nous, célébrons le cidre échappé du pressoir
Et la châtaigne cuite, au coin du feu, le soir.
Sur la table, aubergiste, apportez vingt chopines,
Et des pipes sans nombre et les châtaignes fines !
L'automne a ses plaisirs ! si nous avons fêté
Le printemps pour ses fleurs, pour ses moissons l'été,
Il est un dernier chant qu'à pleine voix j'entonne :
Pour le cidre qui mousse, amis, chantons l'automne !

VI

LES CHANSONS DE LA MENDIANTE.

Quand la vieille Gilette entre dans la maison,
On lui dit : Çà, la vieille, il faut une chanson !
Et, pour sa place au feu, la bonne mendiante,
Les mains sur les tisons et le dos courbé, chante :
Rimes de tous les temps, et de guerre et d'amour,
Elle en pourrait trouver jusqu'au lever du jour ;
Et lorsqu'un verre plein est mis près de sa chaise,
Ses yeux tout écaillés brillent comme la braise,
Les vieux airs dans sa bouche arrivent moins cassés :
Tant que, l'heure sonnant, il faut crier assez !

VII

LE CHEVREUIL.

Dans un bois du canton, pris dès son plus jeune âge,
Il était familier, bien qu'au fond tout sauvage :
Aux heures des repas, gentiment dans la main
Il s'en venait manger et des fruits et du pain :
On entendait sonner ses pieds secs sur les dalles ;
Puis, soudain, attiré par les forêts natales,
Il partait, défiant tous les chiens du manoir,
Et se faisant par eux chasser jusques au soir :
Alors, les flancs battants, et l'écume à la bouche,
Il rentrait en vainqueur, caressant et farouche.

Bientôt, le temps venu de ses fauves amours,
Il partit seul, errant et les nuits et les jours,
S'arrêtant pour humer, épuisé de ses courses,
La fraîcheur des taillis et la fraîcheur des sources.
Sa trace était partout dans les sentiers des bois,
Mais nul brame amoureux ne répétait sa voix ;
Plutôt, des fronts armés de pointes acérées
Devant lui s'avançaient sous les branches fourrées :
Chevreuils libres et fiers, de leur gîte accourus
Contre ce vil flatteur de l'homme, cet intrus.

Nous le vîmes alors couché dans son étable,
Sans plus songer à l'heure où se dressait la table,
Seul, triste, loin des chiens, tout entier à son mal,
Haïssant à la fois et l'homme et l'animal ;
Par accès s'élançant, dans ses colères mornes,
Contre les visiteurs qu'il frappait de ses cornes :
De tristesse et de crainte il emplit le manoir,
Pauvre bête, et mourut ainsi de désespoir !...
A sa franche nature, oh ! laissez donc chaque être,
Laissez le vivre en paix aux lieux qui l'ont vu naître !

VIII

A LA TOMBE DE RENÉ.

Les pèlerins de l'art longtemps, sur ces îlots,
Viendront mêler leur plainte à la plainte des flots.
Dors heureux! d'un côté c'est la grève natale,
Et de l'autre la mer brumeuse, occidentale;
Dors, René, dans ton île aux cris tumultueux,
Troublés comme tes chants et sonores comme eux;
Et, la nuit, lentement lève ta pierre blanche,
Quand vers toi Velléda, Génie en pleurs, se penche :
Cymodocée aussi, ta fille, pleure là,
Et la pâle Amélie et la sombre Atala.

IX

QUESTION.

Dites-moi, dans l'objet qu'aime et poursuit l'artiste,
Visible pour lui seul, si l'Idéal existe,
Ou bien si l'Idéal, dans l'artiste enfermé,
Comme un moule divin reçoit l'objet aimé? —
Donc, vers l'être en renom pour sa beauté parfaite,
Vous-même d'accourir; puis votre âme est muette :
Vous criez au mensonge! — Ah! dites, la beauté
Vraiment fut-elle absente en cet objet vanté?
Ou si vous n'avez pas au dedans de vous-même
L'Idéal dont l'artiste entoure ce qu'il aime?

X

LE CHÊNE DU BOURG.

Ce chêne fut planté par nos libres aïeux ;
Il est bien doux de voir l'arbre qu'ont vu leurs yeux :
Comme nos vieilles mœurs, cependant sa racine
S'altère, et le géant penche vers sa ruine.
Maire, si j'étais vous, je crirais dans le bourg :
« Des pieux pour ses rameaux ! de la terre à l'entour ! »
Dix générations ont vécu sous son ombre,
Après nous, nos enfants y fleuriraient sans nombre.
Pour nos aïeux, pour nous et pour nos descendants,
Ne laissons pas mourir ce géant des vieux temps.

XI

LA MORT D'UN BOUVREUIL.

A Aurélien de Coursou.

Ces premiers souvenirs de bonheur ou de peine,
Par instant on les perd, mais un rien les ramène.
Le fusil d'un chasseur, un coup parti du bois,
Viennent de réveiller mes remords d'autrefois :
L'aube sur l'herbe tendre avait semé ses perles,
Et je courais les prés à la piste des merles,
Ecolier en vacance ; et l'air frais du matin,
L'espoir de rapporter un glorieux butin,
Ce bonheur d'être loin des livres et des thèmes,
Enivraient mes quinze ans tout enivrés d'eux-mêmes.

V

Tel j'allais par les prés. Or, un joyeux bouvreuil,
Son poitrail rouge au vent, son bec ouvert, et l'œil
En feu, jetait au ciel sa chanson matinale,
Hélas ! qu'interrompit soudain l'arme brutale.
Quand le plomb l'atteignit tout sautillant et vif,
De son gosier saignant un petit cri plaintif
Sortit, quelque duvet vola de sa poitrine,
Puis, fermant ses yeux clairs, quittant la branche fine,
Dans les joncs et les buis de son meurtre souillés,
Lui, si content de vivre, il mourut à mes pieds !

VI

Ah ! d'un bon mouvement qui passe sur notre âme
Pourquoi rougir ? la honte est au railleur qui blâme.
Oui, sur ce chanteur mort pour mon plaisir d'enfant,
Mon cœur, à moi chanteur, s'attendrit bien souvent.
Frère ailé, sur ton corps je versai quelques larmes.
Pensif et m'accusant, je déposai mes armes.
Ton sang n'est point perdu. Nul ne m'a vu depuis
Rougir l'herbe des prés et profaner les buis.
J'eus pitié des oiseaux et j'ai pitié des hommes.
Pauvret, tu m'as fait doux au dur siècle où nous sommes.

XII

AIGUILLONS.

A des sourds.

A vous des vers ! c'est tendre aux hibous des gluaux !
C'est jeter de la fleur de froment aux pourceaux !

A la femme de Jean Rorh.

A polir ce caillou, vous userez votre âme :
Le fleuve à ce travail met mille ans, pauvre femme !

Epitaphe de Jean Rorh.

Deux fois lâche, sur toi qu'on écrive à ta mort :
« Hardi devant le faible, humble devant le fort. »

Sur les meuniers.

Vendre à qui n'y voit rien, bon marché, fraudes sûres.
Les meuniers prisent fort les nouvelles mesures.

Un sage.

Jakèz sonne un baptême et Jakèz sonne un mort :
Triste pour l'arrivant, gai pour celui qui sort.

XIII

A PÉRINA.

On vous aimait pourtant, innocente Périne !
Mais vous disiez : « J'irai sur terre en pèlerine. »
Tant le cloître a son charme ! Et nous étions en pleurs,
Que vous partiez aveugle et sourde à nos douleurs.
Un long voile, aujourd'hui, sur la Religieuse,
Un crêpe noir s'étend : humble et silencieuse,
Elle courbe son front dépouillé de cheveux,
Jusqu'au jour solennel qui couronne les vœux.
Elle avait dit : « J'irai sur terre en pèlerine. »
Ah ! vous tendiez bien haut, innocente Périne !

XIV

COMME ON BATISSAIT LA MAISON D'ÉCOLE.

De l'église du bourg sondez les fondements,
La foi, la paix du cœur en furent les ciments.
Dix siècles ont passé sur le saint édifice :
Donc, pour bien affermir la nouvelle bâtisse,
C'est peu du granit dur et c'est peu du mortier,
Et c'est encor trop peu des règles du métier :
Maçons, si vous voulez que votre blanche école
Ne tombe pas au vent comme un jouet frivole,
Dès la première assise, à côté du savoir,
Mettez la foi naïve, et l'amour, et l'espoir.

XV

LA FÊTE DES MORTS.

Le glas tinte. J'ai fui bien loin dans les vallées
Pour échapper au cri des cloches désolées :
Mais partout les brouillards déroulent leurs linceuls,
Les saules sont en pleurs, et des pâles tilleuls
Un murmure plaintif s'exhale, c'est l'automne,
C'est la Fête des Morts, lugubre et monotone !
Tous, ce soir, en tumulte ont vidé leur cercueil.
Leur hôtesse éternelle a pour eux pris le deuil:
Au muet firmament chaque étoile est éteinte,
Je rentre au bourg : tout dort. Tout est noir. Le glas tinte.

XVI

VOIX AMIES.

« Non, plus de ces départs subits !
« Vous voilà paysan, un fils de nos campagnes.
« Qui ne sait vos chansons de la plaine aux montagnes ?
« Vous parlez notre langue et portez nos habits.
— Ah ! si parfois l'esprit vers la cité m'appelle,
« Mon cœur est à la lande et je reviens fidèle !
— Eh bien, ne quittez pas ses déserts embaumés.
« Sage, contentez-vous du blé que nos mains sèment :
« Oh ! demeurez toujours près de ceux qui vous aiment.
« Et près de ceux que vous aimez ! »

XVII

DERNIERE DEMEURE.

A vous, bardes sacrés, ô chanteurs radieux,
Un nid voisin de l'aigle, un tombeau près des cieux ;
A vous les hauts sommets, à moi l'humble vallée,
Et, comme fut ma vie, une tombe voilée.
Tel est mon dernier vœu. Tout près du Pont-Kerlô,
Dans un bois qui pour maître avait le vieil Elô,
Couché parmi les buis, au murmure des sources,
Je reposerais bien, je crois, après mes courses.
Les soirs d'été, c'est là qu'aux branches des buissons
Nous allions, gais enfants, pendre nos hameçons,
Cueillir l'airelle noire et, dans le mois des neiges,
Tout le long des taillis, tendre aux oiseaux des pièges
Pourtant, mon corps venu, si le nouveau curé
Me refuse une tombe en ce bois ignoré,
Qu'il me donne, du moins, ma place au cimetière.
Parmi les rangs bénits de la paroisse entière,
Avec Albin, Daniel, et tous ceux du canton
Dont j'ai dit bien des fois le village et le nom :
Une autre aussi viendra vers cette couche sombre,
Et, réunis enfin, nous dormirons dans l'ombre.

XVIII

POUR LE TERME.

De voir et de sentir quand l'âme est assouvie,
Avec douceur elle s'endort :
Savourons le voyage et savourons le port,
Les biens passagers de la vie,
Les biens éternels de la mort.

CHANT TERNAIRE.

A M. A. de Belloy.

I

Honneur à la foi !
Si tu crois,
Elle te fait roi.

II

Joie à l'espérance,
Qui s'avance
Chassant la souffrance !

III

Bonheur à l'amour
Sans détour !
Il vient : c'est le jour.

IV

Ah ! plaignons l'impie !
Il expie
Bien cher sa folie.

V

Paix au désespoir,
Morne et noir,
Qui marche sans voir !

VI

Mais laissons sa peine
A la haine,
Laissons-lui sa peine !

L'ÉLÉGIE DE MALO CORRET.

Le Premier Grenadier de France, l'auteur des *Origines Gauloises* est enseveli, on le sait, près d'Ober-Hausen ; il y a quelque temps, le roi Louis, fondateur du Walhalla, ou Panthéon de Bavière, a fait ouvrir et réparer le tombeau de l'illustre Malô Corret de La Tour d'Auvergne. Sa ville natale lui élève une statue. *Journaux.*

I

Près du Rhin, à l'abri des cyprès et des saules,
Malô Corret repose, enfant des vieilles Gaules,
De la France nouvelle héroïque soldat ;
A sa gauche est encor son glaive de combat,
Et le second ami, toujours prêt à le suivre,
Dans la tente éternelle est déposé son livre.
Vole donc vers le Rhin, Esprit noir des regrets,
Vers la tombe où Corret dort parmi les cyprès !
Voici que son cercueil s'entr'ouvre, et le roi-barde
Sur le guerrier savant se penche et le regarde ;
Le roi Louis fait bien, car des chefs du Wal-hall
Le Premier Grenadier est le frère et l'égal.
Vole au delà du Rhin, Esprit plaintif et sombre,
Et verse à ces Germains agenouillés dans l'ombre,
Pour un respect si noble et tant de piété,
Le souffle de Corret, souffle de liberté ?

II

Reviens, reviens, Esprit ! aux flancs de la montagne,
Un artiste a taillé le granit de Bretagne,

Il apprête le bronze, et, dans son bourg natal,
Le héros va monter sur le haut piédestal ;
Dis au sculpteur les traits enfermés dans la bière,
Et, comme s'il parlait, qu'on lise sur la pierre :

AU COMBAT GLAIVE D'ACIER.
LIVRE D'OR A MON FOYER.

Noble encouragement, bonheur, lorsqu'une ville,
Dans ses murs tout empreints de sa grandeur civile,
Sur le marbre ou l'airain, aux regards éblouis
Fait surgir le portrait vivant d'un de ses fils !
Plus humble est la cité, plus rayonne l'image,
Plus le héros aimé renaît couvert d'hommage :
Il est, avec le Saint, le protecteur des lieux,
Vers lui tendent sans cesse et les cœurs et les yeux.

III

O Corret ! ô vrai Celte ! homme plein de franchise !
Sur les soldats du Rhin, sur ceux de la Tamise
Tu courais comme un loup, ensuite tu rentrais
Comme un paisible agneau dans ta chère Carhaix ;
Tu revenais soldat, sur le dos ton bagage,
Pauvre ; mais lorsqu'un mot de notre vieux langage,
Un mot, sur ton chemin, résonnait tout à coup,
Corret, tes yeux brillaient, l'agneau devenait loup.
Sur la colline, hélas ! ta demeure éternelle,
Tu n'entends plus parler la langue maternelle !
Et la brise du soir, ô muet grenadier,
Ne t'apporte jamais la fleur d'or du landier...
Pleure, ô pays d'Arvor ! pleure, pays de France !
Ton Premier Grenadier tombe d'un coup de lance !
Il tombe noblement d'un coup de lance au cœur !

Voici que l'Allemand hurle et se croit vainqueur :
Mais un des vieux soldats dresse le héros pâle,
Le montre à l'ennemi : « Feu, Colonne-Infernale !
« Feu ! Vengeance ! Tuons ! » Sais-tu combien de morts,
Guerrier, furent jetés en monceau sur ton corps ?...
Esprit noir, vers Corret va, par delà les Gaules,
Et sur lui fais pleurer les lauriers et les saules !

A DIANA.

Baisse tes grands yeux
Sérieux,
Baisse tes grands yeux.

II

Voile ta figure
Blanche et pure,
Voile ta figure.

III

Surtout parle bas
Sur mes pas,
Surtout parle bas.

IV

Car la beauté tue
Qui l'a vue,
Elle enivre et tue !

LES HÊTRES DE LO-THÉA.

I

LE NID.

Aux ouvriers venus pour acheter ses hêtres,
Autour de son hameau remparts verts et champêtres,
Le bon fermier Ri-Wall disait : « Prenez ceux-ci ;
« Vieillissant comme moi qu'ils finissent aussi ;
« Mon enfance a joué, légère, sous leur ombre,
« Vieux, j'espérais mourir sous ce feuillage sombre,
« Mais le sort a dit non, lui le maître et seigneur ;
« Je veux payer ma dette et sauver mon honneur...
« Beaux arbres, pardonnez ! Pardonne, ô noble père,
« Dont les mains ont semé ce bocage, mon frère ! »
Mais le jeune Tan-gui lui désignant du doigt
Un hêtre mince encore et s'élevant tout droit :
« Oh ! dit-il, celui-là c'est l'arbre de ma fille.
« A son sort est lié le sort de ma famille.
« Je l'ai planté le jour où naquit Renéa.
« Oui, c'est aussi son frère, aucun n'y touchera.

— Bien vous faites, reprit, en déridant sa face,
« Une vieille, pliée en deux sous sa besace !
« J'étais tout près de vous, le jour qu'il fut planté.
« Il m'en souvient, c'était un beau matin d'été.
« Quel âge avais-je alors ? J'allais vers ma centaine,

« Et déjà mon bâton me soutenait à peine,
« Quand une bonne soupe, un bon morceau de pain
« Comme en ce jour, hélas! n'apaisaient pas ma faim.
« Longtemps j'avais erré de village en village;
« Seul, vous eûtes pitié, Rî-Wall, de mon vieil âge,
« Aussi ma voix bénit votre enfant au berceau,
« Et le sol préparé pour le frêle arbrisseau.
« Voyez s'ils ont poussé pleins de grâce et de sève,
« Et, délices des yeux, comme chacun s'élève!
« Mais attendez ! l'enfant doit s'embellir encor
« Et l'arbre étinceler sous un feuillage d'or. »

Est-ce qu'elle était fée? A l'instant, le ramage
D'un beau couple d'oiseaux argentés de plumage
Doucement soupira, puis sur l'arbre bénit
Les blancs ramiers cherchaient la place pour leur nid.
Et tous les assistants, interrogeant la vieille,
Murmuraient : « Expliquez, mère, cette merveille! »
Mais la jeune Renée et le jeune Tan-gui
Tournaient vers les ramiers un regard allangui;
Un sourire charmant errait sur leurs visages,
De tendresse animés, éclairés de présages...

II

LA HUTTE.

Pêle-mêle étendus à l'ombre des pommiers,
Un jour que, vers midi, dormaient les ouvriers,
Le plus jeune, Tan-gui, sous le hâle tout rouge,
Seul maniant encor le perçoir et la gouge,
Dans la hutte achevait, aux heures de loisir

Prises sur le sommeil, achevait à plaisir
Des sabots fins, légers, où l'on voyait deux flammes
D'un beau lys virginal sortant comme deux âmes.
Quel pouvoir inconnu, quel sens mystérieux
Guidaient de ce jeune homme et la main et les yeux?
Voyez! à son ciseau grossier rien ne résiste,
Et l'obscur artisan devient habile artiste.

Or, quand le vieux Ri-Wall entra dans l'atelier,
La douce Renéa, fille de ce fermier,
Tout en filant son lin, vit le front de son père
Se rider et ses yeux pleins d'un regard sévère.
Il resta sur le seuil sans décroiser les bras,
Sombre comme un fantôme et se parlant tout bas.
Cependant une sœur, surveillante fidèle,
Veuve au cœur déjà mûr, filait aussi près d'elle,
Et de ses jeux bruyants égayant leurs travaux,
Le petit Fanche allait roulant sur les copeaux..
Mais quels jeux enfantins, quelles riantes choses
Peuvent de leurs soucis tirer ces cœurs moroses?

Pour l'étrange atelier témoin de tout ceci,
Cet atelier construit dans les champs, le voici :
Des chevrons vigoureux et des menus branchages
On avait élevé la maison de feuillages,
Que les lourds chevalets, les grands outils luisants
Et les bois façonnés encombraient en tous sens :
Les lits sont à l'entour et, par une trouée,
Au milieu le foyer exhale sa fumée.
Là, tant qu'il restera du bois pour leurs métiers,
Vont vivre et travailler les errants sabotiers:

Puis, tout étant fini, la joyeuse peuplade
Met en chantant la flamme à la hutte nomade;
Et bientôt les voilà, dans un autre pays,
Sous des hêtres nouveaux redressant leur logis.

Pourtant, les sabots fins qu'un lys sculpté décore,
Où seul, avec la bride, un vernis manque encore,
Au pied de Renéa voulant les essayer,
Devant elle Tan-gui s'en vint s'agenouiller;
Et si l'enfant joyeuse admirait sa chaussure,
Le cœur de l'ouvrier battait, je vous l'assure :
Ce pied nu, blanc, petit, qu'il serrait dans sa main,
Heureux il l'eût ainsi tenu jusqu'à demain;
Mais le père, toujours plus sombre et plus farouche,
De la loge sortit brusquement, et sa bouche
Disait sur le chemin : « Moi, né d'un sang royal,
« Qui dans les anciens jours n'avait pas de rival,
« Moi, dont l'aycul siégeait aux Etats de Bretagne,
« Aujourd'hui laboureur, homme de la campagne,
« Pauvre, mais dont l'argent ne fut jamais compté
« Quand j'acquitte mon bail l'épée à mon côté...
« Non, je ne mettrai pas de tache à ma famille,
« Et jamais pareils gens n'épouseront ma fille! »

Ne jurez pas ainsi, Ri-Wall, noble fermier,
Mais que le laboureur accueille l'ouvrier.
Avez-vous oublié cette parole austère :
« Nous sommes tous les fils d'Adam, fils de la terre »
Homme trop orgueilleux, songez que l'établi
Par le bon saint Joseph jadis fut ennobli,
Et que l'enfant Jésus, au fond d'une humble échoppe,

Sans rougir, à douze ans, maniait la varlope :
Chrétien, oserez-vous insulter au métier
De l'apprenti divin et du saint charpentier?
Apaisez-vous, ô cœur, d'ailleurs plein de tendresse,
Qu'une fille maîtrise avec une caresse :
Car on fait devant tous l'imployable, et souvent
Faible on aime à céder au pouvoir d'un enfant

III

LE BATEAU.

Toujours tu brilleras parmi mes rêveries,
Paroisse verdoyante aux collines fleuries,
O terre dont les pieds plongent dans le Létâ,
Et qui reçus d'un Saint ce doux nom, Lô-Théâ :
Tout enfant je t'aimais pour ce beau nom sonore,
Aujourd'hui, Lô-Théâ, je t'aime plus encore,
Pour les riantes fleurs d'innocence et d'amour
Qu'en passant sous tes bois, j'ai pu cueillir un jour.

Deux amants sont venus prier à la fontaine
Où, comme par hasard, leur rencontre est certaine :
C'est vous, jeune Tangui, c'est vous, ô Renéa!
Plus d'une lavandière y travaille déjà ;
Car au bruit des battoirs, tandis que sur les dalles
Le bleuâtre savon ruisselle, les scandales
Du bourg et des hameaux, là, du matin au soir,
Abondent des gosiers, comme l'eau du lavoir..
Mais à deux jeunes gens tout épris l'un de l'autre
Qu'importe mon histoire et qu'importe la vôtre?

Fiez-vous à ceux-là qui vivent par leurs cœurs :
Seuls les indifférents, les oisifs sont moqueurs.

Avec ses blonds cheveux et sa jaquette blanche,
Sur le bord du lavoir courait le petit Fanche ;
Et sa mère inquiète et le suivant des yeux,
Ne cessait d'appeler l'enfant vif et joyeux,
Qui toujours s'échappait : « Ma chère créature,
« Approchez, que ma main lave votre figure.
« Revenez, mon petit ! » Mais si Fanche aimait l'eau,
C'était pour y tremper les feuilles d'un bouleau,
Y jeter des cailloux, et, sous le vent rapide,
Admirer le cristal mobile qui se ride. —
Ruse charmante ! Enfin cette mère aux abois,
Voyant que le joueur restait sourd à sa voix,
Se mit à caresser un jeune ange de pierre
Dont la bouche versait les flots de la rivière :
« Celui-ci, c'est mon fils, mon enfant, mon amour !
« Tranquille, à mes côtés il reste tout le jour.
« Il ne va pas courir quand sa mère l'appelle...
« Sa joue, oh ! regardez comme elle est blanche et belle !
Et l'enfant oublieux des jeux, l'enfant jaloux,
Les deux bras étendus et heurtant ses genoux,
Vint, tout en agitant sa chevelure blonde,
A cette heureuse mère offrir sa bouche ronde.

Voilà le frais tableau, les doux embrassements
Que d'un œil attendri virent les deux amants ;
Et déjà l'avenir, plein de lueurs vermeilles,
Les conviait ensemble à des fêtes pareilles :
Aussi quand Renéa tout émue et rêvant
S'éloigna du lavoir, Tan-gui saisit l'enfant ;

Il appuya son cœur sur le petit farouche,
Il lui baisa le front, et les yeux, et la bouche :
« Allons chez moi, dit-il, je veux faire un bateau
« Superbe, où tu pourras sans peur jouer sur l'eau ;
« Nous y mettrons des fleurs et des fruits par centaine,
« Et tu seras nommé l'Ange de la Fontaine ! »

IV

LE BATON ET L'ÉPEE.

Ce soir-là, des fureurs, des menaces, des cris
De Ri-Wall, le fermier, emplissaient le pourpris :
« Oh ! criait-il, à moi mes valets ! votre maître
« Mourra-t-il sous les coups d'un usurier, d'un traître ?
—Traître ou non, disait l'autre, allons, paie et tais-toi !
« Car j'ai pour moi la force à défaut de la loi. »
Puis c'était un silence ou des râles, des plaintes,
Comme font deux lutteurs au fort de leurs étreintes,
Ou dans les mois d'hiver, au fond des chemins creux,
Des dogues affamés se déchirant entr'eux.
« O lâche qui t'en viens attaquer la vieillesse !
« Mais tremble, il reste encore un aide à ma faiblesse ! »
Lors courant vers sa ferme, il pousse les battants
De la porte, et dans l'âtre, où, gloire des vieux temps,
Son glaive rayonnait près d'un fusil de chasse,
Il s'arme et reparaît fier et bouillant d'audace !...
Mais que peut un vieillard ? Las ! son plus ferme appui
Faiblit entre ses mains et l'entraîne avec lui.

« Mon père, mon bon père ! Homme autrefois superbe,
« Vos blancs cheveux épars, est-ce vous là sur l'herbe ?

« Le fer de vos ayeux tombé de votre main.
« Mon père, est-ce vous là mourant sur le chemin ?
« Ouvrez ouvrez les yeux à la voix de vos filles,
« Qui, vos cris entendus, saisissant leurs faucilles,
« Venaient à travers champs vous aider, mais trop tard...
« Quoi ! nul jeune n'a pu secourir le vieillard !
— Voix si douce à mon cœur, ô ma chère Renée,
« Je vous entends, et vous, sa digne sœur aînée !
« Mais venez, soulevez mon corps, guidez mes pas...
« Ah ! je revois le ciel et je suis dans vos bras !
« Oui, voilà le sentier, le tournant de l'écluse,
« Et l'arbre où me guettait le renard plein de ruse :
« Mais lorsque mon vengeur apparut tout à coup,
« Oh ! comme le renard s'enfuit devant le loup !
« Si vous l'aviez pu voir, au bruit de notre lutte,
« Terrible, échevelé, s'élancer de sa hutte,
« Et brandir son bâton, le front haut, l'œil hagard !...
« Non, le jeune n'a point délaissé le vieillard !
« Mais où donc est Tan-Gui, le noble enfant? Qu'il vienne !
« J'ai hâte de sentir ma main presser la sienne. »

De sa poursuite au fond d'un chemin tortueux
Le jeune homme arrivait et, son bâton noueux,
Il l'agitait encore au dessus de sa tête :
Revenant du combat ainsi que d'une fête.
A l'air qu'entre ses dents tout joyeux il sifflait,
Se tourna le fermier qui de bonheur tremblait ;
Une larme coula sur sa joue amaigrie ;
Enfin, laissant son cœur déborder, il s'écrie :
« Viens, ô brave artisan, honneur de ce canton,
« Je veux à mon épée enlacer ton bâton ! »

V

LA CROIX DE LA TOMBE.

Ah ! comme d'un logis qu'en seigneur il habite,
Le mal sort lentement lui qui s'en vient si vite !
Ri-Wall et vous, sa fille, hélas ! vous le savez :
Veuve et triste vieillard tant de fois éprouvés !

Sous son mantelet noir où va donc cette femme ?
Oh ! ce noir vêtement dit le deuil de son âme.
Regardez, elle tient le bonnet d'un enfant,
S'arrête pour le voir et le baise souvent.
Sur un tertre, non loin du porche de l'église,
Voici qu'à deux genoux, pleurante, elle s'est mise ;
Puis, se signant le front, sur le petit tombeau
Sa main en tous les sens jette des gouttes d'eau.
C'est là, depuis vingt jours, que son enfant repose :
Fanche, tout son bonheur, lui si gai, lui si rose,
Si charmant à courir autour d'elle, à jaser,
Que sans cesse il fallait lui donner un baiser.
Le jour qu'il vint au monde, ah ! de quelle espérance
Furent vite payés neuf longs mois de souffrance !
De quel lait abondant elle le nourrissait,
Et comme elle était fière alors qu'il grandissait !
Ce béguin à quartiers, brodé d'or et de soie,
D'un taffetas brillant et moiré qui chatoie,
Elle-même avait fait ce béguin merveilleux
Qui, surmonté d'un gland, attirait tous les yeux...
Mais la mort a ravi la blonde créature !

Ce qui charmait la mère aujourd'hui la torture.
Ce bonnet, à l'autel elle veut donc l'offrir :
Que ne peut-elle aussi sur le tombeau mourir!

Pourtant, par un effort pieux, domptant sa peine,
Elle entre dans l'église, et lentement se traîne
Vers l'autel où souvent, dans la même saison,
Heureuse elle est venue avec son nourrisson ;
De nouveau, sur la pierre elle s'incline et prie
Le bel enfant Jésus et la vierge Marie...
« Comme vous, vierge sainte, oh ! pourquoi n'ai-je, hélas !
« Mon fils paisiblement assis entre mes bras,
« Souriant, et paré de la douce auréole
« Que tous les innocents ont avant la parole?
« Déjà veuve et le cœur percé de bien des coups,
« Devais-je perdre encor l'enfant après l'époux?
« Lui qui me consolait, et, tout joyeux de vivre,
« Dans son chemin fleuri m'engageait à le suivre! »
Une voix lui répond : « Celui qui fait tes pleurs
« De cette vie au moins ignora les douleurs ;
« Il n'eut pas, sur la croix, la couronne d'épine,
« Et la lance n'a point traversé sa poitrine ;
« De la terre il n'a bu que le lait et le miel :
« Ange, il est à cette heure à jouer dans le ciel. »

Ainsi, fortifiant cette femme éprouvée,
La foi du premier âge, avec soin conservée,
Des vases de l'autel répandait dans son cœur
La résignation, apaisante liqueur :
Elle prit donc l'objet apporté sous sa mante,
Et sur le front divin, ô croyance charmante !

Mit le béguin doré pour qu'au saint paradis
Le doux enfant Jésus vînt sourire à son fils.

Plus calme, elle sortit alors de la chapelle.
Mais sur la tombe fraîche, en passant, que voit-elle ?
Une petite croix que l'ouvrier Tan-gui
Posait là, tout en pleurs, pour l'enfant son ami ;
Et des fleurs du printemps sa robe toute pleine,
Reine en épandait roses et marjolaine,
Marguerites des prés, et blancs bouquets de lait
Aux branches de la croix liés en chapelet.

VI

LE FEU DE LA SAINT-JEAN

C'est la Saint-Jean ! Des feux entourent la Bretagne,
Serpent rouge qui va de montagne en montagne ;
Et de chaque hauteur qu'illuminent les feux,
Montent avec la flamme autant de cris joyeux :
Heureux qui des tisons emporte un peu de cendre,
La foudre sur son toit ne pourra plus descendre ;
Heureux dans les bûchers qui fait passer ses bœufs,
Les sorciers et les loups ne peuvent rien contre eux !
Et les filles aussi disaient dans leur langage
(comme elles font toujours rêvant de mariage) :
« Celle qui, dans la nuit, neuf feux visitera,
« Avant la fin de l'an saint Jean la mariera. »
Et les voilà soudain, biches des plus ingambes,
Par les bois, par les prés courant à toutes jambes.

Dans cette ardente course aux champs de Lô-Théa,
La plus lente en chemin n'était point Renéa,
Car Tan-Gui lui criait de sa voix tendre et chère :
« Si tes pieds vont vers moi, Renéa, sois légère ! »

Pour le bûcher construit par le fermier Ri-Wall,
Dans toute la paroisse il n'eut point son égal :
Enorme entassement de genêts et de lande ;
Hommes, femmes, enfants avaient mis leur offrande ;
Puis, quittant le pays, les joyeux sabotiers
Jetèrent pour adieu leurs copeaux par milliers ;
Tout à l'entour priaient les figures livides
Des pauvres ; pour les morts des places restaient vides.
« Ah çà ! dit une vieille agitant son menton,
« Demeuré jusque-là muet sur un bâton,
« Ce village est le mien ! Depuis maintes années,
« J'y trouve un gîte sûr au bout de mes tournées ;
« Si je veux lui payer ma dette, il est grand temps :
« Sur le coup de minuit, mes amis, j'ai cent ans !
« Vous donc, qui sans dégoût pour mes pauvres guenilles,
« Jeune homme, hier encore, arrangiez mes béquilles,
« Sous le hêtre où, parfois, lasse, j'aime à m'asseoir,
« Allez, Tan-Gui, mon fils ; et là, dans le trou noir,
« Plongeant tout votre bras, rapportez la nichée
« Mystérieusement sous les feuilles cachée. »

La vieille se taisait. Aussitôt le fermier,
Comme maître et doyen s'avançant le premier,
Mit solennellement la flamme au tas de lande ;
Puis, du Saint de l'endroit entonnant la légende,
Tous, le front découvert avec dévotion,

Formèrent douze fois une procession *.
Ensuite, de leur crèche amenés par les pâtres,
Bœufs et vaches, taureaux rétifs, poulains folâtres,
Durent par le bûcher, sous les cris et les coups,
Passer: leurs yeux roulaient effarés, leurs grands cous
Poussaient des beuglements lamentables et mornes,
Et dans l'air enflammé s'entrechoquaient leurs cornes.
Mais les bergers enfants, pour qui tout est un jeu,
S'offraient joyeusement à l'épreuve du feu.

Cependant, de sa course à travers les campagnes,
Hors d'haleine, arrivait Renée; et ses compagnes
Chantaient: « Renée a vu neuf feux de la Saint-Jean,
« Elle aura son époux avant la fin de l'an.
— Elle l'aura ce soir, reprit la bonne vieille.
« Le voici qui s'avance. Il apporte, ô merveille!
« La dot qu'un hêtre creux recueillit jour par jour :
« Nid d'or par moi rempli, quinze ans, avec amour.
« Oh! Rî-Wall, homme fier, ne dressez pas la tête!
« Cent fois à votre seuil n'ai-je point fait ma quête,
« Couché dans votre grange et mangé votre pain?
« Reprenez donc le blé qu'avait glané ma main.
« Votre enfant mâle est mort : Fanche, le petit Fanche
« Dort à jamais couché dans son berceau de planche;
« Lorsque nul rejeton d'ailleurs ne peut sortir,
« Laissez dans Renéa votre espoir refleurir. »

Elle n'ajouta rien l'antique et bonne fée :
Il semblait que par l'âge et la joie étouffée,

* En l'honneur des douze apôtres.

Centenaire, à ce monde elle eût fait ses adieux,
Heureuse en s'éteignant de laisser des heureux.
Et les deux jeunes gens, près d'elle sur la terre,
La suppliaient de vivre et l'appelaient leur mère :
« Eh bien, oui ! quelques jours encore et puis finir.
« Je veux voir votre noce, enfants, et vous bénir. »

Mais les gais artisans, nomade caravane,
Achevant au départ de brûler leur cabane,
Disaient : « Riche Tan-Gui, te voilà métayer ;
« Tout le jour dans tes champs, le soir à ton foyer :
« Laboureur, sois heureux !... Nous, rentrons sous les hêtres
« Et sous les bois sacrés amis de nos ancêtres,
« Car l'homme a dans les bois ce qui suffit au sort :
« Un toit durant sa vie, un cercueil à sa mort. »

ADIEU.

Comme tous ces chanteurs divins mais désolés,
Qui s'en vont pleurant et voilés,

Disant les grands forfaits, meurtre et poison infâme,
Toutes les souillures de l'âme,

Où mêlent, emportés par le vent des combats,
Leurs hymnes aux cris des soldats,

J'ai vu le gouffre noir des souffrances humaines,
Nos discords et toutes nos haines :

Mais sur mon front pensif, souvent épouvanté,
J'ai remis la sérénité ;

A peine ai-je laissé s'exhaler dans les fièvres
Un soupir mourant sur mes lèvres.

Dans mon cœur cependant vous savez, ô Pitié,
Si votre culte est oublié !

Que sert, en la sondant, d'irriter notre plaie,
Martyrs attachés sur la claie ?

Une fatale loi règne et pèse sur nous,
Sentence d'un maître en courroux

Oublions ! Que l'oubli du mal nous en délivre.
Vivons par tout ce qui fait vivre.

A la nature heureuse, à sa douce beauté
Demandons et force et santé.

Concert des bois, vallons en fleurs, cristal des sources,
Soyez nos charmantes ressources :

A nos sombres ennuis opposez-vous sans fin,
O modèle calme et divin !

Et moi, dans les hameaux et les landes celtiques,
Le chantre des choses rustiques,

Que plus d'un primitif appellerait son fils,
S'il descendait dans nos taillis,

Vous me couronnerez, ô fleurs simples mais fières,
Parures fraîches des bruyères !

C'est mon rêve parfois... Mais en rêvant, Seigneur,
A vous ! le grand, le vrai bonheur.

4 octobre, 1851.

FIN

TABLE.

DÉDICACE 1
INVOCATION. 3
LA TAVERNE 5
DIANA 8
LE VIEUX ROB 9
LE VILLAGE DE MARIE 15
JOURNAL POÉTIQUE. — Ire Partie. 17
LA HARPE. 25
JOB ET JO-WENN 26
LA CHANSON DU CLOUTIER. 31
LINA 33
PIÉTÉ 39
JOURNAL POÉTIQUE. — IIe Partie. 40
PRIMEL ET NOLA. 48
I. Le Chemin du Bourg. . . . . *Ibid*
Chanson de Primel. — Le Printemps. 51
II. L'Aire neuve. 53
Chanson. — L'Abeille 57
III. Le marché 59
Chanson. — Le Ramier. 61
IV. Le Manoir. 63
Chanson. — Monsieur Flammik. 65
V. La Fontaine 67
Chanson. — La Servante de la Quenouille. . . 69
VI. Le Chemin du Bourg 71

JOURNAL POÉTIQUE. — IIIe Partie 76
ÉLÉGIE. 86
PRIÈRE DES LABOUREURS 88
LE JARDINIER. 91
LA CHANSON DE MARIE. 94
JOURNAL POÉTIQUE. — IVe Partie. 96
CHANT TERNAIRE. 109
L'ÉLÉGIE DE MALO CORRET. 111
A DIANA 114
LES HÊTRES DE LO'-THÉA 115
ADIEU. 129

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

a39003 002514205b

CE PQ 2201
.B59M3 1853
COO BRIZEUX, JUL MARIE, LA FL
ACC# 1220865